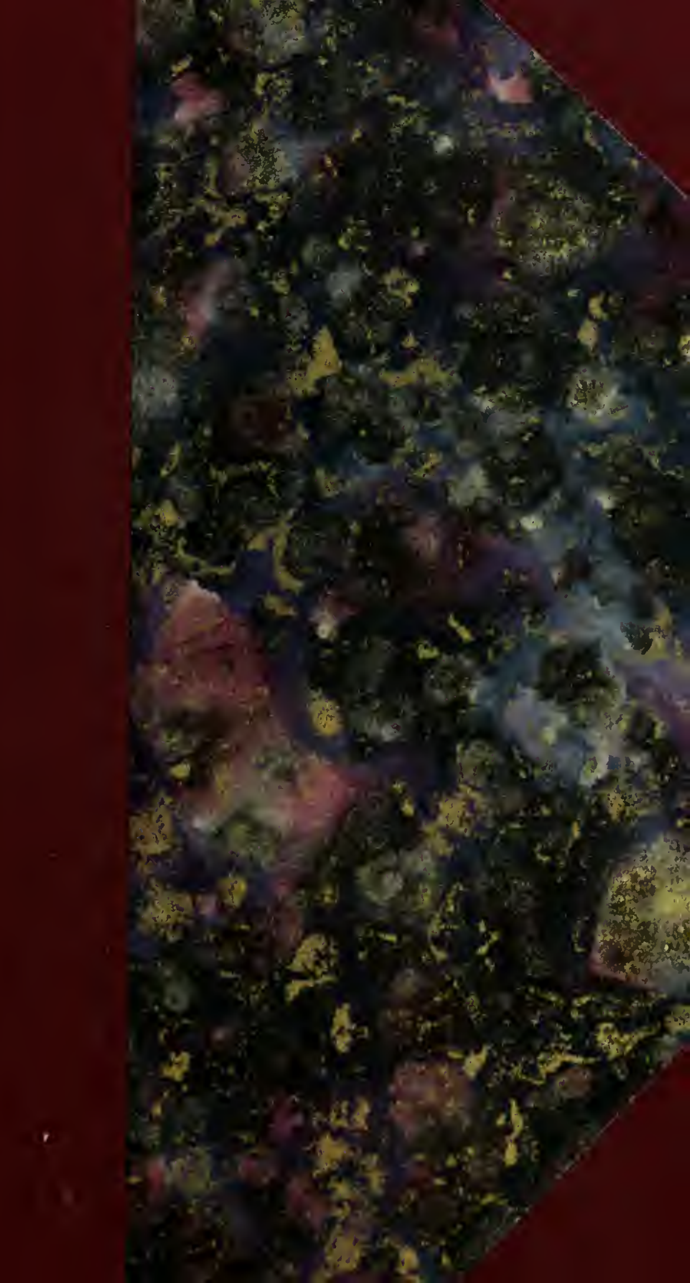


# VIE

## ET AMOURS

## DE

## MARION DE LORME.

### III.

# VIE
## ET AMOURS
## DE
# MARION DE LORME,

CONTENANT

L'Histoire de ses liaisons avec les grands personnages de la cour de Louis XIV,

ROMAN HISTORIQUE

Ecrit par elle-même, et publié

PAR M. DE FAVEROLLES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE DALIBON,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS, N.os 1 A 7.

1822.

# VIE
## ET AMOURS
## DE
# MARION DE LORME.

## CHAPITRE XXIX.

Peu de femmes, excepté Ninon, conservèrent comme moi, aussi long-temps, les avantages de la jeunesse. J'avais bien dépassé mon sixième lustre, et la foule de mes adorateurs était toujours nombreuse. Je n'en citerai qu'un très-petit nombre, parce qu'en tout genre, les triomphes trop multipliés fatiguent ceux à qui on les raconte. Il y a tou-

jours, dans l'espèce humaine, un fonds de malignité qui n'aime point à voir les faveurs de la fortune s'accumuler sur un même individu. Cependant, je veux vous raconter un fait qui m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres, car je me souviens d'en avoir lu un semblable dans des mémoires bien antérieurs à moi; je ne sais même si ce n'est pas à Bayard à qui il est arrivé; mais enfin, voilà comme il se passa.

Deux de ceux qui prétendaient obtenir de moi un rendez-vous, chose que je me plaisais à rendre le plus difficile possible, un heureux hasard m'ayant toujours paru préférable à une attente souvent trompée de part et d'autre; mais enfin j'ai dit que le chevalier de Grammont, après l'aventure du bal, avait cherché à se donner les droits que je lui disputais : mais aucune occasion ne s'était offerte, pour qu'il pût les faire valoir dans le même temps.

M. de la Rochefoucault, qui n'était pas encore, comme je l'ai dit, désabusé des doux plaisirs, me faisait depuis long-temps une cour assidue. Je prisais son esprit, son nom, l'éclat de ses exploits en tout genre; mais je n'avais pas pour lui ce sentiment de préférence sans lequel il n'est point d'amour.

Cependant, vaincue par ses importunités, et plus par l'envie de m'en débarrasser, que par aucun autre sentiment, je convins avec lui qu'il viendrait me faire une visite le surlendemain à minuit. Enchanté d'avoir obtenu ce qu'il désirait depuis si long-temps, il se rend à pied, enveloppé dans son manteau, et passe près la voûte de l'Arsenal, d'où il devait prendre la rue des Tournelles, quand un jeune homme, monté sur un superbe cheval, arrive auprès de lui et l'appelle. L'heure, le soin de se cacher, celui de

n'avoir personne à sa suite, tout confirme au chevalier, comme Saint-Evremont lui a dit, que le duc est en bonne fortune, et le démon lui fait croire que c'est chez moi qu'il se rend. Il met pied à terre, et, prenant la main de M. de la Rochefoucault, il le presse de lui rendre le plus important service, ajoutant qu'il pourrait attendre de lui la pareille dans la même circonstance. Le duc, fort fâché de la rencontre, dissimule et écoute l'histoire que le chevalier imagine.

« Je vous crois assez de mes amis. — J'en fais gloire. — Pour vous dire que j'ai touché le cœur d'une jeune veuve puissamment riche, belle à ravir; dix-huit à dix-neuf ans, au plus; mais elle a un père dur, avare, qui ne veut pas qu'elle se remarie, pour jouir de son bien; il la garde à vue. Cependant, par l'entremise d'une de ses femmes, j'aurai le bonheur de pou-

voir la voir sans témoin. Vous jugez, mon ami, combien il est important pour moi de ne pas manquer ce rendez-vous qui est à minuit précis. — Je ne vois, reprit le duc, rien en quoi je puisse vous servir. — Vous l'allez savoir. Je n'étais pas à Paris quand l'officieuse confidente m'a fait avertir, par un billet d'une main qui m'était connue, de l'heure où la belle veuve m'attendait; et imaginez-vous, mon cher duc, que ce précieux billet, qui fixe ma destinée, ne m'ayant pas trouvé à Paris, est venu me chercher à Saint-Maur où j'étais chez le comte de la Ferté; et je ne le reçois qu'à neuf heures du soir. Je crie au valet qui me le remettait, et qui a dû me croire fou : « Un cheval sellé; le plus vite de mes chevaux. — Votre arabe, monsieur le duc? — Oui, mon arabe. » Il est prêt à l'instant. Sans me donner le temps de prendre congé de la maî-

tresse de la maison, je m'élance sur la selle; et je pars avec les bottes du postillon, et sans prendre mon manteau. — Vous voulez le mien, je ne demande pas mieux; peu m'importe, où je vais, que l'on me reconnaisse. Il le détache, et me le met sur mes épaules. — Ce n'est pas la seule prière que j'aie à vous faire. Je cherche inutilement quelqu'un qui veuille tenir mon cheval; tous les bourgeois de ce quartier se couchent comme les poules. Je ne voudrais pas confier cet animal à un passant, c'est une bête qui n'a pas de prix; et si vous voulez le garder un quart d'heure seulement, car je ne pourrais pas être plus long-temps avec mon amie, dans la crainte que son père ne vienne chez elle. — Un quart d'heure, je ne demande pas mieux; mais pas plus de temps, ce serait impossible, je suis attendu. — Soyez sûr que je n'abuserai pas de votre complai-

sance.» Voilà mon chevalier, qui, presque sans attendre la réponse du duc, lui remet la bride de son cheval dans la main, et, s'éloignant à grands pas, traverse la rue Saint-Antoine et se trouve à ma porte en moins de quelques minutes. Mon portier était prévenu. Il nomme M. de la Rochefoucault; il monte : Dorothée le reconnaît. — Quoi! c'est vous! — Oui, ma chère; va dire à ta maîtresse que M. de la Rochefoucault ne pouvant se rendre à ses ordres, m'a chargé de venir lui en faire ses excuses. Dorothée entra, et dit ce que le chevalier l'avait chargé de m'apprendre; je me mis à rire, et je donnai ordre de le faire entrer.

Dès que je le vis et que Dorothée fut sortie de mon cabinet, je lui dis: « Monsieur de Grammont, vous êtes un scélérat! Sûrement vous avez fait quelques mauvais tours à la Rochefoucault, qui l'auront empêché de venir;

sans cela, il n'aurait pas manqué un rendez-vous qu'il sollicite depuis un an. —Quoi! vous aviez donné un rendez-vous au duc, et vous me refusiez les plus légères faveurs? Je ne les enlevais qu'au péril de mes yeux ; mais, comment l'aurais je su? — Par Saint-Evremont, à qui la Rochefoucault l'avait dit. Il m'est venu faire aussi les plus tendres reproches de la préférence qu'il avait sur lui; mais, moins adroit que vous, il n'a pas su profiter de la confidence. Mais enfin, qu'avez-vous fait de ce pauvre duc? J'espère que vous ne l'avez pas jeté dans la rivière. — Dieu m'en garde, il se porte bien; il prend le frais le long des murs de l'Arsenal, où il veut bien garder mon cheval, et il a porté la courtoisie au point de m'offrir son manteau, disant, ce sont ses propres paroles : « Qu'il n'en avait pas besoin dans la maison où il allait, que le mystère y était inu-

tile. » — Il a dit une pareille sottise? — Je vous le jure. — Eh bien! il peut être assuré qu'il n'en aura pas besoin, en effet, pour venir chez moi, car il n'y remettra pas le pied, me confonde le ciel!... » Je ne m'attendais pas à un semblable outrage, et je sentis quelques larmes qui s'échappaient de mes yeux. M. de Grammont en fut très-touché, se reprocha de me les avoir répétées, et me dit que j'y donnais un sens trop étendu. Il ne put effacer l'impression que ces paroles avaient faites sur moi. Les raisonnemens ne sont rien. Il s'en aperçut, employa les louanges, les caresses, trempa les armes de l'amour dans mes larmes, et fit si bien qu'elles cessèrent, et que je crus que c'était à lui que j'avais donné un rendez-vous. Comme il fallait bien qu'il me quittât, il allait s'y résoudre, quand nous entendîmes la pluie qui tombait à torrent. « Oh

mon Dieu ! s'écria-t-il, ce pauvre duc dont j'ai le manteau, il va être trempé. — Mais, vous? — Ma voiture et mes gens sont près d'ici ; je vais les joindre en un instant. Je lui renverrai son manteau par un de mes gens, et il reprendra mon cheval. » En effet, il était venu en voiture tout près de l'Arsenal, n'en était descendu et n'était monté à cheval, que pour faire ce mauvais tour au duc, ne pensant pas que la pluie en augmenterait le désagrément. Je le renvoyai bien vite en l'assurant que cependant j'étais bien décidée, quelque chose qu'il pût dire ou faire, à ne recevoir jamais chez moi le duc.

M. de Grammont me quitta et dès qu'il fut dans sa voiture il envoya relever le duc de sentinelle par un laquais, vêtu de gris qui avait ordre de se taire, quelque chose qu'on lui dît. Le quart d'heure que l'on avait demandé au duc s'était changé en deux

mortelles heures. M. de la Rochefoucault était au désespoir. Vingt fois il avait été tenté d'attacher le cheval au premier anneau qu'il trouverait, mais cependant il ne le fit pas pour ne pas causer de dommage par la perte de ce bel animal, à celui qu'il croyait son ami : mais, quand tout-à-coup le ciel se chargea de nuées et qu'elles répandirent sur le duc la pluie la plus abondante il maudit le chevalier du plus profond de son ame, et sa colère n'eut point de borne quand il lui renvoya son manteau par un valet, ce qui ne lui laissa presqu'aucun doute qu'il avait été joué. Cependant ne pouvant encore se le persuader, il s'achemina jusque chez moi, non sans penser se noyer en traversant la rue Saint-Antoine, dont le ruisseau battait les murs. C'est dans ce piteux état qu'il vint frapper à ma porte : mais il eut beau heurter, personne n'ouvrit, l'ordre était formel. Alors

rien ne put mettre de frein à sa rage; il l'exhala dans les termes les plus injurieux, du moins si j'en juge par les éclats de sa voix qui perçaient jusqu'à moi, et par la lettre que je reçus le lendemain; mais cela ne servit à rien, il fut réduit à gagner à pied son hôtel sous les goutières qui ne cessaient de verser l'eau à grands flots. Ne sachant sur qui faire tomber sa colère, ses gens en furent les innocentes victimes, les trouvant tous endormis, parce qu'il ne leur avait pas donné l'ordre de l'attendre. Il avait été percé jusqu'aux os, et on eut toutes les peines du monde à lui ôter ses habits. Enfin, il se coucha, dormit quelques heures d'un sommeil agité par la colère; et, dès le grand matin, il sonna son valet de chambre; et, ayant demandé de l'encre et du papier, il écrivit au chevalier de Grammont, et fit porter la lettre; elle était conçue ainsi :

« Enchanté de ma soirée d'hier, et

ne doutant pas que la vôtre n'ait été très-agréable, désirant d'en avoir quelques détails, je les attends de vous, et je vais me rendre à la croix Mortemar (1). Je vous crois trop poli, pour manquer de vous y trouver.

» Ce mardi matin. »

M. de la Rochefoucault attendait avec la plus vive impatience, l'homme qui avait porté son billet. Celui-ci lui remit cette réponse; elle était laconique : « *Je m'y rendrai.* »

Le duc, bouillant du désir de se venger, monte à cheval et se rend au bois de Boulogne. Le chevalier de Grammont y était déjà; car son cheval était plus vite que celui au duc. Ils n'avaient point de témoins, étaient sui-

(1) Cette croix est au milieu du bois de Boulogne, et Louis XIII, qui n'avait pas des idées fort gaies, voulait que l'on érigeât, autour de cette croix, les mausolées des généraux et des hommes en place.

vis seulement chacun d'un valet et point de voiture pour les rapporter, si l'un des deux était blessé. Jamais on n'avait pris moins de précautions, et cependant, M. de la Rochefoucault voulait en faire une affaire très grave ; mais cela était difficile avec le chevalier de Grammont qui riait de tout ; et, suivant l'expression d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'était pas meilleur sujet que M. de Grammont, *il jouait avec la vie.* Au moment de l'exposer, il se montra ce qu'l devait être, c'est-à-dire, fort au-dessus du danger.

Quand il vit son adversaire ôter son habit, il ôta le sien et dit : « Heureusement qu'il ne pleut pas comme hier ; qu'en pensez-vous, monsieur le duc ? — La plaisanterie est de mauvaise grâce ; en garde ! — J'y suis. » Ils étaient tous les deux très-forts dans l'escrime ; mais le chevalier avait l'avantage du sang-froid, tandis que le duc ne se

possédait pas de colère. « Prenez garde, mon cher duc, vous vous abandonnez beaucoup trop : vous vous jetez sur ma pointe, je ne veux pas vous tuer, j'en serais bien fâché. » Le duc ne l'entendait pas. Le chevalier avait beau ne faire que parer, il ne put empêcher que le duc ne se portât en effet sur son fer; et reçut une blessure qui fit jaillir son sang. « N'en trouvez-vous pas assez, dit le chevalier au duc ? — Non; et il blessa M. de Grammont au bras droit. — Voulez-vous changer de main, mon cher duc, car je ne puis tenir mon épée de la droite. » Et en effet, il avait un muscle percé d'outre en outre. « Il faut bien en rester là pour aujourd'hui, dit M. de la Rochefoucault, nous recommencerons plus tard. — Oh ! pour celui-là, non; c'est bien assez pour la belle Marion; et si vous voulez que nous mettions la partie à un autre jour, moi, je veux la finir aujourd'hui.

Prenons des pistolets ; mais je vous préviens que je tire aussi bien de la gauche que de la droite. — Vous perdez beaucoup de sang. — Je souffre de ma blessure. Si nous avions des témoins, ils seraient contens, j'en suis sûr. Tenez, imaginez qu'ils vous parlent ; et, se mettant à contrefaire quelques-uns de leurs amis, il disait : « Allons, Messieurs, en voilà assez, ne sacrifiez pas, pour une si pitoyable intrigue, une vie précieuse à l'Etat. M. de Grammont a eu tort ; c'est un jeune étourdi, mais il ne faut pas le tuer ; peut-être, dans quelques années, sera-t-il un homme utile à son pays. Et vous, monsieur le duc, est-ce donc la peine d'être un des esprits le plus profond de la cour, pour se faire tuer pour une femme ? Eh bien ! mon cher, que dites-vous ? Voilà réellement ce que nos amis diraient, s'ils étaient là. Cependant, je vous le répète, prenons des pistolets ; mais je

vous préviens que je ne tire pas mon coup en l'air : on ne voit cela que dans les romans. »

Comme le chevalier parlait avec vivacité ; il ne s'apercevait pas que le pauvre duc, perdant beaucoup de sang, tombait en faiblesse, et il n'eut que le temps de le retenir du seul bras qui lui restait libre. Il appela leurs gens, et ce fut alors qu'il s'aperçut qu'il n'avait pris aucune précaution en cas que l'un d'eux fût blessé. Les lois contre les duels étaient en vigueur, et il ne savait comment faire donner des secours au blessé sans s'exposer à être dénoncé comme duélistes. Enfin il décida que le valet de chambre de M. de la Rochefoucault irait en grande hâte à l'hôtel chercher une litière et un chirurgien. Pendant son absence, le chevalier s'assit par terre, prit la tête du blessé, sur ses genoux, et le soigna comme aurait pu le faire le frère plus tendre ; mais le duc ne

reprenait point ses sens. Le chirurgien arriva, crut nécessaire de saigner le blessé ; ce qui fit revenir M. de la Rochefoucault, et ouvrant les yeux, et voyant avec quelle extrême attention le chevalier s'était occupé de lui, il lui tendit la main et lui dit : « Il faut bien pardonner une espiéglerie, lorsqu'après en avoir offert la réparation en brave, on s'oublie soi-même pour donner tous ses soins à son adversaire. Faites vous panser, mon ami, et ramenez-moi à mon hôtel où je veux que tout le monde sache que je n'ai point de meilleur ami que vous. Que Marion l'apprenne et en étouffe de dépit. » Il me connaissait mal ; il m'était trop indifférent pour que je fusse très-fâchée qu'il se fût racommodé avec M. de Grammont ; au contraire, je fus fort contente quand je revis le chevalier qui me dit qu'ils n'en étaient que meilleurs amis, et que leurs blessures n'auraient aucune suite.

Quelques mois après, je les réunis chez moi à un charmant souper, dans lequel Ninon fut ce qu'elle est toujours, la plus aimable personne que l'on puisse imaginer, et il ne fut pas plus question de cette aventure que si elle n'avait pas eu lieu.

## CHAPITRE XXX.

En vain j'avais cru en épousant Cinq-Marcs que je rentrerais dans le chemin de la vertu ; mais on a déjà vu que je n'avais pas tardé à m'en écarter de nouveau, lorsqu'il ne me resta plus d'espérance de faire réhabiliter mon mariage. Accoutumée au faste dont Buckingham et Cinq-Marcs avaient environné mon existence. Ma dépense se soutenait sur le même pied où elle était

lorsque je puisais dans les coffres de deux rois par l'entremise de leurs favoris. Je n'aurais pas tardé à me voir des embarras de fortune qui m'eussent rendue très-malheureuse, lorsque M. le duc de la Meilleraie, jaloux des soins que me rendait le comte de la Ferté, me proposa de nous enfermer dans une petite maison qu'il avait Vieille rue du Temple au Marais dans une situation agréable et ayant un très-beau jardin où il serait avec moi tous les instans qu'il pourrait dérober aux devoirs de son état.

Je consultai Ninon ; elle m'engagea à profiter de cette offre pour rompre ma maison que je ne pouvais plus soutenir. Je ne gardai à mon service que Dorothée et Laurent, et, annonçant un grand voyage, je louai ma maison, je renvoyai tous mes autres domestiques ; je vendis mon bel attelage, une grande partie de mes diamans ; je payai tout ce

que je devais, et croyant que je pourrais supporter la retraite la plus absolue avec un homme que je m'imaginais aimer, je partis dans une voiture sur laquelle on mit des chevaux de poste; mais le voyage ne fut pas long, j'allai de la rue des Tournelles à la vieille rue du Temple. Je fus reçue par M. de la Meilleraie comme la divinité de ce temple; c'était au plus un oratoire : la maison était jolie, mais petite. Quelle différence avec la mienne! Cependant il faut convenir que ses jardins étaient beaux; ils avaient une sortie sur la campagne (1) que l'on découvrait des fenêtres de ma chambre. Il avait réuni ce qui pouvait charmer les loisirs : un clavecin, une bibliothèque choisie, une volière, un

---

(1) On a peine à se persuader à quel point Paris s'est aggrandi depuis un siècle : de vastes champs et des jardins occupaient tout l'espace de l'autre côté du boulevard.

très-beau chien; du reste, une maison assez mesquine, peu de domestiques; étant plus que modestement vêtus, et qui étaient chargés de la dépense sur laquelle ils économisaient ou pour leur maître, ou pour eux. Quand on se rappelle avec quelle magnificence j'avais vécu, soit avec le fastueux Buckingham, soit avec le généreux Cinq-Marcs, on peut penser que je n'étais pas enchantée de cet établissement qui se sentait de l'origine bourgeoise du maître (1). Mais enfin l'un était mort, l'autre m'avait quittée. Il fallait bien oublier mon ancienne grandeur et quelques mois de retraite ne pouvaient qu'être utiles à ma santé et par conséquent à ma beauté, car l'une dépend presque toujours de l'autre.

---

(1) On prétendait que le duc de la Meilleraie, depuis maréchal de France et surintendant des finances, était petit-fils de notaire.

Je parus donc enchantée de ma modeste habitation, et je ne pouvais m'empêcher de rire quand je voyais le bon M. de la Meilleraie persuadé que je passerais mes jours près de lui et me trouverais la plus heureuse créature que l'on pût connaître. C'était un excellent homme que ce duc, mais il n'avait rien non plus dans sa personne qui pût me dédommager de tout ce que je quittais pour lui. Il ne s'en doutait pas et croyait que je devais l'adorer parce qu'il me trouvait belle et aimable. Il avait là un beau mérite; cent autres ne l'avaient-ils pas dit avant lui? Il n'y avait qu'une chose qui me faisait supporter une existence si opposée à celle que j'avais depuis quinze ans. C'était le bonheur de ne pas entendre parler du cardinal et de ne pas craindre qu'il lui prît fantaisie de me faire venir chez lui. Il semblait que je pressentais qu'il me ferait encore éprouver de nouveaux chagrins.

Croirait-on, malgré l'opposition de mon caractère avec ma situation présente, que je passai dans cette bicoque un an dans la solitude la plus absolue. On se demandait à Paris ce que j'étais devenue. Ninon seule était dans ma confidence; je recevais de ses lettres qui m'instruisaient de ce qui se passait dans le monde. Ce fut à cette époque que j'appris que Desbarreaux, persécuté par le cardinal, sous prétexte de son irreligion, avait été obligé de quitter la France, où il avait juré qu'il ne reviendrait pas avant la mort de Son Eminence. J'en aurais bien dit autant que lui; mais son sort était mille fois plus heureux que le mien. Arrivé dans le pays étranger, il pouvait courir à droite et à gauche comme il lui en prenait fantaisie; mais moi, soumise aux volontés d'un homme qui n'en avait point, je n'avais pas même la ressource d'une querelle pour rompre cette uniformité, mère

de l'ennui. En vain j'en cherchais l'occasion. Cependant je n'y pouvais plus tenir, lorsqu'un jour les geoliers, c'est ainsi que j'appelais les gens du duc, ayant oublié de fermer la petite porte qui donnait hors de la ville, j'en profitai pour me promener avec Dorothée derrière les murs du jardin; je vis un jeune homme d'une physionomie charmante et qui paraissait marcher avec peine.

Quand nous fûmes plus près de lui, il me salua avec beaucoup de grâce. Il voulait parler, et il semblait que les mots expiraient sur ses lèvres. Tout annonçait en lui un homme qui avait reçu une bonne éducation, mais ayant peu de fortune; il me passa dans l'esprit de l'engager à venir se reposer chez moi. Je le dis à Dorothée qui me répondit sa phrase accoutumée: « Si M. le duc le sait....?—Eh bien! tant mieux, ce sera une raison de nous séparer; je n'y peux plus tenir; l'ennui me consume. »

Ce jeune homme marchait très-lentement, se tournant de temps en temps comme pour voir si on le suivait, et, comme j'allais assez vite, je me trouvai encore près de lui. « Vous me paraissez, lui dis-je, bien fatigué, et même marcher avec peine. — J'ai fait, madame, une grande route à pied : je viens d'Italie, et j'ai des lettres pour le nonce du pape, Jules Mazarini; mais, ayant été dépouillé en route, j'ai été, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, forcé de faire la route à pied, et de ne manger que pour ne pas mourir d'inanition ; aussi je suis tellement épuisé de fatigues, que j'aurai à peine la force de me rendre dans l'intérieur de Paris, que l'on dit très-grand, et puis, sans argent, où irai-je? — Chez moi, bon jeune homme ; mais, comme mon mari est jaloux, vous direz que vous êtes mon neveu. — Je serai, madame, même votre

oncle, si vous le voulez. Qui peut me procurer un aussi grand bonheur ?— Vos manières nobles, et qui annoncent un homme bien né. — Si vous nommez ainsi, madame, un homme naturellement porté au bien, auquel des parens vertueux ont donné une éducation au-dessus de leur état, je suis bien né; mais, si vous entendez par ce mot que mes parens sont nobles, je vous dirai avec franchise que je ne le suis pas; étant fils d'un cultivateur des environs de Sienne, qui fait valoir la ferme que ses pères lui ont laissée. Nous sommes beaucoup d'enfans. Mon père a connu monseigneur le nonce, quand il était en Toscane, et il lui a écrit. Il signor Mazarini lui a fait faire une réponse pleine de bontés, dans laquelle il lui dit de lui envoyer un de ses fils, qu'il se chargerait de sa fortune. Mon père m'a choisi entre ses enfans pour faire ce voyage, et m'a donné une somme

suffisante pour me rendre à Paris, et malheureusement on me l'a prise. — Eh bien ! je vous prêterai de l'argent, et vous me le rendrez, quand le nonce vous aura fait placer. »

Tout en lui parlant, je le ramenais du côté de la porte du jardin de l'hôtel, qui était restée ouverte : il ne se fit pas trop prier pour y entrer et je le conduisis dans un petit pavillon, qui était tout près, où je le fis asseoir, et je fis signe à Dorothée d'aller lui chercher des rafraîchissemens. Quand nous fûmes seuls, je lui parlai ainsi : « Dites-moi, mon cher neveu (car n'oubliez pas que vous ne pouvez rester ici qu'autant que je suis votre tante) comment vous appelez-vous ? — Michaëllo Particelli. — Eh bien ! vous serez le fils de ma sœur mariée à Sienne, qui vous a envoyé à Paris, pour me chercher. Vous m'aurez trouvé, cela est tout simple, puisque ma sœur doit vous avoir donné

mon adresse; mais, ce qui est assez bizarre, c'est que vous, monsieur, qui arrivez du côté du midi; soyez entré dans Paris par le côté du nord. S'il était possible, avec une physionomie comme la vôtre, d'inspirer des soupçons, on pourrait être très-étonné que vous ayez été aussi éloigné de votre chemin. —Je vous dois, madame, cette explication, et la voici.

» Je m'étais associé, depuis Lyon, avec des rouliers, qui apportaient des marchandises chez un marchand de la rue Saint-Antoine, pour n'être pas seul sur la route; quand ils sont arrivés à leur destination, nous nous sommes séparés. Ils m'ont bien enseigné le chemin pour me rendre au Palais-Cardinal, mais je l'ai mal suivi, et voilà quatre heures que j'erre dans les champs; sans pouvoir trouver la porte Saint-Antoine, par où, m'avaient-ils dit, je devais entrer dans Paris.—Vous

l'avez dépassée de beaucoup ; mais vous trouverez facilement votre chemin en partant d'ici. Ce ne sera que pour demain : ce soir, il est trop tard pour y aller, d'autant plus que vous ne verriez pas Son Eminence. Il est d'ailleurs à présumer que nous passerons la soirée absolument seuls ; M. le duc est absent. Je vis qu'il paraissait frappé du titre que je donnais à celui qu'il croyait mon mari, et il ne concevait pas comment une duchesse voulait être sa tante. Je m'aperçus de l'embarras que cela mettait dans ses idées, et je voulus, tout de suite et pour cause, le mettre à son aise avec moi.

J'allais lui expliquer, à quelque chose près, mes relations avec M. le duc de la Meilleraie, lorsque Dorothée revint et apporta une volaille froide, du pain, du vin, des pâtisseries et des confitures. « Chaque instant, madame la duchesse, ajoute à ma reconnaissance. » Dorothée

en fille discrète se retira dès qu'elle eut servi mon mystérieux convive. « Vous me donnez, monsieur, un titre qui ne me convient pas, malgré ce que je vous ai dit de mon union avec M. le duc de la Meilleraie; je ne porte point son nom ni ne jouis pas de son rang dans la société: Il faut que vous sachiez que nous avons différens mariages en France: ceux que la loi sanctionne; ceux que le cœur et quelque fois des circonstances impérieuses forcent de contracter; le mien avec le duc est de ce genre; malheureusement pour moi, il m'adore. -- Cela, madame, ne me surprend point, je suis seulement étonné que vous le regardiez comme un malheur. — Son amour me paraît tellement la chose la plus insuportable que je suis décidée à me separer de lui. — Qu'il sera malheureux ! — J'en conviens; mais aussi me tenir éloignée de la société; m'enfermer comme dans une prison d'état.

Je ne sais comme il s'est fait que ses argus ont laissé la porte du jardin ouverte. Elle ne l'est jamais en l'absence de M. de la Meilleraie, et je ne me promène au-delà des murs de ce jardin qu'avec lui. Voilà un an que je vis dans une retraite absolue; j'espère qu'elle cessera bientôt, ou je renonce à lui. Vous me servirez de prétexte. Quand on a un neveu comme vous, qui vient d'Italie tout exprès pour se mettre sous la protection de sa tante, il faut nécessairement répondre à la confiance de ses parens, chercher les moyens de lui être utile et par conséquent se rendre à une société aussi nombreuse que choisie, et où je vous présenterai, mon cher Michaëllo, aux premières personnes de l'Etat : au cardinal de Richelieu, au prince de Condé, aux amis de Son Eminence, dont plusieurs sont les miens; à ceux des princes avec qui j'ai des rapports plus intimes, parce que nous

avons les mêmes opinions. Avec cela, mon cher, il est impossible que nous ne vous fassions pas faire beaucoup de de chemin. Votre écriture est-elle belle? — Je la crois passable, et il tira de sa poche le placet qu'il comptait remettre au Nonce, et qui me parut égaler, si elle ne surpassait pas, l'écriture de Rossignol (1). Le style en était bon quoiqu'il fût en italien; je pouvais en juger, je savois cette langue comme la mienne; plus je voyais ce jeune homme plus je pensais qu'il ferait une grande fortune. Quand il eut repris des forces, je lui dis d'attendre dans ce pavillon que je l'envoyasse chercher. J'avais donné ordre, sans qu'il s'en fût aperçu, à Dorothée de dire à son mari d'aller acheter un habit complet avec tout ce qui était

---

(1) Célèbre maître d'écriture du temps de Louis XIV. Marion l'avait apparemment connu, quand elle composa ses mémoires.

nécessaire pour habiller un homme du monde et qu'aussitôt il portât ces différens effets au pavillon, qu'il aidât mon neveu à s'habiller et qu'ensuite il me l'amenât, comme s'il ne faisait que d'arriver. Tout s'exécuta comme je l'avais désiré, et quand Michaëllo parut, je fus frappée de sa bonne mine.

Le duc ne revint pas le soir ; il était parti le matin pour Saint-Germain. Ses gens firent beaucoup de questions à Dorothée et à son mari pour savoir qui était ce beau jeune homme. « C'est le neveu de madame ; il lui ressemble comme deux gouttes d'eau. » Je ne sais trop où elle avait pris cette preuve de parenté avec Michaëllo et moi ; mais enfin elle s'en servit pour persuader à mes geoliers qu'il était bien réellement mon neveu. Ce fut en vain, ils n'en crurent rien, et ce qui d'ailleurs les étonnait, c'était de savoir par où il était venu; on ne l'avait pas vu passer : Laurent avait

beau dire que c'était lui qui lui avait ouvert la porte de la rue. « Nous n'avons pas entendu frapper. — Si vous êtes sourds ce n'est pas ma faute. Fallait-il que je laissasse le neveu de ma maîtresse se morfondre à la porte? — C'eût été dommage, des parens comme ceux-là : si j'étais de M. le duc, je ne voudrais pas qu'ils missent le pied chez moi. — Ah ! vous êtes bien capable de le lui dire; vous êtes si méchans. — Sûrement nous lui dirons ; ne faut-il pas qu'il paye les violons et que.......? — Allons, vous ne savez ce que vous dites ; ma maîtresse est honnête et elle est incapable. — Oh ! mon Dieu, elle n'oserait........ On ne connaît pas mademoiselle Marion. »

J'entendais toute cette conversation d'un petit cabinet près de la salle à manger. Je parus à l'instant que le valet du duc s'y attendait le moins ; ma présence l'embarrassa. Je me fis un malin plaisir de lui recommander avec infini-

ment d'affectation que M. Michaëllo ne manquât de rien : c'est le fils de ma sœur chérie ; je l'aime comme un fils. Je lui fis cependant donner une chambre assez loin de mon appartement ; parce que je ne voulais pas que le duc eût des sujets réels de se plaindre. Je priai aussi que le souper fût délicat et que l'on me donnât du meilleur vin.

Cette soirée, la première agréable que je passais depuis un an, eut pour moi un charme infini. Je déployai tout mon art pour paraître aux yeux de mon prétendu neveu avec tous mes avantages. Je touchai du clavecin, je chantai ; il était transporté, ravi, il ne savait à qui il devait tant de bonheur ; mais il était loin d'imaginer à quel point il aurait pu être heureux. Il était plein de candeur et de délicatesse, et il ne supposait pas qu'une femme mariée, car il croyait que je l'étais, pût être infidèle à son mari. Heureuse ignorance qu'il ne con-

serva pas toujours ; témoin la belle Coulon qui, plusieurs années après, partageait avec moi les bonnes grâces de Michaëllo qui alors était devenu un personnage important ; mais à ce moment il n'eut pas seulement la pensée de vouloir prolonger la soirée, et se retira bien respectueusement à dix heures du soir dans la chambre qu'on lui avait préparée et y dormit en homme qui avait fait plus de deux cents lieues à pied, mal couché, car il ne choisissait pas les auberges. Souvent il partageoit son lit, non avec quelques gentilles bachelettes, mais avec des camarades fort désagéables. Qui lui aurait dit alors, qu'en se trompant de chemin, à son arrivée à Paris, il en ferait un si rapide que le peuple ne lui pardonnerait pas !

Assez ordinairement, le duc venait prendre son chocolat avec moi, le matin. Je l'attendais avec impatience; je croyais être sûre, avec son caractère, que nous

n'aurions pas de scène violente. Je me disais : il se plaindra de n'être plus aimé et fera tout ce qu'il pourra pour me persuader que j'ai tort, que je ne trouverai jamais un cœur comme le sien. Il me demandera peut-être de faire repartir le neveu; ce que je ne veux pas; car j'étais bien décidée à rompre avec lui et à retourner chez moi. Mais je voulais que tout cela se fît tranquillement, je hais le bruit et tout ce qui fait éclat.

Le neveu était resté fort tard dans son lit ; j'envoyai Laurent savoir de ses nouvelles et lui demander ce qu'il voulait à déjeûner, qu'on lui apporterait dans sa chambre, d'où je le priais de ne pas sortir que je ne l'envoyasse chercher pour le présenter à M. le duc. Il se conforma fidèlement à mes ordres. Enfin j'entendis les pas des chevaux de M. de la Meilleraie, et je me hâtai de descendre pour aller au-devant de lui, faveur

que je lui accordais quelquefois, et à laquelle il était fort sensible. Je voulais lui parler avant qu'il eût été instruit, par ses gens, de l'arrivée du neveu ; empressement inutile : son coquin de laquais avait été chez lui à la pointe du jour et lui avait raconté, comme ces gens le racontent, qu'il m'était tombé des nues un certain neveu qui avait bien plutôt l'air d'un amant que d'un parent. Aussitôt le duc était monté à cheval, et était accouru bride abattue. Dès qu'il me vit, il éclata et demanda, avec un ton que je ne lui avais jamais vu, où était le prétendu neveu. Sans me déconcerter, je répondis : « dans sa chambre. — Et qui vous a permis de l'y faire loger? — Vous ; parce que je vous ai cru assez de mes amis pour ne pas envoyer à l'auberge un de mes parens qui arrive de Sienne, où sa mère, qui est ma sœur, est mariée. —*Se no e vero e ben trovato.* Voilà une

histoire bien agréablement composée; mais comme je ne me suis pas chargé, en vous proposant de venir chez moi, de toute votre famille, je vous prie de faire dire à votre neveu, si tant est qu'il le soit, de quitter sur-le-champ cette maison et de n'y plus remettre les pieds.—Vous pouvez y compter; Laurent, allez me chercher des chevaux, faites-les mettre à ma voiture; vous, Dorothée, faites mes malles et dites à mon neveu qu'il soit prêt à partir avec moi. — Avec vous, ma chère Marion! Vous m'abandonnez? — Moi, point du tout, je retourne chez moi avec mon neveu; je serai fort aise quand vous me ferez l'honneur d'y venir. »

---

## CHAPITRE XXXI.

Me tournant du côté d'un des gens de M. de la Meilleraie, je demandai, de l'air du monde le plus tranquille, si le chocolat était prêt; on me dit qu'on allait le monter. Venez-vous, M. le duc? J'étais en peignoir de baptiste, mes cheveux tombaient en boucles sur mes épaules : le peignoir fermait mal. J'avais encore la peau d'une blancheur admirable, et le soin que je paraissais prendre de dérober mes charmes, en faisait valoir l'admirable contour. Le duc n'avait déjà plus d'humeur, pas même de jalousie ; il n'était qu'amoureux ; mais moi je ne voulais plus de lui : je voulais rompre des chaînes insupportables.

Nous trouvons le déjeuner servi sur un guéridon, près d'un lit de repos. Je m'y place, le duc vient s'y mettre près de moi; il prend ma main, je ne la retire pas; il la baise avec transport et me dit: « Ma chère Marion, vous êtes fâchée? — Moi! point du tout, je retourne chez moi; je vais revoir mes amis, employer leur crédit pour mon neveu. — Ma chère Marion, avouez-moi que ce jeune homme ne vous est rien. Pourquoi chercher à me tromper? C'est ce qui m'a mis en colère. — Qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, cela vous est bien indifférent; il ne sera pas chez vous. — Quoi! réellement vous me quittez? — Aussitôt que les chevaux seront arrivés. — Vous voulez donc ma mort? — Mon Dieu non; mais je m'ennuie, et c'est aussi une mort bien triste. »

Il se jeta à mes genoux, fit toutes les extravagances dont un homme vivement épris est capable. Mais je me mo-

quai constamment de lui, quoique d'une manière si polie, qu'il lui fut impossible de se fâcher. On vint m'avertir que les chevaux étaient arrivés et les malles chargées. Je me levai et dis de faire venir mon neveu. Il descendit et je le présentai au duc qui l'eût volontiers étranglé ; mais qui, par l'habitude de se contraindre que l'on acquiert à la cour, lui dit des choses dont Michaëllo fut très-flatté. Nous montâmes en voiture, laissant le pauvre duc dans un désespoir effroyable, dont je ne m'embarrassais guères.

Nous ne fûmes que quelques minutes pour nous rendre chez moi. J'avais fait prévenir Ninon dès la veille que je ne tarderais pas à revenir dans son voisinage, elle était venue m'attendre. Nous fûmes enchantées de nous revoir. Je lui présentai mon neveu. Elle rit beaucoup de la manière dont j'avais acquis ce joli parent. Elle le trouva charmant, et je vis que je serais obligée de le lui céder pour

quelque temps. Mais aussi quel fruit ce jeune homme ne tirerait-il pas de cette liaison : être formé par la femme de France qui a le plus d'esprit et d'usage du monde, est un avantage inappréciable pour un jeune homme qui débute dans la société. D'ailleurs Ninon était si inconstante que je pouvais espérer qu'elle le renverrait à son premier servage, et puis ce me sera un honneur infini de quitter le duc par la seule raison que je dois être utile à mon neveu, plutôt que pour m'abandonner à un nouveau sentiment. Oui, c'est une chose décidée, je veux au moins pendant trois mois ne vivre que pour l'amitié.

Je m'affligeai en pensant que je ne reverrais plus mon cher Desbarreaux ; mais n'ai-je donc pas dans Villarceau, la Ferté, Saint-Evremont, des hommes qui ont pour moi un sincère attachement, et ce fou de chevalier de Grammont. Quel plaisir je vais avoir à me trouver au mi-

lieu d'eux et près de ma chère Ninon! Michaëllo trouva ma maison bien plus agréable que celle du duc. Cependant il se reprochait d'être cause de ce que je m'étais séparée d'un époux respectable. Je l'assurai que sans lui ce serait arrivé bien sûrement peu de temps après.

Tous mes bons amis ne surent pas plus tôt mon retour, qu'ils accoururent. Parmi la foule, on me présenta M. Vilandry, qui eut, peu de têmps après, une aventure fort désagréable. Il avait voulu me rendre des soins ; mais je ne sais ce qui m'empêcha de les agréer, si ce n'est que je devinai sa lâcheté au travers de sa physionomie, qu'il voulait inutilement rendre fière. Mais voici ce qui arriva. Rebuté par mes dédains ; il adressa ses hommages à madame de Montbrun, jolie petite femme, passablement coquette et fort ennuyée d'un mari qui ne lui laissait que peu de liberté, dont cependant elle profita,

dit-on, pour avoir quelques rendez-vous avec Vilandry. L'époux en fut informé, et résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Le chevalier de Grammont en fut témoin, et c'est ainsi qu'il me raconta de quelle manière la chose s'était passée.

« J'étais, dit-il, à la messe de midi aux Célestins, où se réunit, comme vous savez, tout ce qu'il y a d'agréable au marais (1). La belle Montbrun y parut brillante de mille attraits, et parée avec la plus grande recherche. Vilandry, qui l'avait attendue à l'instant où elle descendit de voiture, lui donna la main, la conduisit à sa place dans l'église, et restant près d'elle, lui parlait sans cesse au grand scandale des vieilles

(1) Ne riez pas, habitans de la Chaussée d'Antin ; votre quartier n'existait pas encore, et la place Royale était ce que sont aujourd'hui les rues des Mathurins, Ste.-Croix-Caumartin, Chantereine et autres.

dévotes, qui en murmuraient tout haut, tant était grande leur charité fraternelle, et, au fait, cela ne les regardait pas; mais, par malheur, le mari, qui avait la faiblesse de croire que cela lui importait, sort comme un fou du coin, où jusque-là il s'était caché, accourt sur Vilandry, et lui applique le plus fameux soufflet que visage ait jamais reçu. Vilandry, étourdi du coup, se croit brave, porte la main à la garde de son épée (1), dit au mari, en lui saisissant le bras : « Si nous n'étions pas dans le lieu saint, je vous aurais passé mon épée au travers du corps, et j'aurais eu ma grâce en faveur du premier mouvement; mais cet instant est passé, et je ne serais plus admis à réclamer l'indulgence des juges; ainsi il faut nous battre, et dans l'instant.—Je ne demande pas mieux. »

(1) Alors on ne sortait jamais sans armes.

On sait que Montbrun est aussi brave qu'habile l'épée à la main. Plusieurs de nos amis sortent avec eux, et je ne fus pas le dernier. Je voulus savoir comment cela finirait; je n'avais pas bonne opinion de Vilandry.

» Arrivés à la place Royale : « Monsieur, dit l'amant souffleté, ne croyez pas ce soit à l'épée que nous nous battrons; vous auriez trop d'avantage.— Comme vous voudrez, reprit Montbrun; au pistolet, si vous voulez. Qui en a?—Moi, leur dis-je, et d'excellens : nous sommes ici tout près de chez moi ; je ne fais que monter et descendre », et en effet je leur apportai mes pistolets. On les charge et on les mêle. Montbrun dit à Vilandry de choisir. Le choix était facile : l'un valait l'autre. On fait éloigner tous les assistans hors de la portée de la balle ; les combattans mettent entre eux environ cinquante pas de distance. « C'est

à vous à tirer, dit Montbrun; vous êtes l'offensé. Vilandry arme son pistolet, ajuste avec le plus grand soin; mais on prétend qu'il n'avait pas la main sûre, et que la pensée que s'il manquait son adversaire, celui-ci ne le manquerait pas, lui faisait trembler la main; en effet il tira, et la balle passa à plus d'un pied du but; alors il devint pâle, et parut très-agité, et, comme Montbrun allait le prendre pour point de mire, Vilandry se crut mort, et, surmontant toute honte, il dit d'une voix étouffée par la peur: « Monsieur de Montbrun, mon ancien ami, n'est-il donc point d'accommodement. » Montbrun baissa son arme, et dit avec le ton le plus ironique: « Je ne croyais pas qu'il y en eût; mais voyons ce que vous me proposez. M. de Grammont, M. de la Ferté et toi, Villarceau, notre doyen de cranerie, écoutez ce que M. de Vilandry va

dire, et voyez si je pourrai accepter ce à quoi il s'engagera. » Nous nous rapprochâmes ; nous fîmes cercle autour d'eux. Vilandry reprit : « J'ai eu tort, j'en conviens, d'avoir fait.....
— C'est bon, c'est bon, dit Montbrun ; on ne vous demande pas ce que vous avez fait..... — Dont je me repens, et promets que cela ne sera plus. Je ne vois pas, d'après cela, que l'on puisse exiger...— Je n'exige rien, monsieur : vous aimez la vie, d'autres aiment l'honneur ; chacun a son goût », et tirant son coup en l'air, « voilà qui est fini ; cependant je vous préviens que, si vous avez le malheur d'approcher de ma maison, je vous fais assommer par mes gens. — Je vous jure, monsieur, que l'on ne m'y verra pas.
— A la bonne heure, allez en paix, et ne péchez plus, reprit-il. » Nous entraînâmes Montbrun, et le malheureux Vilandry se trouva complètement

seul, et, pour se débarrasser de la canaille qui le huait, il est entré chez sa sœur qui demeure auprès des Minimes (1). Nous avons ramené Montbrun chez lui, où on avait rapporté madame de Montbrun qui s'était évanouie au moment où son époux et son amant étaient sortis des Célestins pour se battre. Nous avons cru que des tiers n'étaient pas nécessaires entre eux. On dit que le père de la belle l'emmène passer un an dans sa terre, et qu'ensuite le mari la reprendra. Pour Vilandry, c'est un homme perdu : il n'a d'autre parti que de passer aux îles. — Qu'il y passe, ou qu'il reste à Paris, repris-je, il ne mettra jamais le pied chez moi ; je hais les lâches, surtout quand ils sont fanfarons. »

Cette anecdote m'a détournée de mon principal sujet : je veux dire, le

(1) Couvent qui était fort près de la place Royale.

soin que je pris de la fortune de Michaëllo, il semblait que je présageais qu'elle me serait utile. Quand nous fûmes un peu débarrassés des nombreuses visites qui se succédaient, et parmi lesquelles j'ai oublié de dire que monsieur de la Meilleraie n'était pas celui qui était le moins assidu. Ce qui était assez plaisant, c'est que je ne paraissais pas me souvenir qu'il eût eu le droit de me faire mourir d'ennui; je le traitais avec une telle indifférence, qu'il en était réduit à faire sa cour à mon neveu. Il s'informait où il en était avec le Nonce, car il savait qu'il était recommandé auprès de son Excellence. Il offrait même de parler de lui à monseigneur Mazarini. Tout cela lui était parfaitement inutile, et il en enrageait. Je pensai sérieusement à faire placer mon jeune ami, et je fis demander par Villarceau une audience particulière au prélat italien. Il avait

entendu parler de moi en bien et en mal; il était bien aise de juger par lui-même ce que j'étais. Il m'accorda donc ce que je lui demandais. Ce n'était pas à minuit, comme le faisait Son Eminence, mais après la messe du roi. Je me rendis au Louvre où il donnait ses audiences. J'avais fait habiller Michaëllo à son avantage. C'était réellement un superbe homme; j'avais aussi mis beaucoup d'art dans ma toilette. Je commençais à en avoir besoin et mon miroir qui ne m'en a jamais imposé, m'apprenait que, malgré la régularité de mes traits, la blancheur éblouissante de mon teint, j'avais perdu cette fraîcheur qui fait le charme de la jeunesse, et que la parure ne remplace point, mais qu'elle empêche que l'on ne s'aperçoive qu'elle n'existe plus. Une robe d'étoffe de Constantinople or et bleue faite à ravir; de fort belles dentelles et ce qui me res-

tait de diamans qui pouvaient bien valoir encore cinquante mille francs me faisaient paraître être mieux mise que tout ce qui était chez le Nonce. Je n'étais point connue chez son Excellence et je ne la connaissais pas. Sa faveur était nouvelle, et j'étais loin de prévoir combien sa puissance me serait funeste. Je me fis annoncer sous mon nom, j'ajoutai seulement, tante de Michaëllo Particelli.

J'avais pris la précaution de faire écrire au jeune homme à son père, que je l'avais adopté pour mon neveu, et qu'il ne fallait pas qu'il contrariât mes plans à cet égard, qui tous tendaient à la fortune de son fils; j'étais donc bien sûre que le vieux Particelli ne me démentirait pas. Le nom de Particelli intéressait le Nonce, je n'ai jamais su pourquoi; mais enfin, il aimait cette famille, et il apprit avec plaisir que le jeune homme était là. Il donna ordre

que l'on nous fit entrer. Le nom de Marion de Lorme n'avait rien de marquant pour lui, qui n'était point au courant des intrigues amoureuses, ni qui pût piquer la curiosité de Son Excellence. Mais, quand il me vit entrer mise avec un luxe, je puis dire insolent, dans mon état, il ne savait plus que penser, et il crut que son valet de chambre s'était trompé, en m'annonçant. Il se leva, vint au-devant de moi d'un air si poli, que je vis qu'il ne savait à qui il parlait; je me pressai de le détromper, et je lui dis : « Monseigneur, me permettez-vous de vous présenter mon neveu, le fils de Particelli, mon beau-frère, car sa mère est ma sœur. Quelques attraits, des circonstances bizarres, et surtout les bontés de S. E. Monseigneur le cardinal de Richelieu, m'ont mise dans une situation plus brillante que solide, et mon frère a le plus grand besoin, vu sa nom-

breuse famille, que son fils fasse fortune. — Il la fera, dit le Nonce, ou la mienne sera anéantie ; et puis, quand on a une aussi aimable tante, on est sûr d'avoir des amis. » Je crois que c'était un persiflage; car on sait qu'il était très-difficile de pénétrer ce que M. de Mazarin pensait; ce qui est certain, c'est qu'il aimait le père du jeune homme, et qu'il le mit aussitôt dans le secrétariat de la nonciature, et que, dès ce moment, il n'eut plus besoin de moi. Cependant, il resta encore chez moi plus de deux ans, mais il n'y était plus quand je fus accablée par un chagrin si profond, que mes amis crurent que j'y succomberais.

Je n'avais plus vu Cinq-Marcs depuis l'aventure du bal. J'en reçus cependant une marque de souvenir. Il avait su que la nécessité de faire des économies m'avait forcée de quitter Paris, et qu'avant de partir, j'avais fait

mettre mon attelage en vente. Il le fit acheter, le garda dans ses écuries, et lorsque je revins, comme j'avais donné ordre à mon cocher, que j'avais repris, de m'acheter des chevaux, je ne fus pas peu surprise de le voir revenir avec un postillon sans livrée, qui ramenait mon bel attelage. Je demandai où il les avait trouvés: « Dans les écuries de M. de Cinq-Marcs, qui m'a dit de vous prier de les reprendre pour l'amour de lui. » Je fus singulièrement sensible à cette attention, et je recommençai à me promener avec Ninon, au cours. J'y voyais quelquefois mon volage époux; il était toujours lié avec Marie de Gonzagues: mais, pour cacher cette intrigue, il en avait deux ou trois autres. Ce qui m'inquiétait, c'était de savoir qu'il était de toutes les réunions où l'on s'occupait des moyens de perdre le premier ministre; que celui-ci le savait et ne cherchait qu'une occasion favorable

afin de se défaire du grand écuyer.

Le roi n'avait encore aucun doute de la fidélité de son favori; mais plus il l'honorait de sa confiance, plus sa colère serait terrible, s'il venait à être détrompé. J'avais appris tous ces détails par Michaëllo, qui les tenait d'un secrétaire de M. de Richelieu. Je lui fis dire par Villarceau, qui se chargea de le remercier du présent qu'il m'avait fait, combien il devait se tenir sur ses gardes; que je savais, à n'en pouvoir douter (c'était Particelli qui me l'avait dit), que l'on interceptait toutes ses lettres, que l'on avait su qu'il écrivait en chiffres, et que l'on s'occupait à en chercher la clef. Villarceau lui rendit, mot à mot, ce que je viens de rapporter. « Elle est trop bonne, répondit-il, de s'inquiéter pour un homme qu'elle devrait haïr; mais assurez-la que la prudence dirige toutes nos démarches. Les chiffres qu'ils ont saisis

sont imaginaires, c'est pour leur donner le change, que nous les avons fait mettre à la poste, qui ne porte jamais nos dépêches secrètes. D'ailleurs, nous ne pouvons être accusés de crime envers le roi; c'est au ministre seul que nous en voulons. »

Ces protestations de prudence, de fidélité envers le roi, ne me rassuraient pas. Il m'était impossible de supporter l'idée de le voir périr par la main du bourreau : la mort de Chalais m'était sans cesse présente, et ces pensées jettaient un voile de tristesse sur tout ce qui m'environnait. Je demandais à mes amis des distractions, et ils ne m'en offraient que d'insuffisantes, lorsqu'un évènement, auquel je n'avais pas pensé, vint me rappeler les plus heureux momens de ma vie, parce qu'ils n'étaient alors mêlés d'aucun sujet de repentir.

Villarceau, toujours occupé de ce

qui pouvait me tirer de ma mélancolie, imagina de me donner à dîner avec Ninon, Grammont, la Ferté, mademoiselle de Scudéri et Sarazin. Il ne devait y avoir qu'un seul service en ambigu, et lorsque tous les mets seraient servis, les domestiques disparaîtraient et nous laisseraient en liberté. Déjà nous en jouissions pleinement, quand Laurent, malgré les ordres formels, demanda à entrer. Il vint me dire à l'oreille : « Madame, c'est M. l'abbé de Stainville, qui veut avoir votre adresse, il m'a reconnu, et s'est adressé à moi pour savoir où madame la comtesse demeurait; je ne lui ai pas dit que vous restiez ici. — Retournez lui dire que l'on va la lui donner et qu'on le prie d'attendre un moment. » Quand Laurent fut sorti, je dis à Villarceau : « Savez-vous qui me demande? — La Meilleraie? — Non; il n'oserait. — Desmaretz? — Je ne le vois plus, il n'a pas

mis le pied chez moi depuis mon retour. — Je ne sais qui ce peut être. — L'abbé de Stainville. — Le grand vicaire? — Lui-même. — Je vais le chercher, il dînera avec nous, il n'est pas de trop; c'est un si bon, un si excellent homme. — Vous n'y voyez point d'inconvénient? — Pas le moindre. »

Il sortit de table, passa dans la pièce à côté où le bon abbé s'impatientait, et entendait rire sans pouvoir prendre part à la joie commune. Villarceau se jeta dans ses bras. « Eh! mon cher abbé, c'est vous; que notre amie va être contente de vous voir! Entrez; nous ne faisons que de nous mettre à table. — Et moi de descendre de voiture. » Il entre, nous nous levons tous pour le saluer; il demande en grâce que l'on ne se dérange pas. Villarceau lui céda sa place près de moi, et alla se mettre à côté de lui. Il ne connaissait personne de nos convives, que le maître

de la maison et moi. Je ne crus pas devoir lui cacher ce qu'il n'y avait plus d'inconvénient à lui dire; et, après lui avoir demandé, avec le plus vif intérêt, des nouvelles de sa nièce, de celles de M. de Senneterre, qu'il m'assura être très-bonnes, je lui dis : « Vous me voyez ici, mon cher abbé, entourée de vrais amis, que quelques méchans vous diront être, ou avoir été mes amans, n'en croyez rien. On exagère de beaucoup mes torts. Je ne suis pas une vestale, j'en conviens; mais si j'étais restée la femme de Cinq-Marcs, ma conduite comme épouse et comme mère, eût été irréprochable : l'enfer ne l'a pas voulu. Saint-Marcs m'avait trouvé entourée d'une société brillante, dont Ninon était et est encore l'ame; mais il était éperduement amoureux de moi. J'avais résolu de ne rien lui accorder, et il a fallu qu'il m'épousât, pour que je fusse à lui.

Cependant, je pensai que je ne devais pas l'en punir en le confondant parmi la liste trop nombreuse des maris trompés. Je me conduisis avec la même régularité que vous m'avez vue dans les Vosges. Les lois et son cœur, naturellement volage, ont décidé que je n'étais plus sa femme. Je n'ai pas cru devoir sacrifier le reste de mes jours au respect du lien conjugal, dont je n'aurais ici que la contrainte, sans en avoir les nombreux avantages. Je suis donc venue oublier, au milieu de mes amis, les chimères de grandeur dont je m'étais énivrée; je suis redevenue Marion de Lorme; car c'est ainsi que l'on me nomme à Paris, qui ne peut vous recevoir chez elle à cause de la gravité de votre état, mais qui sera enchantée de vous rencontrer ici pendant votre séjour à Paris. Je pourrai vous servir et votre neveu, tout aussi bien que la comtesse de Rieuville; car mon inté-

rêt pour vous sera toujours le même. »

J'avais vu, sur la physionnomie de l'abbé, se peindre tour à tour les différentes impressions que mon discours lui faisait éprouver; mais celles de l'amitié et de la reconnaissance, avaient triomphé de toute autre. « Je ne vois en vous, madame, et ne veux jamais y voir que la bienfaitrice de ma famille, de ma nièce dotée par madame de Cinq-Marcs. Je suivrai, dans nos relations publiques, ce que votre prudence me dictera; mais je vous rends grâces de me procurer les moyens de vous témoigner en liberté les assurances de mon inviolable amitié et de la reconnaissance de ma famille. Nous nous réunirons ici, et j'espère que la comtesse de Rieuville; avec le marquis de Villarceau, pourraient venir, tous les ans, consacrer un mois à l'amitié dans ma belle retraite de Long-Pont, que je vous dois. Senneterre pourrait même

y venir et être admis dans notre confidence, mais jamais ma nièce.... La pauvre petite! cela lui ferait trop de peine.... Pardon, ma précieuse amie.... — Je trouve tout simple, mon cher abbé, que vous pensiez ainsi; je serais bien fâchée que l'aimable Blanche eût une autre opinion; qu'elle ait toujours horreur du vice, c'est la seule manière de rester vertueuse, et sans vertu, point de vrai bonheur pour une femme. Mes mœurs sont beaucoup trop légères; mais mon cœur n'est point corrompu. Voilà assez moraliser, livrons-nous maintenant au plaisir d'être réunis : ces aimables fous sont discrets, et vous ne serez point compromis. » L'abbé se prêta de bonne grâce à la gaîté décente de mes amis.

On connaissait le petit séminariste; on dit qu'il paraissait bien, en voyant le grand vicaire, que le jeune abbé devait être adorable. Ninon dit un mot

à Villarceau. Celui-ci sortit un moment et revint peu après; et, passant derrière moi, il plaça sur ma tête une couronne de bluets; car nous étions dans le temps où ils croissent : on me dit qu'elle m'allait encore à ravir. Il n'en est pas moins vrai, que j'aurais bien donné le reste de ma vie, que je ne croyais pas devoir être si longue, pour me retrouver au temps où l'abbé me donna celle qui, selon toute apparence, changea ma destinée, car elle éloigna de moi le sensible Florange, avec qui ma marraine m'eût peut-être mariée; mais la coquetterie me perdit : je ne serai pas la dernière.

## CHAPITRE XXXII.

C'est donc en vain qu'on espère un bonheur inaltérable sur la terre. Depuis

deux ans, je voyais mes jours passer dans la plus parfaite tranquillité. J'avais acquis un ami sincère dans mon prétendu neveu que Ninon, comme je l'avais imaginé, m'avait assez promptement rendu, et que je mariai quelque temps après. Il allait avoir des enfans je retrouverais une famille (1) qui me consolerait de l'éloignement de la mienne, et adoucirait mes regrets d'avoir espéré inutilement d'être mère. Il ne me restait qu'un sujet d'inquiétude; c'était la crainte que Cinq-Mars ne se trouvât compromis dans une conspiration contre le cardinal, dont on assurait que l'on avait trouvé les fils. Mon Dieu, disais-je à Villarceau, s'il s'est laissé emporter par sa haine et que, méconnais-

---

(1) Pour ceux qui n'ont pas l'honneur dêtre cosmopolites, c'est une douce chose que les liens de parenté : l'isolement est pour l'ame sensible un véritable chagrin.

sant ce qu'il doit aux bontés du Roi, il s'allie avec ses ennemis pour perdre le ministre, il aura beau faire on ne le croira pas innocent. Quand lui et les conspirateurs voudraient prouver que ce n'est que le cardinal qu'ils voulaient abattre, ils ne réussiraient point à le faire croire au monarque le plus soupçonneux de la terre, et le cardinal les mènera à l'échafaud, ou comme criminels de lèze-majesté, au premier chef, ou comme ayant attenté à la puissance royale dans sa personne.—Cinq-Marcs a suivi le roi dans le Roussillon; il est mieux que jamais avec le monarque. Pourquoi irait-il échanger le titre si doux de favori en celui de conspirateur? — N'avons-nous pas vu Chalais?—Quelle différence entre ces deux hommes; Chalais était conduit par la femme la la plus intrigante qui voulait la perte du cardinal aux dépens de tout. Cinq-Marcs, quoique fort jeune encore, a plus

d'expérience de la cour. — Oui, j'en conviens ; mais il est très-lié avec les créatures de monsieur le duc d'Orléans. — Cinq-Marcs connaît trop la faiblesse de ce prince, et combien serait fou celui qui compterait sur lui en cas que l'entreprise ne réussît pas, pour s'engager légèrement dans un complot dont Monsieur serait le chef. D'ailleurs il aime la princesse de Mantoue, et se flatte de l'épouser. Que de raisons pour laisser agir le temps ! — J'en conviens; mais vous n'ignorez pas non plus l'impétuosité de ses désirs : il ne connaît aucun obstacle. »

Villarceau soutenait toujours qu'il n'y avait rien à craindre, quand on me dit qu'un courrier, qui venait de Lyon et avait couru jour et nuit, arrivait et demandait à me remettre une lettre en main propre. « Qu'il entre, dis-je, et m'adressant à Villarceau : ne me quittez pas, mon cher, je n'aurai peut-

être que trop besoin de vous. Le courrier m'était dépêché par Particelli, et m'apportait une lettre de lui. Je dis à cet homme d'attendre et j'ouvre en tremblant ce billet, où il n'y avait que ces mots :

« Ma chère tante,

» Aussitôt la lettre reçue, partez
» pour venir ici; vous seule pourriez
» sauver un infortuné, auquel je sais
» que vous prenez un grand intérêt;
» mais il n'y a pas un instant à perdre.
» MM. de Bouillon, de Cinq-Marcs,
» de Thou sont arrêtés et seront jugés
» ici. Que j'ai de regrets d'avoir si peu
» d'influence, et je n'ai pas besoin de
» vous dire qu'au moins j'employerai
» avec tout le zèle imaginable mon
» faible crédit pour eux; mais je crains
» bien.......

» Recevez les assurances de mon
» respect,

» MICHAELLO PARTICELLI.

» Lyon, le 9 septembre 1642. »

«Eh bien! dis-je, en laissant tomber la lettre que je n'avais pas la force de tenir, un triste pressentiment ne m'avait-il pas appris d'avance ce malheur?» Villarceau ramassa la lettre, et après l'avoir lue. « Je connais assez la bonté de votre cœur pour savoir ce que vous allez faire. — Partir, vous n'en pouvez douter. — Partir, je conçois que vous ne pouvez faire autrement; mais permettez-moi de vous donner quelques conseils qui peuvent vous être utiles dans cette circonstance. Vous allez à Lyon; le cardinal y est. N'espérez pas que cette démarche ne soit pas connue de Son Eminence: faites-la de la manière la plus ostensible; en arrivant à Lyon,

demandez une audience au cardinal. —Qui ne l'accordera pas?—Qui ne la refusera pas, parce qu'il espérera tirer de vous quelques lumières sur les ramifications de ce complot; que ce soit lui qui vous donne une permission de voir le prisonnier, que vous n'obtiendriez pas au prix de l'or. Qui sait s'il ne se contentera pas, d'après ce que vous lui direz, d'une prison perpétuelle. Dans les circonstances où nous nous trouvons, ce serait ce qu'il y aurait de mieux à faire; le roi et le ministre sont mourans tous deux. Sous la régence, Cinq-Marcs serait bientôt en liberté. Bornez-vous à cette seule grâce et je pense que vous pouvez l'obtenir. — Je ne m'en flatte pas; mais que je voie cet infortuné, qu'il sache tout ce que sa mort me coûtera de larmes. C'est assez pour me faire entreprendre le voyage. » Mes préparatifs furent bientôt faits; je montai en voiture une heure après l'arrivée du

qui courut devant ma voiture. Je n'emmenai que Dorothée que son attachement pour M. de Cinq-Marcs me rendait à cet instant fort nécessaire.

Jamais route ne fut plus triste; je ne dormis ni jour, ni nuit : si mes yeux se fermaient un instant, je ne voyais qu'un cachot, des chaînes, ou un échafaud. Par un hasard bien singulier, je rencontrai Madame d'Effiat qui se rendait à Lyon. Sa voiture cassa à cinquante lieues de Paris, et, comme elle était sur le grand chemin sans trop savoir ce qu'elle deviendrait, je descendis et, venant à elle, je lui dis : « Il est, madame la maréchale, des circonstances tellement douloureuses qu'elles s'emparent des puissances de l'âme et n'y laissent pas de place, même à la haine. Marion de Lorme, mourant d'effroi de la nouvelle qu'elle vient de recevoir, va comme vous, madame, à Lyon. Votre voiture s'est brisée; elle ne peut être racommodée

de douze heures, et ces douze heures-là peuvent être bien précieuses; voulez-vous accepter une place dans mon carrosse et nous partirons de suite.—Je ne sais, mademoiselle, si toute autre qu'une mère pourrait accepter ce que vous m'offrez...... Mon fils est sur les marches de l'échafaud ; vous courez, comme moi, pour l'en tirer, puis-je refuser l'offre que vous me faites, et, quelque inutiles que soient votre voyage et le mien; puis-je donc sacrifier à un préjugé des heures qui, comme vous le dites, sont si précieuses : j'accepte avec reconnaissance la place que vous m'offrez. » Elle monta dans ma voiture, laissant la sienne et ses gens sur la route. Je voulais me placer avec Dorothée sur le devant, elle ne voulut pas et me fit rester à côté d'elle. Je ne pus m'empêcher de réfléchir sur l'instabilité des opinions humaines. Cette Marion que l'on voulait faire mourir ignominieuse-

ment, on est trop heureux de la trouver sur la grande route pour la faire dans une voiture que le pauvre Cinq-Marcs lui avait donnée le lendemain de son mariage avec elle. La profonde affliction de sa mère était tellement d'accord avec celle que je ressentais que nous oubliâmes, elle qui j'étais, moi, que sans elle je serais encore sa bru et que, selon toutes les apparences, Cinq-Marcs n'aurait pas pris part aux intrigues de la cour de France, puisqu'il serait parti avec moi pour l'Angleterre si elle ne s'y était pas opposée. Ainsi nous nous témoignâmes réciproquement un grand intérêt.

Je n'avais aucun détail de la manière dont la conspiration avait été découverte, et je n'en fus instruite que par sa mère, qui me raconta que, « malgré tout ce qu'elle avait dit à son fils, elle n'avait jamais pu l'empêcher de se lier intimement avec le duc de Bouillon, dont on connaissait l'humeur inquiète

et remuante, que ce dernier avait persuadé à Cinq-Marcs que rien n'était plus sûr, qu'ils auraient l'assentiment de Monsieur qui avait tant à se plaindre du cardinal; qu'il fallait bien que le roi, puisqu'il ne voulait pas gouverner par lui-même, remît les rennes du gouvernement dans les mains d'un homme qui soit aimé du peuple et estimé des grands, et qu'il s'associât des gens capables. On en parla à Monsieur qui ne fut pas peu surpris de trouver le nom de mon fils en tête de ceux des conspirateurs. Mais on fit entendre au prince que rien ne devait lui donner plus de confiance que l'on n'en voulait pas au roi et seulement au ministre; que M. de Cinq-Marcs, comblé des bontés du monarque, ne serait ni assez ingrat, ni assez fou, pour en vouloir un autre.

»Monsieur se laissa persuader, et quand tout fut convenu pour faire réussir ce projet, il ne manquait qu'une chose;

c'étaient les moyens de l'exécuter. Le ministre avait, il est vrai, mis fort imprudemment le duc de Bouillon à la tête d'une armée qu'il commandait près de Casal; mais elle était loin du centre de l'intrigue. Le coup fait, elle pouvait venir l'appuyer; mais il fallait trouver dans un allié puissant une force active et rapprochée de l'armée de Roussillon que le roi commandait en personne et où se trouvait le cardinal, quand sa santé, qui était déplorable, le lui permettait.

» On tourna les yeux vers l'Espagne; on oublia les maux que cette puissance avait faits à la France du temps de la Ligue et on se rendit coupable d'un grand crime, celui d'attirer l'étranger dans sa patrie, et c'est là, je suis forcée de l'avouer, ce qui me fait trembler pour mon fils. Toute cette intrigue s'était conduite avec un grand mystère; mais la négligence du courrier de l'ambassadeur d'Espagne fut cause que tout fut découvert.

» Mon fils était auprès du roi, redoublant de soins, d'attentions délicates pour S. M. qui ne lui avait jamais donné plus de marques de bonté et de confiance. Il semblait à Cinq-Marcs, à ce que m'a dit Puis-Laurent qui m'est venu chercher à Paris à l'instant où mon fils a été arrêté, qu'il était impossible que le roi pût croire, quand même la conjuration serait découverte, qu'on en voulait à sa personne sacrée, et surtout le grand écuyer qui ne pouvait que perdre si le sceptre tombait dans une autre main. Hélas! il ne savait pas qu'il n'est rien que les calomniateurs ne parviennent à prouver quand les apparences servent leurs projets. Mais, pour en revenir à la manière dont la conspiration fut dévoilée, voilà ce que j'ai su, tant de la bouche de celui qui a trahi mon fils, que par Puis-Laurent.

» Le cardinal était resté malade à Tarascon, et la crainte d'être enfin renversé par ses ennemis ajoutait à la

gravité de sa maladie. Il attendait ou le trépas ou la disgrâce; ce qui pour un ambitieux, est la même chose; car il considère, comme l'a dit un auteur, le calme de l'esprit comme une espèce de mort. Rongé d'inquiétude par tous les bruits dont il avait ordonné qu'on l'instruisît, et qui tous faisaient entendre que la chute du ministre était certaine, il réunit toutes les puissances de son âme près de quitter sa débile prison pour deviner la cause de la jactance du parti qui lui était opposé. Il avait bien des soupçons sur Monsieur et sur le duc de Bouillon, mais il ne croyait pas Cinq-Marcs, par la connaissance qu'il avait de sa passion pour le plaisir, capable de s'être mêlé dans cette intrigue, et, comme il faisait remuer ciel et terre pour connaître les auteurs du complot dont l'existence ne lui paraissait pas douteuse, il sut que mon fils avait envoyé un homme à lui chez l'ambassadeur d'Es-

pagne ; mais en vain, cet homme fut arrêté. Il ne portait aucune dépêche ; on les lui apprenait par cœur en espagnol et il les récitait à l'ambassadeur sans savoir ce qu'il disait, ne sachant pas cette langue. Il était chargé de la réponse qu'on lui apprenait de même. C'est la plus belle mémoire que l'on peut rencontrer ; mais comme les gens qui servent pour de l'argent sont à celui qui les paie le mieux, le cardinal lui fit dire qu'il serait pendu comme espion s'il ne déclarait pas ce qu'il allait faire chez l'ambassadeur, et qu'au contraire on lui ferait cent pistoles de pension s'il le déclarait. Cet homme hésita quelque temps ; on l'effraya : on lui dit qu'il allait être mis au cachot et qu'on lui ferait son procès, que c'était l'affaire de trois jours. Il dit alors que si on voulait le conduire chez M. de Mazarin, il révélerait ce qu'il savait ; mais pas à d'autre. On l'y conduisit aussitôt ; il

raconta ce que je viens de vous dire.

» Alors le Nonce, avec toute la finesse italienne, parvint à lui faire réciter ses dépêches et sa réponse en espagnol; car il ne les savait pas autrement. M. de Mazarin avait appelé un secrétaire, qui écrivait à mesure ce que cet homme répétait, avec la plus parfaite exactitude. La traduction faite, il en résulta que les noms de tous les conjurés furent connus, que M. de Bouillon, au nom de MONSIEUR, avait fait un traité avec l'Espagne, par lequel le roi d'Espagne enverrait des troupes; mais cela ne suffisait pas: il fallait avoir le traité des lettres signées des conjurés, et c'est ce qu'à force d'or, on a fait venir d'Espagne. Le malheureux qui a trahi mon fils n'obtint pas sa liberté aussitôt qu'il l'espérait: il n'est sorti de prison qu'hier matin, et est venu se jeter à mes pieds, et me prévenir du danger auquel il craignait bien d'avoir exposé son maî-

tre. « Ce n'était pas, lui dis-je, à ce moment, que vous deviez, malheureux, venir vous jeter à mes pieds; c'était lorsque mon fils vous a si imprudemment chargé de sa correspondance avec le ministre, que j'aurais bien certainement empêchée. A présent, il n'est plus temps; allez jouir du fruit de votre ingratitude envers un maître qui eût pu faire pour vous plus que ses ennemis ne feront jamais; cependant, comme je ne veux point recevoir de vous un service sans vous en payer le salaire, voilà vingt-cinq louis que je vous donne. Il ne voulait point les prendre : je le lui ordonnai de manière qu'il n'osa me refuser. Aussitôt j'ai appris que mon fils et son beau-frère, le président de Thou, étaient arrêtés à Lyon. Je suis partie sur-le-champ, et, par un hasard bien extraordinaire, nous nous sommes rencontrées. Puisse cette rencontre être un pronostic heu-

reux, et nos efforts réunis arracher ce jeune imprudent à la fureur du cardinal! » Elle me demanda comment j'avais été aussi promptement instruite. Je lui fis voir la lettre de mon neveu. « Je le connais, dit madame d'Effiat; il peut beaucoup sur Mgr. Gullio, qui a de l'influence auprès du cardinal. — Je ne sais pas, madame, si mon neveu réussira; mais je suis sûre qu'il fera tout son possible, sachant que rien ne me tient autant au cœur. »

Elle me demanda ce que je comptais faire en arrivant à Lyon. « Voir le cardinal dont je suis particulièrement connue, obtenir une permission d'entrer dans la prison, pour tâcher de concerter avec M. de Cinq-Marcs, ou le moyen de le faire échapper à ses persécuteurs, ou de se défendre de l'accusation intentée contre lui. Cependant, madame, le respect que je dois à vos vertus et votre rang, et enfin

comme à la mère de celui qui fut mon époux, à celle de l'aïeule de l'enfant que j'ai perdu, je ne ferai que ce que vous croirez convenable. — Ah ! ma chère Marion, quel souvenir vous renouvelez. Ce fils, que vous avez tant pleuré, et qui fut si vivement regretté par son père, je me trouverais bien heureuse aujourd'hui qu'il vécût et d'avoir l'espérance de conserver au moins quelque chose de celui que je ne me flatte pas de sauver. Je suis loin de m'opposer à ce que vous voyiez mon fils, au contraire, je le désire vivement ; je sais qu'il vous conserve de l'amitié : votre présence suspendra, pendant quelques instans, le cours des tristes réflexions qu'il doit faire. Si vous entrez dans sa prison avant que je puisse y pénétrer, dites-lui que je suis ici, que vous m'avez vue, et que je ne survivrai pas à sa perte; qu'il se défende, s'il veut que je vive.» Je l'assurai que je remplirais ses intentions.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Lyon, ce qui me donna l'espérance de voir le cardinal avant son dîner. Madame d'Effiat alla loger chez l'archevêque; ainsi, nous nous séparâmes, non sans des démonstrations d'affection, que nous ressentions peut-être à cet instant, mais qui cessèrent avec la vie de mon pauvre ami.

Je me rendis à l'auberge, après avoir descendu la maréchale à l'archevêché. On me conduisit dans une grande chambre, que l'on me dit être la plus belle, et, en vérité, elle ne donnait pas une bien bonne idée des autres; mais à cet instant, le logement m'était bien indifférent, pourvu que je trouvasse une table où poser mon écritoire, voilà tout ce que je voulais. J'en fis usage aussitôt pour demander une audience particulière, sans entrer dans la moindre explication : je fus fort étonnée que mon commissionnaire

me rapportât aussitôt la réponse.

« S. E. monseigneur le cardinal de Richelieu recevra de suite mademoiselle Marion de Lorme.

» Lyon, le 17 septembre 1642. »

Je ne fis que passer une robe noire, et je jetai un voile pareil sur mes cheveux, qui enveloppait ma taille sans en cacher les contours (1). Ce deuil était bien plus dans mon cœur que sur mes habits, et je me rendis aussitôt près le cardinal, qui logeait chez le gouverneur.

J'étais profondément émue, et il m'en coûtait beaucoup de voir celui qui était l'auteur de tous nos maux; mais j'espérais qu'il ne serait pas entièrement insensible à mes larmes. En entrant dans son cabinet; je me jetai à ses genoux. « Levez vous, levez-vous;

---

(1) De la coquetterie dans un pareil moment!

il y a vingt ans que, sans les devoirs de mon état, j'aurais été aux vôtres; mais ce temps n'est plus. Je vous ait fait venir pour que vous voyiez M. de Cinq-Marcs, et que vous lui disiez qu'il peut obtenir sa grâce, s'il vous nomme ses complices et qu'il fasse connaître surtout leurs rapports avec monseigneur le duc d'Orléans. » Je m'étais levée en voyant cet homme qui semblait déjà marqué du sceau de la mort, chercher de nouvelles victimes; je le trouvai si malheureux de ne connaître d'autre passion que la haine, que je me sentis supérieure à lui, car j'avais des amis, et il n'en avait pas : cette pensée releva mon courage. « J'accepte avec reconnaissance; monseigneur, la permission que vous m'accordez, de voir celui qui fut mon époux, qui, sans vous, le serait encore. Je lui dirai ce que Votre Eminence m'ordonne de lui dire; mais je puis l'assurer d'avance que M. de Cinq-

Marcs ne rachètera pas sa vie par de lâches dénonciations. Au surplus, monseigneur, la maréchale d'Effiat est ici, elle aura plus de pouvoir que moi sur l'esprit de son fils; son attachement pour vous est connu. — Madame d'Effiat est ici? Eh bien, dites-lui qu'elle peut aller trouver son fils; je vais donner l'ordre qu'on vous laisse entrer l'une et l'autre. Vous direz à la maréchale que lorsqu'elle aura parlé à son fils, elle vienne me rendre compte de ce qu'il lui aura appris, surtout ne cachez pas à M. de Cinq-Marcs, qu'il compterait en vain sur sa faveur auprès du roi. S. M. a long-temps hésité à croire son favori coupable, mais elle a eu les preuves les plus convaincantes, et, laissant succéder la colère la plus juste à l'amitié, il m'a remis le soin de sa vengeance, et elle sera aussi prompte que terrible. » Le ton dont il prononça ces paroles, me causa une telle révolution,

que je me hâtai de me retirer, pour ne pas lui donner la satisfaction de voir couler mes larmes.

Je me rendis à la prison, mais avant j'écrivis à madame d'Effiat qu'elle pouvait y venir, qu'elle était sûre d'y entrer : l'ordre du cardinal y avait été en effet apporté, et je n'éprouvai aucune difficulté pour pénétrer dans ce séjour de douleur.

Quel effroi j'éprouvai, quand je descendis les marches qui conduisaient au cachot de ce pauvre infortuné. Il était éclairé par une lampe, dont la lumière, au moment où on ouvrit la porte, me le fit voir assis sur son lit, la tête appuyée dans ses mains. Au bruit que la porte avait fait, il leva la tête et à la lumière de la lanterne du geolier, j'aperçus ses traits déjà flétris par l'inquiétude et la douleur. Il ne m'eut pas plutôt aperçue, qu'il jeta un cri et me tendit les bras; je m'y jetai avec

un sentiment si douloureux, que je fus au moment de m'évanouir, et le geolier nous laissa. Cinq-Marcs me retint assez long-temps sur son sein: il n'y avait point de paroles pour une semblable situation. Enfin, je m'assis à côté de lui; et mes larmes furent d'abord la seule expression de ma douleur. Ce fut lui qui rompit le premier le silence. « Chère amie, me dit-il, quoi! la longue distance qui nous sépare, l'aspect horrible de ces lieux de désolation, ne vous ont pas empêchée de venir porter quelque consolation à un malheureux qui ne serait pas réduit où il en est, s'il avait suivi vos conseils?— Non-seulement je suis ici, mais votre mère est à Lyon, et va venir vous voir.» Alors je lui racontai de quelle manière nous nous étions rencontrées. Il soupira et me serra les mains. « Sans ses préjugés, dit-il, nous eussions été heureux et elle n'aurait pas à pleurer son

fils; car, je ne me fais pas d'illusion, je suis mort. — Vous pourriez cependant racheter votre vie, en dénonçant vos complices. — Moi, devoir des jours sans gloire à une infamie! Non, jamais. — C'est la réponse que j'ai faite au cardinal. — Quoi! vous avez vu ce monstre? — J'avais espéré l'attendrir... — A qui vous adressiez-vous; a-t-il un cœur? Non, ma chère Marion, il n'y a aucune espérance; je n'en suis pas moins sensible à ce que vous faites pour moi; mais il assouvira sa vengeance. Ce qui ajoute à ma douleur, c'est d'avoir entraîné dans ma perte ce pauvre de Thou, j'espère qu'il échappera encore à la mort; je ne connais point de loi qui le condamne à la peine capitale. Lorsque nous fûmes confrontés et qu'on lui demanda pourquoi il n'avait pas découvert ce complot, il a répondu : *J'aurais passé pour un calomniateur, en accusant le frère du roi et des hommes*

*de la première qualité, sans preuves qui pussent les convaincre.* Avec la haine, il n'y a pas de raison. Ainsi, nous monterons l'un et l'autre sur l'échafaud. Mais, mon amie, vous en adoucissez l'horreur, en me prouvant qu'il est encore des ames sensibles.. »

Au même instant on ouvrit la porte du cachot à M.me d'Effiat. Quand elle vit son fils dans cet affreux séjour, elle jeta des cris lamentables. O mon fils, mon fils, mon fils, à vingt-deux ans être réduit à cette situation, et n'être pas au terme de ses infortunes! Elle lui prenait les mains, les posait sur son cœur; lui disait : mon fils! mon cher fils! je mourrai avec toi. Comment pourrai-je te survivre...... Cinq-Marcs la consolait autant qu'il pouvait, cherchant à lui faire croire que le cardinal n'irait pas plus loin; qu'il fallait qu'elle allât se jeter aux pieds du roi, que c'était le seul moyen d'obtenir sa grâce. Je vis bien

que ce n'était que pour éloigner de Lyon sa mère avant la fatale exécution, que Cinq-Marcs l'envoyait à la cour; car il n'avait aucune espérance qu'on lui conservât la vie. M.me d'Effiat saisit avidement tout ce que son fils lui disait; elle l'embrassa avec la plus vive tendresse, puis s'adressant à moi qu'elle avait priée de ne pas sortir; car, au moment où elle était entrée, j'avais voulu me retirer, elle me dit : «Restez avec lui autant qu'on voudra bien vous y laisser. On dit que le roi a pris le chemin de Paris; je vais suivre ses traces, et je ne puis croire qu'il soit insensible à la douleur d'une mère qui rappellera les anciennes bontés de S. M. pour son favori. Enfin je n'aurai rien à me reprocher. Elle me serra la main avec affection; je la saluai respectueusement, et elle dit : ah! pourquoi n'est-elle pas Marie de Gonzague? Et le geolier étant venu, elle sortit.

Dès qu'elle ne put plus entendre Cinq-Marcs, celui-ci m'adressa ces paroles : « J'espère que vous n'imaginez pas, mon amie, que ma mère obtienne ce que je l'envoie demander; mais au moins je l'éloigne de ce théâtre sanglant, où je vais figurer bientôt. Je vous demande aussi, ma chère Marion, de ne pas vous exposer dans cette ville; qui sait si le cardinal n'a pas cherché à vous tendre un piége en vous accordant si facilement de pénétrer dans ce triste lieu. Quittez Lyon, en sortant d'ici, je vous en conjure. — Moi, m'éloigner de vous! je n'y puis consentir. — Plusieurs considérations doivent vous y engager. Nous avons été unis par des liens secrets et respectables; mais le peuple, et surtout celui de cette ville, l'ignore. S'il ne vous croit que ma maîtresse, il n'y a aucun doute qu'il peut se porter contre vous aux derniers outrages. Ne m'exposez pas, je vous en conjure, à ce malheur plus

grand pour moi que la mort. D'ailleurs j'ai besoin d'éloigner de mon esprit tous les souvenirs d'une vie, hélas! passée dans le sein des voluptés, pour m'occuper de celle qui ne finira jamais; le puis-je en vous voyant : vous qui eûtes mon premier hommage et dans les bras delaquelle je fus énivré d'un torrent de délices. Vous ne pouvez rien pour moi maintenant, ma tendre amie, dans ce temps périssable; laissez-moi m'occuper de l'éternité. — Quoi! vous voulez que je vous quitte? — Il le faut, je vous en conjure au nom des mânes de notre enfant. » Pouvait-il employer un nom plus touchant pour moi. Je lui promis donc de quitter Lyon dès le même jour; que cependant je le suppliais, s'il obtenait sa grâce, que j'en fusse instruite la première; il me promit de m'envoyer un courrier à l'abbaye de Long-Pont, où j'allais me rendre; parce que j'étais sûre que l'abbé de Stainville y était

et que là je serais libre de pleurer en liberté. Il approuva ce parti et me chargea de dire à l'abbé qu'il me recommandait à son amitié dans ces tristes circonstances, et comme je ne pouvais m'arracher d'auprès de lui, le guichetier vint me dire qu'il était temps que je me retirasse. Alors je me jetai dans les bras de mon malheureux époux; je l'inondai de mes larmes; mais il eut le courage de se dérober à mes douloureuses caresses. Emmenez-la, emmenez-la, disait-il au guichetier; sa douleur me fait du mal. Enfin je sortis, mais quand la porte se referma sur lui, le bruit des verroux brisa mon cœur. Je ne pus soutenir l'idée que je ne reverrais plus celui qui m'avait été uni par des liens respectables, et je m'évanouis. Le guichetier était fort embarrassé de savoir ce qu'il ferait de moi. L'humanité ne pouvait lui permettre de me laisser dans ce couloir obscur, dont il fallait

fermer la seconde porte; mais guichetier et humain ne sont pas ordinairement synonimes ; aussi ce barbare, voyant qu'il ne pouvait me relever, car mes membres étaient roidis, emporte sa lanterne et me laisse là, je ne sais combien de temps. Enfin je sors de mon évanouissement, et me sentant pénétrée de la fraîcheur de l'humidité de ces souterrains, j'ouvris les yeux; mais inutilement, la plus profonde obscurité régnait, ainsi que le silence, autour de moi; ce dernier n'était interrompu que par de sourds gémissemens. Je me croyais alors privée de la vie et descendue dans les lieux destinés à punir les fautes des mortels. Mais peu à peu mes pensées s'éclaircissant, je me rappelai que j'étais venue voir Cinq-Marcs en prison; je pensai que le cardinal m'avait fait arrêter au moment où j'en sortais et que j'étais dans le cachot d'où on ne me tirerait peut-être que pour me conduire

à l'échafaud. Je cherchai s'il n'y avait pas au moins de la paille dans ma prison; je n'en trouvai point, et il fallut bien m'asseoir sur la froide terre, car mes jambes étaient si faibles que je ne pouvais me soutenir. Une heure après, on ouvrit le corridor; car Dorothée étant venue me réclamer, et le geolier ayant su du guichetier qu'il m'avait laissée dans l'avenue qui conduisait au cachot de Cinq-Marcs, vint me chercher et me donna le bras pour remonter les degrés. Je trouvai au guichet un secrétaire du cardinal qui me dit que Son Eminence m'attendait. Je le priai de présenter mes respects à M. le cardinal et de lui dire que j'étais très-malade et que, n'ayant pu rien obtenir du prisonnier, relativement à ce que le ministre désirait, j'allais retourner à Paris et attendre ce qu'il plairait à la providence d'ordonner du sort de M. de Cinq-Marcs qui a été entraîné, séduit, mais

qui conservera, jusqu'au dernier soupir, l'attachement le plus inviolable à S. M., et, sans attendre que cet homme fût à peine arrivé dans le cabinet de Son Eminence, je montai en voiture à laquelle je fis mettre des chevaux de poste, dont je payai les postillons double guide ; car j'avais un grand empressement de m'éloigner de la villle, où je ne pouvais attendre que de nouveaux sujets de douleur. Je fis tourner Paris pour que l'on ne sût pas que j'étais revenue de Lyon, et, ayant gagné la Villette, je pris le chemin de Villers-cotterets qui n'est qu'à trois lieues de Long-Pont, où j'arrivai le quatrième jour après mon départ de Lyon.

On vint avertir l'abbé que M.me la comtesse de Rieuville arrrivait ; il sortit aussitôt de l'abbatiale et vint me recevoir au moment où je descendais de voiture. Il me témoigna le plus extrême plaisir de me voir; mais, en même temps

il me parut très-touché de la cause de mon voyage. Il me parla du pauvre Cinq-Marcs avec le plus grand intérêt. Comme j'étais extrêmement fatiguée, il m'engagea à me coucher ; ce que j'acceptai volontiers, car je ne m'étais pas déshabillée depuis l'instant où j'avais quitté mon malheureux ami. Je me couchai et ne me réveillai que le soir.

Je me hâtai de faire un peu de toilette pour descendre dans la grande galerie, où je trouvai fort bonne compagnie. Les gentils-hommes des environs et leurs femmes qui venaient profiter du voisin age et de la chair délicate que le bon abbé faisait dans son bénéfice. On parla du malheur de M. de Cinq-Marcs : on le plaignait et plus encore M. de Thou, qui était regardé comme un homme du plus grand mérite. Je demandai des nouvelles de M. et de M^me de Senneterre, qui avaient quitté Long-Pont, il y avait au plus quinze jours. On fit leur éloge,

et l'abbé dit à ses convives que j'avais été la cause de la félicité de toute la famille. On me regardait avec admiration, et, dès le lendemain, plusieurs vinrent me demander ma protection. Je me défendis d'avoir autant de crédit que l'on voulait bien m'en accorder, que d'ailleurs je n'avais rien obtenu que par l'intervention de M. de Cinq-Marcs qui malheureusement ne pouvait plus rien. Cependant je pris plusieurs des placets qui pouvaient donner quelqu'espérance de succès, pour les envoyer à mon neveu, en lui faisant passer les relations de mon triste voyage, et lui recommandant d'intéresser vivement le Nonce en faveur de mon pauvre ami.

Trois jours se passèrent sans avoir aucune nouvelle; j'étais dans la plus mortelle inquiétude. Le quatrième jour au matin, l'abbé me fit demander de venir dans ma chambre, qu'il faisait à peine jour. Cette démarche faite par

un homme très-exact, à ne rien hasarder qui pût être mal interprêté, me fit penser que M. de Stainville ne me demanderait pas à se rendre dans mon appartement si matin, et avant que je fusse levée, s'il n'avait pas quelques nouvelles intéressantes à me communiquer : étaient-elles bonnes, ou devais-je pleurer mon époux? Je fis dire que je l'attendais; il ne me donna pas le temps de m'habiller pour le recevoir, et j'étais encore dans mon lit, quand il entra dans ma chambre. Sa profonde tristesse ne m'apprit que trop mon malheur : persuadé que lorsqu'un évènement funeste est irréparable, toute préparation pour l'annoncer ne fait que prolonger inutilement une cruelle anxiété, il ne se servit d'aucun détour; il n'est plus, me dit-il, et il ne fit autre chose que de mêler ses larmes aux miennes, qu'il trouvait trop justes pour vouloir m'empêcher d'en répandre. Il resta trois

heures auprès de moi sans me quitter, n'ayant que Dorothée pour témoin de sa pure et touchante amitié. Je fus très-long-temps sans proférer une parole. Il semblait que, quoique je ne pusse pas douter, par le peu de mots que mon digne ami m'avait dits, que toute espérance était perdue, qu'en demandant les détails de cette horrible catastrophe, ce serait en confirmer la certitude. Je voulais croire que M. de Stainville n'était pas bien instruit, comme s'il eût été capable de m'apprendre une si douloureuse nouvelle, sans qu'il fût possible d'en douter. Mais il me paraissait impossible que ce beau et aimable jeune homme, que j'avais quitté, il n'y avait pas quinze jours, fût descendu dans la tombe. Je ne pouvais croire que le cardinal eut mis un aussi grand empressement à assouvir sa vengeance, et enfin je ne voulais pas que l'on me le dit. Il me fallait quelque temps pour m'accoutu-

mer à cette pensée qui me pénétrait d'horreur, en la voyant encore comme incertaine. Comment pourrais-je la supporter avec toutes les circonstances qui avaient dû l'accompagner ?

Enfin, après plus d'une heure de silence, que mes sanglots interrompaient seuls, je dis à M. de Stainville : « Quoi! monsieur, il n'est plus? et qui a pu vous l'apprendre ? — Une lettre de M. Particelli qui me donnait le douloureux emploi de vous annoncer que le crime était consommé ; que M. de Cinq-Marcs et son beau frère avaient porté leur tête sur l'échafaud. — Il est donc vrai! » et je perdis connaissance.

L'abbé et Dorothée employèrent leurs soins à me rendre la faculté de sentir toute ma douleur. « Quoi! me dit M. Stainville, quand je fus revenue à moi, ce que je vous avais annoncé ne vous avait donc pas convaincue. — Non, je vous avoue qu'il m'était impossible

de me persuader cet excès de fureur dans un homme mourant.—Il a semblé que plus il a été persuadé qu'il allait mourir, plus il a mis d'empressement à se faire précéder dans la tombe par d'honorables victimes. » Alors il me raconta toutes les particularités de ce jugement qui, au moins pour M. de Thou, fut de la plus parfaite injustice. Les juges, quelque dévoués qu'ils fussent au ministre ne trouvaient point de loi pour condamner ce magistrat. Le cardinal en rappela une faite par Louis XI, qui était tombée en désuétude; et ce fut sur cette loi, que le temps en quelque sorte avait abrogée, que l'on fit mourir ce respectable vieillard.

Ces deux illustres infortunés marchèrent avec le même courage à l'échafaud. M. de Cinq-Mares ne paraissait troublé que du sort de son beau-frère. Ils moururent, l'un en sage qui connaît le néant de la vie, l'autre en

homme qui l'avait hasardée plus d'une fois pour des sujets peu importans. Il remit à un de ses gens qui l'avait suivi jusqu'à l'échafaud sa montre et sa bourse, et lui ordonna de porter à sa mère son portefeuille qui contenait pour elle les plus touchans témoignages d'amour et de respect qu'il avait écrits depuis le départ de la maréchale, ayant obtenu du geolier de l'encre et du papier. Il lui donna aussi une lettre pour M. Particelli, à qui il recommandait de me faire savoir qu'il avait cessé d'être; mais que, dans ce moment terrible, mon souvenir s'unirait à celui de ses plus chers amis.

Ce fut d'après cette lettre, que mon neveu écrivit à l'abbé. Il lui disait que l'on assurait que M. de Cinq-Marcs, au moment où le complot contre le cardinal se forma, proposa au maréchal de Fabert (1) d'être au nombre des

(1) De simple soldat, il devint maréchal de France.

conspirateurs, et que celui-ci lui répondit : « J'ai pour maxime d'entrer
» dans les intérêts de mes amis, et ja-
» mais dans leurs passions. Quiconque
» me méprise assez pour exiger de
» moi ce que je crois contraire à mon
» honneur et à mon devoir, me dis-
» pense, par cette insulte, des égards
» et de la considération que je lui
» dois.» Hélas! pourquoi cet avis sévère d'un aussi galant homme que M. de Fabert n'a-t-il pas fait rentrer Cinq-Marcs en lui-même : il en était temps encore.

Quoique je ne pusse entendre parler de ce cruel évènement, sans retomber dans des accès de désespoir, je n'en étais pas moins avide des moindres détails; je voulais que l'abbé me communiquât tout ce qu'on lui écrivait sur ce sujet. Dans une lettre de Bassompière (1),

---

(1) M. de Bassompière, qui, ayant été, dans ce temps, mis à la Bastille, en sortit à la mort du car-

je trouvai deux mots bien différens, et qui peignaient bien les deux grands personnages à qui on les attribuait. Le cardinal avait envoyé au roi un courrier, pour lui apprendre le jour et l'heure où son ancien favori monterait sur l'échafaud, on assurait que Louis XIII, regardant sa montre, dit: « *Dans une heure, M. le grand écuyer passera mal son temps.* » Quelle froide insensibilité, quand on pense que Cinq-Marcs en avait été tendrement aimé, et que ce n'était pas contre le roi qu'il avait conspiré! J'avoue que, malgré la haine que j'ai toujours portée au cardinal, je trouve de la grandeur dans la manière dont il annonce au roi la prise de Perpignan sur les Espagnols, et la mort de MM. de Cinq-Marcs et de Thou. Il

---

dinal, disait fort plaisamment : « *J'ai été à la Bastille* par le service du cardinal, et j'en suis sorti pour son service. »

écrivait au roi après l'exécution : *Sire, vos ennemis sont morts, et vos armes sont dans Perpignan.*

Ce fut aussi dans une lettre de l'abbé Rivière à un des religieux Bernardins de Long-Pont, que je vis un mot plein de sens et de sensibilité de mademoiselle de Montpensier (1) qui n'avait pas encore quinze ans; l'abbé rapportait qu'il s'était trouvé à l'instant ou MONSIEUR en revenant dans ses apanages, reçut sa fille; cette princesse, sachant que son père n'avait obtenu sa grâce qu'en livrant ses complices, à la vengeance du cardinal, parut pronfondément triste en embrassant MONSIEUR; sa dame d'honneur lui en fit des reproches, et l'abbé entendit que Mademoiselle répondait: « Quand je pense que MONSIEUR a laissé ses amis par les chemins, mon

(1) Petite-fille de Henri IV, et fille de MONSIEUR, frère de Louis XIII : c'est celle que l'on nomme *la Grande Demoiselle.*

cœur se serre malgré moi, et je me sens prête à répandre des larmes. » Ce mot m'attacha singulièrement à cette princesse, dont j'admirai toujours la grandeur d'ame et le courage. Mon respect pour elle fut une des causes, quelques années après, que je me livrai au parti dont elle était l'ame et qui me devint si funeste. De tout ce qui s'était trouvé dans la liste des conjurés, Cinq-Marcs et son beau-frère furent les seules victimes que le cardinal s'immola. Le duc de Bouillon acheta sa grace en cédant la principauté de Sédan, et il obtint par la suite des terres considérables en échange, entre autres celles de Navarre en Normandie.

---

## CHAPITRE XXXIII.

Rien ne fut comparable aux soins que M. de Stainville me donna dans cette époque, l'une des plus douloureuses de ma vie. Il avait écrit à son neveu que j'étais à Long-Pont. Il savait que sa nièce était trop avancée dans sa grossesse pour entreprendre le voyage, mais il était sûr que Senneterre viendrait et que sa présence calmerait la vivacité de ma douleur. Le sensible Alfred ne me sut pas plutôt dans les larmes, qu'il partit de Toul, et arriva chez son oncle. J'éprouvai autant de joie que je pouvais en ressentir dans ma situation, en voyant cet aimable Florange, qui, le premier, avait fait palpiter mon cœur. Je ne fus

pas la maîtresse avec lui, comme avec son oncle, de me livrer à ma douleur : il me força de chercher quelques distractions. L'automne était très-beau. Il fallut, par complaisance pour lui, descendre dans les jardins de l'abbaye qui étaient fort bien plantés. Il me proposa de monter à cheval. Je ne pouvais le lui refuser : nous parcourûmes la forêt, suivis d'un valet. Rarement l'abbé nous y accompagna ; nous franchissions, d'un temps de galop, ces routes à perte de vue, bordées d'arbres qui avaient vu plusieurs siècles, et étaient encore beaux de jeunesse et de vigueur. Une d'elles nous conduisait au bord d'un grand étang; un ruisseau le traversait, et faisait tourner un moulin. Nous aimions à venir voir les bons meûniers chez qui nous déjeûnions quelquefois.

Senneterre était très-aimable, et naturellement volage, sans être incons-

tant. Il adorait sa femme, mais il m'avait aimée la première : il me retrouvait encore belle et profondément affligée ; il crut donc devoir employer, pour sécher mes pleurs, un moyen qui lui paraissait le plus sûr de tous.

Un jour que nous étions montés à cheval, au lever du soleil, nous prîmes le chemin de Javage (1), et comme nous nous trouvions au haut d'une pente fort rapide, d'où l'on apercevait les eaux de l'étang, qui se peignaient des couleurs du prisme, et paraissaient éclater de tous les feux du soleil, Senneterre me proposa de descendre de cheval et de déjeûner dans le fourré du bois, où nous laisserions paître nos chevaux. Puis, se reprenant : « Déjeûner, c'est bien dit, mais, où est notre cantine? Philippe, ne perdez pas un instant, retournez à l'abbaye, apportez du vin,

(1) Bois qui tient à la forêt de Villers-Cotterets.

un pâté, s'il s'en trouve, ou toute autre chose, et dites à M. l'abbé de Stainville que nous l'attendons pour déjeûner; mais n'en parlez qu'à lui. Cette manière d'engager son oncle à venir déjeûner avec nous ne me laissa point pénétrer son projet, j'ignorais qu'il savait que son oncle était parti pour Soissons un peu avant que nous ne fussions montés à cheval, et je ne pensai pas seulement que dès que Philippe serait éloigné, nous serions seuls dans cette partie de la forêt, qui était très-peu fréquentée; car elle se trouvait bien au-dessus de l'Etang. Il avait renoncé au projet de laisser nos chevaux en liberté, ayant fait partir leur gouverneur; au contraire, il les attacha fortement à deux arbres, étendit son manteau sur l'herbe, et m'engagea à m'asseoir. La fraîcheur du matin, le réveil des oiseaux qui s'agitaient sur les rameaux des arbres, leurs doux chants,

fixèrent pendant quelques minutes, mes pensées ; je sentis que l'on pouvait être heureux sous ses antiques ombrages, lorsque l'on s'y trouvait seul avec un objet aimable. Senneterre ne me laissa pas long-temps dans mes réflexions, et me serrant tendrement contre son cœur, il me dit : « Chère amie de mes premières années, vous avec qui j'aurais passé mes jours sans cette fatale couronne de bluets, ne vous souvient-il plus de Florange ? (Hélas, à ce moment, je m'en souvenais plus que je ne l'aurais dû !) Un tendre baiser, que je lui rendis par un instinct irrésistible, le lui prouva ; mais je me souvins aussi qu'il était marié, que c'était moi qui l'avais uni à Blanche, qui allait le rendre père pour la seconde fois. Je voulus m'arracher de ses bras, mais ce fut inutilement, et il profita tellement de ma faiblesse, que j'oubliai bientôt tout ce que je voulais lui dire, pour m'op-

poser à l'exécution des desseins que le traître avait conçu depuis son arrivée. Devais-je faire la prude, pleurer, m'arracher les cheveux, pour réparer des torts irréparables? Qu'aurait-il pensé, si un jour il avait appris que c'était Marion qui faisait de semblables simagrées : mais il n'en était pas moins vrai que j'étais très-fâchée de m'être laissée prendre à ce piége, moi qui devais avoir tant d'expérience, et je formai la résolution de ne donner aucune suite à cette rencontre.

Quand il fut possible de me faire entendre, je lui dis : « J'aurais peut-être quelques reproches à vous faire, je les laisse à votre conscience; et, en y réfléchissant, vous serez affligé d'avoir été mon amant, quand il nous convenait bien mieux à l'un et à l'autre de n'être qu'amis. — Quoi! chère Marion, m'ôteriez-vous ce titre? — Non, mais c'est à une condition, que rien de sem-

blable n'existera jamais entre nous. Pensez-vous, mon aimable Florange, que vous êtes l'époux de la belle et touchante madame de Senneterre, que je vous ai donnée pour votre bonheur et le sien, et que vous éloigner d'elle et être cause que vous l'aimeriez moins, serait un crime. Oublions l'un et l'autre un instant d'égarement. Je ne me tuerai point comme Lucrèce, comme elle je fais des réflexions tardives, mais qui n'en auront pas moins leur exécution. » Il voulut me prouver qu'il me les ferait facilement rétracter ; il vit le contraire, et j'eus tout le triomphe de la résistance. Je fis plus, je lui fis jurer qu'il ne reviendrait plus à Long-Pont quand j'y serais, et jamais à Paris avant dix ans. Il eut toutes les peines du monde à me le promettre ; mais enfin, il se soumit à une loi dont je sentais peut-être plus que lui la rigueur. Son laquais arriva dans ce moment, sans

l'abbé, ce dont je ne fus pas fâchée; sa présence, à cet instant, m'eût embarrassée.

Le déjeûner fut étendu sur l'herbe, il me parut moins bon, que si je l'eusse fait avec Senneterre, mari fidèle. Je n'osais lui parler de Blanche comme auparavant ; nous étions coupables envers elle. Je me plaignis de m'être levée trop matin, et laissai voir le désir de rentrer pour prendre quelques heures de repos; il n'osa s'y opposer; je remontai à cheval. Nous parlâmes peu pendant la route. Alfred cherchait à lire dans mes yeux si réellement je renonçais à lui. Ma conduite, tout le temps qu'il resta à Long-Pont, le lui persuada ; car j'évitai, avec le plus grand soin, de me trouver seule avec lui. Je prétendis que le cheval me fatiguait, et ne fis plus que des promenades en calèche, et toujours avec une des femmes de la société de M. de Stainville; tan-

tôt l'une, tantôt l'autre. Senneterre n'osa se plaindre.

L'abbé parut content de ce changement dans mes manières. Un instinct de jalousie l'avait un peu refroidi pour son beau neveu. Il tenait aux devoirs de son état, mais il tenait aussi beaucoup à moi; et avoir la première place dans mon cœur, eût été sa plus forte ambition, sans désirer rien de plus. Aussi vit-il avec plaisir que, loin de chercher Alfred, je l'évitais; il n'en sut jamais la cause. Je craignais de lui quelqu'indiscrétion vis-à-vis de sa nièce, qui eût troublé le bonheur de cette aimable femme. Comme sa grossesse avançait, son mari fut forcé de la joindre.

La veille de son départ il voulut me témoigner tout le regret qu'il avait eu de s'être privé des charmes d'une confiante amitié, pour avoir voulu jouir d'un trop grand bonheur, et me dit : « Qu'il ne s'en consolerait pas. — Vous aurez

grand tort, mon cher Alfred; rien n'est changé dans nos rapports. Vous êtes marié à une femme charmante que vous aimez: nous avons rêvé un instant que nous étions sur la route de Besançon, nous nous sommes réveillés, et nous nous sommes retrouvés ce que nous devons être, de vieux amis qui seront à jamais attachés l'un à l'autre par les liens d'une constante et sainte amitié. Dites bien à madame de Senneterre que je pense sans cesse à elle et à son fils, qui sera mon légataire universel. Dans dix ans, j'irai peut-être habiter Valsery, et nous ne serons qu'une famille.—Ah! vous trouvez, me dit-il, en me baisant la main, le moyen le plus sûr de me faire désirer de vieillir. » Je le désirais aussi dans cet instant, car je croyais que ce serait le temps le plus heureux de ma vie: mais combien je me trompais! . . . . .

M. de Senneterre partit après s'être

persuadé que je lui conservais un véritable intérêt, mais que je ne voulais pas lui donner l'occasion d'avoir de nouveaux torts avec sa compagne. L'abbé resta à Long-Pont; car il ne voulait pas que je retournasse à Paris tant que le cardinal vivrait. Mon neveu m'écrivait toujours qu'il était au plus mal, et il semblait qu'il n'était resté aux portes du tombeau, que pour y précipiter mon pauvre ami. Nous apprîmes toujours par Michaëllo que Son Eminence était dans le plus grand danger. Il était resté à Fontainebleau, et le roi était revenu sans lui à Paris. Dévoré de la soif de gouverner, et ne pouvant soutenir la voiture, ni risquer de laisser le roi à lui-même, il prit le parti de se faire apporter, sur les épaules de ses gardes, dans une espèce de palanquin de damas cramoisi à franges d'or, dont les rideaux, hermétiquement fermés, ne laissaient point apercevoir au peuple

sa figure décharnée, et déjà marquée du sceau de la mort : ce fut ainsi qu'on le conduisit dans son palais, où sa maladie ne fit qu'augmenter; cependant le roi ne daignait pas venir voir son premier ministre, celui sur qui il s'était reposé de tout le poids de la royauté; et l'abandon où le monarque laissa le cardinal commença les supplices qui l'attendaient après sa mort.

---

## CHAPITRE XXXIV.

---

Je sais que, plusieurs années après le décès du cardinal, on me fit l'injure d'avoir accordé mes faveurs au bourreau de celui qui avait été mon époux. Cette affreuse calomnie me fut sensible, et j'ai toujours été vivement

affligée en pensant que quelques personnes en ont été persuadées, et que, si mon nom arrivait à la postérité, il n'y parviendrait qu'entaché de cette infamie. Je me suis toujours proposée, en écrivant mes mémoires, d'en détruire jusqu'à la trace, en rapportant une démarche très-hardie, que je fis au moment de la mort de cet homme implacable, et qui (j'en ai toujours été persuadée) en avança l'instant.

Quand je sus que l'Eminence était au dernier terme de la vie, je ne pus résister au désir d'aller lui reprocher les malheurs que je lui devais, et surtout la mort de Cinq-Marcs. Je me gardai bien de dire à M. de Stainville mon projet; il eût tout fait pour s'y opposer. Je lui dis seulement que je croyais essentiel à la fortune de Particelli, que je visse M. de Mazarin aussitôt après la mort du cardinal, pour obtenir à mon neveu une place im-

portante. L'abbé ne put s'opposer à ce dessein qui paraissait fort raisonnable. Je partis dès le soir, en promettant à mon digne ami de revenir le voir le printemps prochain.

Je n'étais occupée, toute la route, que de la crainte que l'Eminence n'eût terminé sa carrière avant mon arrivée : ce fut la première chose dont je m'informai à la barrière, et j'eus une joie réelle quand on me dit qu'elle existait encore. Je ne pus la cacher, et je m'écriai : Grâces vous soient rendues, mon Dieu ! L'homme à qui je m'étais adressée, me dit : « vous n'en trouverez pas beaucoup de votre opinion; le peuple attend sa mort avec impatience et à quelqu'heure qu'elle arrive on fera des feux de joie. — Chacun, monsieur, a ses intérêts divers. » Je n'en dis pas davantage et me fis conduire en grande hâte au palais du cardinal. « Que voulez-vous faire, madame, me disait Do-

rothée? Quoi ! vous allez chez Son Eminence; vous voulez qu'il vous fasse mettre en prison comme notre pauvre maître, et mourir comme lui. — Je ne le crains pas, c'est lui maintenant qui doit trembler. » Nous entrons dans la cour; je me rappelle dans combien de circonstances différentes j'étais venue dans ce palais qui, dans quelques instans peut-être, ne serait plus que le temple de la mort. Je descendis et laissai, comme j'avais coutume, Dorothée dans ma voiture. Je ne serai pas long-temps, lui dis-je, soyez tranquille.

Je monte le grand escalier sous le vestibule. Je suis assez surprise de voir les portes gardées par des gens portant la livrée du roi; j'en dirai plus tard la raison. Ils n'avaient pas l'air de faire attention à ce qui entrait. Je traverse la galerie, la salle d'audience, le grand cabinet qui précède la chambre à coucher, personne n'arrête ma marche. La porte de la

chambre à coucher est ouverte ; j'entre et vais droit au lit du mourant, et, tirant son rideau, je le vis dans un si fâcheux état, que j'hésitai si je remplirais mon projet ; mais il me rendit toute ma haine et mon courage, quand je vis ce cadavre s'animer tout-à-coup et s'écrier d'une voix terrible : « Que venez-vous faire ici Marion ? — Vous reprocher vos crimes. C'est vous qui m'avez séparée d'un époux que l'amour m'avait donné et avec qui la nature avait resserré mes liens en me rendant mère. C'est vous qui êtes cause que mon enfant est mort ; je vois son âme privée par vous du bonheur céleste, errer autour de votre lit et vous reprocher sa misère. Je viens vous demander compte du sang de Cinq-Mares qui n'était coupable d'aucuns crimes envers le roi. Vous avez surpris la religion du monarque pour faire porter sur l'échafaud la tête de son favori, dont la faveur

était à vos yeux un crime proportionné à votre amour de domination. Je viens surtout pour repaître mes yeux du doux spectacle de votre agonie; puisse-t-elle être aussi longue que douloureuse et que l'enfer, qui attend sa proie, vous environne à votre heure dernière, et vous présente le spectacle des supplices que Dieu, dans sa colère, destine aux tyrans sanguinaires. Voilà ce que Marion de Lorme est venue faire près de votre lit de mort, dont elle a vu les avenues gardées par les gens appartenant au roi, qui ne les a fait poser dans votre demeure que pour s'assurer des trésors que vous y avez accumulés, » et comme je vis qu'il faisait ses efforts pour me répondre, ou pour donner ordre qu'on m'arrêtât, je m'éloignai promptement et ne trouvai pas plus de difficultés pour traverser ses appartemens, en sortant, que je n'en avais eu pour entrer: ils n'étaient plus qu'une vaste solitude. Le

roi était en effet venu chez son premier ministre, mais seulement pour se faire remettre les clés des coffres qui renfermaient ses trésors, et poser des sentinelles aux portes, pour que rien ne fût enlevé des choses rares et précieuses que ce palais renfermait, et dont il avait fait don à M. le dauphin(1). Je me fis conduire chez moi, et je n'y étais pas arrivée, que le cardinal n'était plus.

Ninon accourut chez moi pour me l'apprendre; car je lui avais fait dire que j'arrivais. Quand elle sut ce que j'avais fait, elle me dit que j'étais bien heureuse que la méchante âme du cardinal eût abandonné son enveloppe; car il aurait bien pu me faire partager le sort du pauvre Cinq-Marcs qu'elle regrettait

(1) A cette condition que le jardin serait public. Louis XIV, devenu roi, le donna à son frère, chef de la branche d'Orléans actuelle.

sincèrement. Nous en parlâmes longtemps. Elle m'engagea, comme mes gens ne m'attendaient pas, à venir dîner avec elle. Plusieurs de nos amis devaient y être, entr'autre Saint-Evremont et Villarceau. Ils étaient encore tous étonnés de la mort du cardinal. Ils croyaient que, semblable au génie du mal, dont il était le plus ferme appui, il devait être immortel. « Il le sera, disait Deschambre; c'était un méchant homme et un grand ministre. S'il n'avait pas tout sacrifié à son orgueil, la postérité lui aurait élevé des autels; mais, ingrat envers le maître qui l'avait comblé de bienfaits, il ne lui laissait que l'ombre de la puissance; il se servait de celle qu'il usurpait pour assouvir ses vengeances particulières. Il s'embarrassa peu que le roi fût aimé, pourvu qu'on le craignît; mais on ne peut pas dissimuler que la France lui doit de grands avantages. Il a contenu les factieux, réduit les pro-

testans à l'impossibilité de continuer la guerre civile. Il a abattu l'orgueil des grands et rendu la France respectable à ses ennemis. Enfin c'est lui qui a naturalisé les lettres et les arts en France et jusqu'à sa ridicule manie de se croire auteur, a servi à aiguillonner les talens. — Oui, repris-je avec la colère que j'éprouvais à entendre louer cet homme qui m'avait fait tant de mal, on en peut juger par sa conduite avec Corneille; et votre accadémie s'est bien montrée? — Beaucoup mieux que l'Eminence ne le voulait. Enfin c'est une faiblesse qu'il avait, et quel est le grand homme qui n'en a point? » Je me tus, car je sentis que je répondrais à M. Deschambre quelque chose de piquant. Mais bien des années après, lorsque dans ma profonde solitude, je lus un jugement de M. de Voltaire sur mon ennemi. Je vis qu'il n'aurait pas été entièrement de l'avis de l'académicien; « Le cardinal de Riche-

lieu, dit-il, fut peut-être plus malheureux que Louis XIII et Marie de Médicis, sa mère; parce qu'il était plus haï qu'eux, et qu'avec une mauvaise santé, il avait à soutenir de ses mains teintes de sang un fardeau immense. »
Mais alors je n'avais plus de haine pour ce ministre. Depuis cinquante ans j'étais aussi morte que lui et je n'habitais plus ma patrie que comme une ombre qui erre parmi les tombeaux.

## CHAPITRE XXXV.

Avant de terminer ce qui a rapport à M. de Cinq-Mars, je ne puis m'empêcher de faire connaître de quelle manière ses amours avec la princesse de Mantoue devinrent publiques. Je

savais bien qu'elle était toujours très-liée avec le grand écuyer. Elle lui écrivait et en recevait des lettres, et toutefois ils conservaient les apparences; mais, dès qu'elle apprit qu'il était arrêté, elle perdit la tête, et, pensant que Cinq-Marcs gardait ses lettres; elle se crut perdue, et ne vit d'autre manière, pour empêcher que l'on ne trouvât des preuves irrécusables de son intime liaison avec le grand écuyer, que d'aller trouver M.me de Combalès, nièce du cardinal, et de la supplier d'obtenir de son oncle qu'avant que l'on inventoriât les papiers de M. de Cinq-Marcs, on retirât ses lettres. On ne pouvait faire cette demande sans instruire madame Combalès de la nature des objets dont traitaient ces lettres. Qui ne sait comme les femmes vont au-devant de pareille confidence; avec quel art perfide elles pénètrent dans le cœur de celles qui ont recours à elle, et com-

ment, en prenant le ton du plus sincère intérêt, elles parviennent à leur arracher leurs secrets avec les circonstances les plus cachées, pour en abuser ensuite ou par étourderie ou par méchanceté? Je ne sais quel fut le motif de la nièce du cardinal; mais ce que je puis dire, c'est que l'on sut alors toute cette intrigue, et, ce qui est le plus triste, c'est qu'il était parfaitement inutile de prendre cette dangereuse précaution; car il ne se trouva pas une seule lettre de la princesse. Il paraît que Cinq-Marcs, par une discrétion, dont je ne l'aurais pas cru capable, les brûlait à mesure qu'il les recevait. Il en arriva que l'on mêla le nom de Marie de Gonzague à celui de l'infortuné qu'elle avait aimé, et elle eut part à la pitié que l'on portait à son amant; mais, comme tout s'oublie, on perdit de vue cette liaison si douloureusement rompue; trois ans après, elle épousa

Ladislas, roi de Pologne, et, après sa mort, Casimir, frère et successeur de son premier époux, qui ne s'informèrent ni l'un ni l'autre quelles avaient été ses premières inclinations. La pauvre fille d'un gentilhomme, qui eût eu une aventure aussi connue, n'aurait eu d'autre parti à prendre que le cloître; mais les princes, lorsque la politique est intéressée dans leurs alliances, y regardent de moins près (1).

## CHAPITRE XXXVI.

N'ayant plus de persécutions à redouter, je me crus la femme de France la plus heureuse, parce que j'en étais la plus libre; je cherchais cependant bien plus à réunir dans ma société les

(1) C'est Marion qui parle.

hommes aimables de la cour et de la ville, qu'à m'attacher de nouveaux amans. La calomnie exagéra mes égaremens, et voulut les prolonger bien au-delà de mon été : il n'appartenait qu'à Ninon de n'avoir point d'automne, comme j'en eus la preuve plus de trente ans après. Pour moi, je ne fus pas encore beaucoup d'années à voir que la beauté était de tous les biens le plus fragile, et je pensai, dès ce temps, à remplacer les intrigues de la galanterie par celles de cour.

Je me trouvai associée, par mes relations prétendues de parenté avec Particelli aux intérêts de M. de Mazarin, qui avait succédé au cardinal de Richelieu dans le ministère. Comme il aimait beaucoup Michaëllo, il le fit passer rapidement des premiers emplois aux plus relevés. Il lui fit quitter son nom, et il prit celui d'Emery, et parvint à être surintendant des fi-

nances. Par reconnaissance pour les services qu'il avait reçus de moi, il fut celui de ma maison, qu'il défraya, dès cet instant, avec une grande générosité, et ceux qui ont su ce que j'avais fait pour sa fortune, et que je l'avais, en quelque sorte, adopté, n'imaginèrent point qu'il fût pour moi plus que mon ami.

Il était alors l'amant de madame Coulon, dont le mari rendait les plus tendres soins à Ninon. Cela était si connu, que l'on fit à ce sujet une épigramme, que je ne rapporterai point, parce qu'elle n'a ni esprit, ni délicatesse, et prouve seulement que ce que je dis est vrai. Cette double intrigue ne rompait point l'intimité entre M. et madame Coulon : ils venaient ensemble chez Ninon et chez moi. Emery se trouvait chez l'une et chez l'autre, et, le voyant très-familièrement avec moi, et sans cesse occupé à pré-

venir mes moindres désirs, on mettait sur le compte de l'amour ce qui n'était dû qu'à la reconnaissance et à l'amitié.

L'habitude d'entendre parler politique aux chefs de partis me donna du goût pour ce nouveau genre d'intrigue; et il me sembla qu'il me conserverait une sorte de célébrité, dont j'allais bientôt être privée par le déclin de mes charmes; je voulus qu'Emery me rendît compte de tout ce qui se passait à la cour. La mort du roi, arrivée en 1643, un an après celle du ministre, donna lieu à de grands changemens. La reine, dont le roi, par son testament, avait voulu limiter la puissance en lui donnant pour contre-poids un conseil de régence, soutint ses droits; le conseil de régence fut aboli : elle conserva la régence absolue, et en remit les pouvoirs à M. de Mazarin, il obtint le chapeau de cardinal, et devint premier ministre comme son bienfaiteur, avec

autant de puissance; mais ayant des qualités bien inférieures, il fut aussi haï que Richelieu, et cependant il n'était pas sanguinaire comme son prédécesseur; mais sa politique tortueuse semait les défiances et entretenait en France l'esprit de révolte.

Ce fut peu d'années après que le bel abbé de Gondi, qui continuait à venir chez moi, commença à paraître sur la scène politique du monde. Son vieil oncle, monseigneur de Gondi, archevêque de Paris, obtint, pour son neveu, qu'il fût nommé co-adjuteur. Jamais homme n'avait été moins fait que lui pour être dans les dignités ecclésiastiques. Doué des qualités les plus brillantes pour le siècle, il n'avait rien de celles que l'on veut trouver dans un évêque. Galant avec les femmes, séditieux avec les hommes, il portait partout le trouble et l'agitation, et partout on ne pouvait s'empêcher de

rendre hommage à son courage et à l'étendue de son génie. Aussi populaire que M. de Beaufort, il n'avait point comme lui corrompu son langage et ses manières, en se rapprochant de la dernière classe du peuple, le co-adjuteur, car c'est ainsi qu'on l'appela jusqu'au moment où, à force d'intrigues, il obtint le chapeau de cardinal, fut toujours noble dans ses discours et dans sa personne. Il charmait tous ceux qui l'entendaient; il est peu d'hommes qui m'aient plu autant que lui, et c'est ce qui m'a perdu, parce que, avec lui, je pris le goût de l'intrigue, et son parti devint le mien. Je vois le lecteur dire, avec un sourire dédaigneux : *Marion un parti !* Et pourquoi pas? J'avais de nombreux amis dans la classe la plus distinguée. Rassasiée de plaisirs, l'ennui me gagnait, l'ennui, ce monstre qui jette l'ame dans un engourdissement presque total et lui ôte ses facultés, étend

son empire d'une manière cruelle sur les femmes. A l'âge où j'étais, je n'inspirais plus de passion, je n'en avais jamais eu de très-vives. La fortune, qui m'avait toujours comblée de ses faveurs, ne m'avait jamais laissé le temps de désirer, et par conséquent, point de ces alternatives de bien et de mal qui amènent des situations piquantes. Vouloir et avoir étaient pour moi une seule et même chose. Ingrate envers la fortune, cette divine fantasque, je lui demandais des privations, pour pouvoir connaître la jouissance. J'enviais le sort d'une jeune paysanne à peine vêtue, mais fraîche comme une rose, mangeant avec appétit un morceau de pain bis, et

*Se désaltérant*
Dans le courant d'une onde pure.

La Font.

Elle a faim, me disais-je, qu'elle est

heureuse; elle a fait un long trajet à l'ardeur du soleil, avec quel délice elle se rafraîchit et se repose. Ah! le bonheur est une chimère ou il existe dans cette classe laborieuse, sans ambition, et qui, soumise aux lois, ne les trouve jamais en opposition des désirs modérés de la nature: mais on ne revient point sur ses pas; une fois hors de la route, il faut se laisser entraîner au torrent; et, après avoir été soutenu pendant un nombre d'années dans une continuelle ivresse, le plaisir s'éloigne et vous laisse retomber dans une situation d'autant plus déplorable, qu'elle est sans remède, à moins que ne changeant de manière d'être, vous rejetiez loin de vous les roses fanées par le temps pour chercher d'autres jouissances. Un homme de beaucoup d'esprit me disait un jour : « Que ferez-vous, ma chère Marion, quand vous ne serez plus jeune?—Je ne sais. » Il

ajouta : « Il y a trois partis pour les femmes qui ont passé quarante ans ; il faut qu'elles soient joueuses, bel esprit ou dévotes. » Il oubliait, peut-être par politesse, ou intrigantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les trois autres partis ne me convenaient en aucune manière, il me fallait prendre celui de l'intrigue, mais je la voulais grande, noble. qu'elle dût mener à la célébrité, qu'elle réussît ou non, surtout qu'elle ne me mît pas en rapport avec cette tourbe sanguinaire qui autrefois fit la Jacquerie, et plus récemment la Ligue, qui se vend et ne se donne jamais, car elle sera toujours à ceux qui la paieront plus chèrement. Enfin, je ne voulais connaître et être connue que des chefs illustres par leurs grands noms ou leur génie : ce fut ainsi que je me trouvai liée avec tout ce qu'il y avait de plus auguste en France, parce qu'ils prirent ma maison pour y tenir leurs

assemblées secrètes. Nommer les princes de Condé, de Conti, les ducs de Longueville, de Beaufort, de la Rochefoucault, de Bouillon, madame de la Fayette, le co-adjuteur, le premier président, MM. Broussel, Charton et autres membres de ce corps, c'est à dire que j'avais la confiance la plus intime de ces grands personnages : ils venaient chez moi, si on en excepte les femmes, sans aucune précaution. Celles-ci ne s'y trouvaient que le soir, et enveloppées de capes noires, laissaient leurs équipages rue Saint-Antoine, et un conjuré allait au-devant d'elles, les amenait chez moi, et les reconduisait de même à leur voitur e

La police était tellement accoutumée à voir ma maison pleine des gens les plus agréables de Paris, qu'elle ne s'en inquiétait pas; d'ailleurs, on avait mis jusque-là une si grande circonspection dans les discours parmi les

personnes qui y venaient, que l'on eût dit qu'il n'existait qu'une opinion en France, car j'avais jusque-là interdit toute discussion politique. Heureuse, si j'avais toujours pensé de même; mais, comme je l'ai dit, il ne faut attribuer ce changement qu'au co-adjuteur. Il me dit d'abord : « Marion; vous savez comme je vous aime? eh bien, il faut que je renonce à venir ici. — Pourquoi, monseigneur? — Parce qu'étant nommé co-adjuteur de mon oncle; celui-ci, qui déjà m'accuse d'avoir des mœurs légères, ne voudra jamais croire à la sincérité de ma réformation, s'il sait que je continue à vous voir! Il n'y a qu'un moyen, c'est de changer de manière. Vous êtes encore belle, affichez un grand éloignement pour la galanterie, parmi tous ceux qui ont rendu hommage à vos charmes, et dont plusieurs en parlent encore avec admiration; faites un choix; éloignez

tout ce qui n'a pas de consistance, qui ne tient à rien, je me charge de les remplacer d'une manière qui flattera votre amour-propre. Les princes (1) désirent se réunir aux hommes marquans du parti, dans une maison qui ne soit pas suspecte : j'ai pensé à la vôtre. Vous y avez reçu des gens de haut parage : Buckingham, Cinq-Marcs; vous voyez encore la Rochefoucault, Grammont, la Ferté et tant d'autres. Il ne paraîtra donc pas extraordinaire que leurs altesses y viennent aussi; et, pour ne pas me donner le temps de la réflexion, je vous préviens, ajouta-t-il, qu'ils seront ici ce soir, et je viendrai avec eux. »

(1) On appelait ainsi les princes de Condé, de Conti et le duc de Longueville.

## CHAPITRE XXXVII.

Je n'eus pas plutôt acquiescé aux désirs du co-adjuteur, que je sentis combien cela pouvait avoir d'inconvéniens. J'étais toujours tendrement liée avec Emery, que tout le monde croyait mon neveu; il devait sa fortune au cardinal de Mazarin, et il n'y avait aucun doute que l'on machinait, dans l'ombre, la perte de celui-ci, et que l'on prenait ma maison pour le point de ralliement. Que devais-je faire vis-à-vis de Particelli? Lui apprendre les propositions du co-adjuteur, c'était mettre le secret de M. de Gondy à la merci de Michaëllo; ce dernier avait beaucoup d'amitié pour moi, il me devait en grande partie sa fortune; mais il ne pouvait, sans la plus noire

ingratitude, se tourner contre ce ministre, qui l'avait comblé de marques de bienveillance, et dont il espérait encore de nouvelles faveurs, soit pour lui, soit pour les siens. Quelle raison aurait-il de le sacrifier à ma vanité? Pourquoi le mettrais-je dans l'alternative de trahir l'un ou l'autre de ses devoirs? Je résolus donc de ne lui rien dire. Comme il était de plus en plus occupé par les attributions de sa charge, il venait moins chez moi, de sorte que je pouvais me flatter qu'il n'y verrait pas le prince de Conti. En effet, il ne fut jamais instruit de mes rapports avec la faction connue sous le nom de *la Fronde*.

La guerre civile avait commencé comme elles commencent presque toutes, pour un peu d'argent. Des édits bursaux que mon cher neveu avait inventés, soulevèrent d'indignation le parlement, qui refusa d'enregistrer :

on arrêta trois de ses membres, MM. de Novion Blanc-Ménil, Charton et Broussel. Le peuple se portait aux plus grands excès pour les faire mettre en liberté. La reine fut obligée de céder, et par cela même, elle augmenta l'audace des conjurés.

Déjà les barricades avaient signalé ces années de trouble. La reine fut forcée de quitter la capitale, emmenant avec elle son fils, Mgr. le prince de Condé et son ministre. Ils se retirèrent à Saint-Germain, où la détresse fut telle que l'on mit les pierreries de la couronne en gage chez un juif qu'Eme ryconnaissait et chez lequel je fus les voir. Cet homme désirait infiniment qu'on les lui reprît; car, dit-il, où vendre cela ? En Angleterre, tout est plus révolutionné qu'en France; l'Espagne a des diamans et n'en achétera pas; la guerre désole l'Allemagne et l'Italie. Et je ne pouvais m'empêcher de rire en voyant qu'un homme

se crût en danger de perdre deux cent mille francs, lorsqu'il avait dans ses mains pour au moins deux millions de valeurs.

Le co-adjuteur triomphait; il ne sentait pas qu'il est dans la nature des choses que le peuple, après avoir favorisé, par ses excès, les factieux, les abandonne, soit par lassitude des troubles qui lui ôtent les moyens de gagner sa vie, soit qu'il s'élève dans le parti contraire des hommes qui parviennent à l'éclairer sur ses véritables intérêts qui seront toujours conservés par un gouvernement légitime; mais à cette époque les factieux parurent avoir le dessus. La reine demanda; les larmes aux yeux, au prince de Condé d'être le défenseur de son fils. Pouvait-elle avoir un appui plus redoutable à ses ennemis que le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lenset de Norlingue?

Le prince de Conti, jaloux de son

frère qu'il ne pouvait égaler, resta dans Paris et promit au parlement de le défendre contre la cour. Je n'entre point dans le détail de tout ce qui se passa dans ce temps. Les mémoires de ceux qui figurèrent dans ces troubles, les ont fait assez connaître. J'en fus cependant fort instruite ; car les chefs se réunissaient chez moi toutes les nuits, et j'assistais à toutes leurs délibérations. Néanmoins le co-adjuteur qui voulait avoir le chapeau de cardinal, se ménageait la protection de la reine auprès du Saint-Siége ; mais le prince de Conti y prétendait aussi. Je ne puis m'empêcher de sourire quand je me rappelle avec quelle adresse ils se cachaient leurs démarches pour obtenir une dignité qui, pour un Français, mène à peu de choses. Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est qu'en même temps l'abbé Rivière, favori de Monsieur, homme d'une naissance assez commune, élevait des prétentions à ce

chapeau, qu'enfin le co-adjuteur obtint.

La cour revint à Paris et les princes, car le prince de Condé avait aussi quitté le parti de la reine, firent leur paix et tout paraissait reprendre une assiette pacifique. Le prince de Condé, qui avait ramené la cour triomphante à Paris, se livra à son mépris pour le cardinal, à qui il écrivit, dit-on, à l'*Illustrissimo signore faquino*. Ce fut à cet instant qu'il se ligua avec son frère et le duc de Longueville, et que j'eus l'honneur de recevoir chez moi le vainqueur de Rocroi, et je fus, j'ose le dire, honoré plus encore de son amitié. Aussi je n'étais plus occupée que de ses intérêts ; j'aurais voulu le servir aux dépens de ma vie. Je n'appris donc qu'avec une profonde douleur que le cardinal, par une ruse vraiment italienne, le fit arrêter ainsi que son frère, et enfermer au Donjeon de Vincennes, et, de-là, tansférer à la citadelle du

Hâvre. Le peuple qui avait fait les barricades, pour ravoir les membres du parlement, fit des feux de joie quand on arrêta les princes; mais cette frénésie dura peu. La France entière redemanda le grand Condé; cependant la reine se refusa encore un an au vœu du peuple. Mais enfin le cardinal voyant que la haine contre lui et contre Emery allait croissant, jugea prudent de sacrifier son favori qui fut forcé de donner sa démission et se retira dans une fort belle terre qu'il avait achetée.

Sa disgrâce m'affligea sensiblement; je l'aimais beaucoup et je perdais en lui les moyens de soutenir le faste de ma maison, qu'il avait èntretenue sur le même pied où elle était du temps que Cinq-Mares était mon époux. Je partis alors pour Long-Pont où l'abbé me reçut avec un grand plaisir. Il me donna des nouvelles de sa famille.

Ce fut là que j'appris que le cardinal

avait été lui-même ouvrir la porte de la prison des princes qui lui donnèrent les marques les plus claires de leur mépris. Il ne parut pas s'en apercevoir et se retira d'abord à Liége, d'où il gouvernait la France comme s'il eût été à Paris.

Le prince de Condé ne se réconcilia pas avec la cour, et l'on vit ce héros, aveuglé par la haine, soulever les provinces du midi de la France et mendier des secours à l'Espagne. Cependant il s'en fallut de peu de choses qu'il s'arrêtât à l'instant où il avait conçu ce funeste projet; voici ce que dit un écrivain célèbre en parlant de cet évènement: « Rien ne marque mieux la manie
» de ce temps et le déréglement qui dé-
» terminait toutes les démarches, que
» ce qui arriva alors au grand Condé.
» La Reine lui envoya un courrier de
» Paris, avec des propositions qui
» devaient l'engager au retour et à la

» paix. Le courrier se trompa, et, au » lieu d'aller à Angerville, où était le » prince, il alla à Augerville. La lettre » arriva trop tard. Condé dit que s'il » l'avait reçue plutôt, il aurait accepté » les propositions de paix ; mais que, » puisqu'il était déjà assez loin de Paris, » ce n'était pas la peine d'y retourner. » Ainsi la méprise d'un courrier et le » pur caprice de ce prince l'entraînè- » rent dans la guerre civile. »

Alors le cardinal qui était à Cologne, en partit pour entrer en France à la tête d'une petite armée de huit mille hommes portant l'écharpe verte, qui était la couleur de sa livrée. Le parlement ne le sut pas plutôt en France qu'il renouvela ses arrêts contre lui et mit sa tête à prix. On chercha ce qu'elle pouvait valoir, et ayant trouvé que celle de Coligny, sous Charles IX, avait été évaluée 150,000 francs, on lui donna la même valeur, et quoiqu'il ne se

trouvât personne qui voulût gagner cette somme par un assassinat, on s'empara de sa bibliothèque et de ses meubles qui furent vendus pour acquitter ce que l'on avait promis. On déposa l'argent, et les dépositaires le dissipèrent. On fit des plaisanteries et on afficha un tarif qui partageait cette somme ainsi : tant pour celui qui coupera le nez du cardinal, tant pour les oreilles, etc., etc.; et il n'en fut que cela.

Le parlement ne s'en était pas tenu là ; il ordonna que plusieurs conseillers iraient aux frontières informer contre l'armée royale. Deux furent assez insensés pour faire cette burlesque démarche; un fut arrêté par un détachement des troupes du roi et relâché aussitôt. Le roi qui était majeur, interdit le parlement et le convoqua à Pontoise, où seize membres seulement se rendirent.

On mandait à l'abbé qu'un homme de la cour se permit une plaisanterie ,

qui, dans tout autre temps, n'eût pas été soufferte. Il dit à la reine qu'il venait de rencontrer son parlement, qui tenait dans un carrosse coupé.

Le parlement de Paris continua à faire des arrêts pour et contre. Il informait contre le cardinal, et il déclarait en même temps criminel de lèze-majesté le prince de Condé, qui ne se battait que contre Son Eminence. Louis XIV, qui devait être le plus puissant monarque de l'Europe, allait, avec sa mère, son frère et le cardinal, de province en province, ayant une armée moins nombreuse que ne fut, quelques années plus tard, sa maison militaire.

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne, campé alors près d'Orléans. L'armée de M. le prince de Condé était, à quelques lieues, sous les ordres des ducs de Beaufort et de Nemours, dont la haine

se termina d'une manière si funeste, et était alors si dangereuse pour les troupes qu'ils commandaient, étant toujours d'avis contraire. Le prince de Condé apprend le danger où sont ses troupes. Il est à cent lieues d'elles ; mais nul obstacle ne l'arrête, il traverse cet espace, déguisé en courrier, et arrive aux avant-postes de son armée, où il eut peine à se faire reconnaître ; mais, dès qu'on le sut dans le camp, le soldat reprit toute confiance : il en profita pour attaquer le maréchal d'Hocquincourt près de Bleineau. Celui-ci commandait une division de l'armée royale. Elle fut aussitôt dissipée qu'attaquée ; le cardinal se crut perdu, et proposa de fuir avec la famille royale Turenne s'y opposa, et parvint, avec toute l'habileté dont il avait déjà donné tant de preuves, à arracher au grand Condé le fruit de sa victoire. Ce prince, désespérant de surprendre

Turenne, comme il avait fait d'Hocquincourt, porta son armée sur Paris, où il fut reçu avec les transports de l'allégresse la plus vive.

## CHAPITRE XXXVIII.

Mais bientôt cet enthousiasme fit place, comme on nous le marquait, à des brigues particuliers. Le co-adjuteur, qui avait reçu de la reine le chapeau de cardinal, paraissait réconcilié avec la cour, ce qui lui avait fait perdre toute sa popularité. Monsieur était jaloux de la haute estime que l'on portait au prince de Condé. Le parlement balançait entre la cour, Monsieur et les princes, et, quoique l'on se réunît dans le sentiment de haine contre Mazarin, chacun s'occupait de sa fortune.

Quant au peuple, les intérêts contraires le portaient sans cesse d'un côté à l'autre, comme on voit les vents opposés soulever les flots d'une mer orageuse.

Cependant Condé restait dans Paris où son pouvoir diminuait chaque jour. Son armée y était vue avec inquiétude, et le duc d'Orléans souhaitait qu'il s'en éloignât. Nous avions reçu ces nouvelles qui me causaient de vives allarmes. Je craignais toujours de voir Mazarin triompher; car j'étais bien certaine qu'il ne me pardonnerait pas mes liaisons avec les frondeurs; aussi j'étais résolue de rester à Long-Pont jusqu'à ce qu'il fût ou exilé de nouveau, ou mort. L'abbé faisait quelques voyages à Toul et en revenait chargé pour moi de mille témoignages d'amitié de sa nièce et de toute la famille. Il m'apporta, à un des derniers voyages qu'il fit dans sa famille, une lettre de Senneterre où il me disait: « Pensez, mon aimable amie, que, dans

peu de temps ; il y aura dix ans que je n'ai eu le bonheur de vous voir; j'en ai le plus vif désir, et de vous présenter mon fils. Sa mère, retenue ici par les devoirs que lui impose l'amour maternel, ne pourra se rendre avec moi à Long-Pont, comme elle l'aurait désiré. Cependant elle ne peut résister au désir de passer quelque temps avec vous, et vous demande en grâce, quand les troubles qui agitent la France seront calmés, de venir à Remiremont ; car il est presqu'impossible que la mère de six enfans dont le dernier n'a pas un an, puisse voyager.

Ces témoignages d'attachement de ce bon Florange me firent un sensible plaisir, et je dis à l'abbé que certainement je verrais son neveu l'année suivante : pour Blanche, il ne faut pas encore céder à ses désirs ; je préfère sa réputation au plaisir de la voir, quoique je ne puisse disconvenir que j'en aurais beaucoup.

Nous avions été plusieurs jours sans avoir de nouvelles de Paris, lorsque l'abbé entra chez moi pour m'en apporter qui me surprirent beaucoup; c'était M. de la Ferté qui lui écrivait. « Les deux plus grands capitaines de l'Europe se sont mesurés aux portes de Paris; on pourrait appeler cette affaire plutôt un combat singulier qu'une bataille, par le petit nombre de troupes qu'ils avaient sous leurs ordres. Le cardinal avait amené le roi si près de Paris qu'il n'y avait pas de doute, ou que la capitale ouvrirait ses portes à son souverain, ou qu'il y aurait un combat sanglant entre les troupes du roi, commandées par M. de Turenne, et celles de Paris, par M. le prince de Condé.

» Personne ne prenait de parti; Monsieur, qui a été nommé par le parlement lieutenant-général du royaume, ne sachant ce qu'il devait faire, restait dans son palais du Luxembourg, et s'en

remit à sa fille de donner des ordres pour la sûreté de la ville. La conduite pleine de courage et de prudence, qu'elle avait montrée lorsqu'elle était entrée dans Orléans, justifiait la confiance de son père; mais non la faiblesse de ce prince, qui est toujours prêt à lier des partis et ne sait rien achever de ce qu'il a commencé.

» Le cardinal de Retz s'était cantonné dans l'archevêché et le parlement restait assemblé jusqu'à l'issue du combat pour rendre des arrêts contre le parti qui serait vaincu. Il n'y eut que le prince de Condé, suivi des nobles de son parti, et le peu de troupes qui lui restait, qui sortirent de Paris pour aller à la rencontre de M. de Turenne. Le combat s'engagea avec une grande valeur de part et d'autre; mais ce que vous aurez peine à croire, c'est qu'aussitôt que les Parisiens virent l'armée de Condé hors des portes, ils les fermèrent et résolurent de ne les

ouvrir ni au roi, ni au prince. Mademoiselle de Montpensier l'ayant su, se rendit à la Bastille (1). Voyant qu'il était indispensable que M. le prince de Condé rentrât dans Paris, ou que lui et sa troupe seraient taillés en pièces, ordonna que l'on ouvrît la porte Saint-Antoine. Alors le prince fit sa retraite en bon ordre et rentra dans Paris avec ses blessés, dont le nombre était très-considérable, et, pour que l'armée du roi ne rentrât pas avec celle de Condé dans Paris, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille, ce qui força les royalistes de se retirer, et ainsi cette grande princesse a sauvé les débris de l'armée. Ses soins pour les blessés ont été bien touchans. Ah! pourquoi ne peut-on espérer qu'elle sera un jour unie à son cousin? Mais on assure, au contraire, que la cour est furieuse

---

(1) Forteresse de Paris, détruite le 14 juillet 1789.

contre elle. On ne sait ce que va faire le parlement; je vous l'écrirai. »

Je ne vis rien dans tout cela de rassurant. En effet, M. le prince de Condé quitta Paris, la cour y rentra. Je ne partis point de Long-Pont, et l'abbé y resta presque tout ce temps ; les routes n'étaient point sûres. Je passais près de lui une vie très-douce. Son commerce était sûr et agréable et j'étais bien décidée dès que je pourrais retourner à Paris de vendre ma maison toute meublée, de réaliser mes diamans, mes bijoux et ma vaisselle d'argent et de venir finir mes jours à Long-Pont. Hélas! je n'étais pas digne du bonheur que j'y aurais goûté, et la perte de ce précieux ami changea entièrement mon sort; mais n'anticipons pas sur les évènemens, ils ne se succéderont qu'avec trop de rapidité.

Le parlement trompa les espérances de ceux qui avaient mis leur confiance

en lui; il fit sa paix. Le roi revint à Paris en sacrifiant encore une fois Mazarin. J'eus l'imprudence de croire que pour lors il ne reviendrait pas, et, occupée de suivre mon projet, je quittai mon cher Stainville pour me rendre à Paris, où je lui promis bien de n'être pas plus de six mois.

Je ne sais quel triste pressentiment nous fit verser des larmes au moment de notre séparation. Il trouvait que je rentrais beaucoup trop tôt à Paris. On avait, quoique le cardinal fût absent, vengé les outrages qu'il avait reçus. Le cardinal de Retz avait été arrêté dans le Louvre et conduit à Vincennes; plusieurs autres avaient été mis en prison. Qui sait, me disait l'abbé, si on ne vous punira pas d'avoir reçu chez vous les frondeurs; à votre place, j'enverrais un pouvoir pour vendre tout ce que je possède à Paris, et je me retirerais en Lorraine. Villarceau a conservé Valsery, allez-y, mon amie, et je viendrai vous

y joindre; Senneterre et ma nièce s'y rendront : tout s'efface avec le temps. Il n'y avait rien à craindre. Il est nécessaire que je veille à mes intérêts; il ne me reste qu'une fortune bornée et si j'en perdais la moitié, je serais mal à mon aise; et puis je veux revoir Ninon ; savoir ce qu'est devenu Emery, mais je vous jure que je serai ici dans six mois. Il fallut bien qu'il me laissât partir.

En arrivant à Paris, je fus descendre chez Ninon qui parut enchantée de me voir, mais qui me dit que tout était bien changé depuis mon départ. Presque tous nos amis avaient éprouvé les malheurs attachés aux dissentions civiles ; plusieurs étaient morts ; beaucoup étaient exilés ou en prison, et qu'il était certain que l'on rechercherait secrètement tous ceux qui avaient paru d'un parti opposé à la cour : cela m'effraya : cependant, tant que le cardinal était absent, je ne craignais rien. Je fis sans préci-

pitation ce que j'avais projetté; je fis vendre ce dont je voulais me défaire, et c'était en quoi consistait toute ma fortune; je la plaçai sur la banque d'Angleterre, quitte à la faire revenir en Lorraine, quand j'y serais établie. Enfin, je cherchais à abréger le temps qui me restait pour me rendre à Long-Pont, et former un établissement à Valsery; j'en avais parlé à Villarceau, qui s'en faisait un grand plaisir, lorsqu'une affreuse nouvelle vint détruire pour moi tout espoir de repos. Je reçus une lettre de Senneterre, qu'il avait adressée à Villarceau; il priait ce dernier de me la remettre après l'avoir lue : elle contenait les détails du plus funeste évènement. Villarceau avait tâché, avant de me donner la lettre de son ami, de m'y préparer; mais ce fut inutilement, ce coup ne m'en fut pas moins sensible.

Senneterre m'écrivait que son oncle,

comme je le savais, n'avait pas de plus grand plaisir, que de dresser des chevaux. Il en avait acheté quatre parfaitement beaux qu'il avait fait mettre à une calèche dans laquelle nous allions promener quand j'étais à Long-Pont. Cet attelage était superbe. Il se faisait une grande fête de me l'offrir; mais il voulait avant, qu'il fût parfaitement doux et docile, pour que je pusse le mener sans crainte. Il les conduisait pour la troisième fois, et ils n'avaient rien fait de dangereux, lorsqu'il rencontra au bord d'un étang un berger; un de ses chiens aboie : les chevaux de volée s'effraient, il les conduisait à grandes guides sans postillon. Il crie à son valet de descendre pour les arrêter; il n'en a pas le temps, les chevaux de timon sont entraînés par ceux de devant, ils vont se précipiter dans l'eau, où ils entraînent la voiture. L'abbé veut en descendre, mais déjà il n'est

plus temps; et, au moment où il croyait échapper au péril, il tomba dans l'étang, et reçut, suivant toutes les apparences; un coup de pied d'un des chevaux qui se débattaient dans la vase car en vain les plus prompts secours lui ont été administrés, on l'a retiré des flots sans aucune connaissance et ayant une forte contusion à la tête : on l'a saigné au bras, à la gorge, rien n'a pu le rappeler à la vie, et nous avons perdu pour jamais, moi, le plus digne et le meilleur des parens; vous, madame, le plus sincère et le plus fidèle ami; il m'avait confié vos projets : n'ajoutez pas à la douleur que sa perte nous cause, celle d'être privés du bonheur de vous voir. Ce sont les vœux que nous formons Blanche et moi, en vous assurant des sentimens du respectueux attachement avec lequel nous sommes et serons toujours, etc., etc.

---

## CHAPITRE XXXIX.

Cette lettre me plongea dans une si profonde tristesse, qu'il sembla que la perte de ce fidèle ami était le prélude de tous mes malheurs. En vain Senneterre m'offrait de venir chez lui, j'avais l'idée que je troublerais son bonheur. Un sentiment de délicatesse ne me permettait pas d'abuser de la reconnaissance qu'ils me devaient, pour forcer Blanche à vivre avec une femme dont elle ignorait l'existence qu'elle apprendrait peut-être un jour; et quel chagrin n'aurais-je pas, si je trouvais dans ses manières avec moi un changement qui ne m'apprendrait que trop qu'elle avait cessé de m'estimer? Non, je ne puis m'exposer à ce malheur! Si

l'abbé avait vécu, c'eût été bien différent, si je n'avais pu rester en France, je me serais retirée à Valsery, il y serait venu, et se serait partagé entre sa nièce et moi; mais il n'était plus : je ne pouvais me résoudre à aller dans un pays où j'avais cru finir mes jours près de lui, et où je ne le retrouverais pas. Cependant je ne voulus point refuser, dans ma réponse, les offres que Senneterre me faisait; je lui dis seulement que j'avais besoin de rester quelques mois à Paris, pour terminer mes affaires, et qu'ensuite j'irais pleurer avec lui et ma chère Blanche, le meilleur et plus respectable des amis.

J'étais presque décidée à passer en Angleterre, où j'avais déjà envoyé ma fortune; je ne sais ce qui me retint, ou plutôt je ne le sais que trop, ce fut mon attachement pour Ninon : Elle venait d'éprouver le plus affreux malheur; elle venait de perdre son fils, de

la manière la plus effroyable. C'était un jeune homme possédant les plus heureuses qualités; il revenait d'un voyage qu'il avait fait avec le marquis de Villarceau, à qui Ninon l'avait confié. Elle l'avait éloigné d'elle pendant quelque temps, espérant que la dissipation et la légèreté naturelle à son âge, détruiraient une passion dont elle était très-effrayée, parce qu'elle ne pouvait que faire son malheur et celui de son fils. Cet infortuné ignorait que Ninon était sa mère, par un bizarrerie qui ne se rencontre que trop souvent dans l'espèce humaine, Ninon, qui ne faisait nul mystère de ses nombreux amans, et des aventures les plus multipliées, ne voulait point convenir qu'elle était mère: elle prenait les plus tendres soins de son fils, mais elle lui laissait ignorer à quel titre elle le comblait de bontés et prévenait ses moindres désirs. Il venait d'avoir quinze

ans, lorsqu'il partit avec notre ami.

Déjà la beauté de sa mère, qui était dans son plus grand éclat, avait fait une forte impression sur son âme. Déjà ses caresses étaient brûlantes, et Ninon, comme je l'ai dit, effrayée de ses transports et ne voulant point lui apprendre son secret, ne vit d'autre moyen que de l'éloigner; mais cet exil ne pouvait durer toujours loin de celle qu'il adorait, il dépérissait à vue d'œil, et Villarceau, qui ne savait à quoi attribuer sa noire mélancolie, prit le parti de le ramener à Paris. Ninon, désespérée de l'état où elle le trouva, et plus encore de ce qu'il lui disait dans le délire de la passion la plus effrénée, crut qu'enfin elle devait mettre entre eux une barrière insurmontable. Elle était descendue dans son jardin pour réfléchir à la manière dont elle l'instruirait de sa naissance, quand elle le vit accourir, et se précipiter à ses pieds. « Ninon! s'écria-t-il dans sa folle ivresse, vous vou-

lez ma mort! Je meurs, je languis; j'ai cru, loin de vos charmes, souffrir les plus horribles tourmens; mais depuis que je suis près de vous, mon supplice est mille fois plus affreux. Il faut, ou que vous couronniez mon amour, ou que vous m'enfonciez ce fer dans le cœur, en montrant son épée. Je ne puis plus supporter la vie. Choisissez, ou être à moi, ou me voir expirer à vos pieds! —Malheureux! lui dit-elle, il faut donc que tu saches ce que j'avais juré de laisser enseveli dans le plus profond mystère. Apprends la raison de mes opiniâtres refus; apprends, . . . elle s'arrêta. . . . Mais l'impétueux jeune homme semble ne vouloir rien entendre; il la presse contre son cœur, la couvre de baisers. Ninon tremble de ne pouvoir se défendre, elle en avait si peu l'habitude, que, forcée par la crainte d'un malheur irréparable, elle lui cria : « Infortuné! je suis ta mère ! »

Ces mots firent succéder en un ins-

tant la plus noire tristesse aux plus ardens transports : il se lève, jette un regard douloureux sur celle qui vient de lui apprendre qu'il est son fils, s'éloigne à pas lents, gagne les bosquets, se retourne avant d'y entrer, pour la regarder encore, lève les yeux et les mains au ciel, entre sous ces épais feuillages et disparaît. Ninon s'était attendue à des mouvemens de désespoir et à une extrême curiosité : elle craignait qu'il ne lui fît des questions embarrassantes. Cette douleur muette lui causa une vive inquiétude. L'amour maternel, que l'on nommerait avec raison la plus irrésistible des passions, si la vertu n'en sanctifiait pas toutes les démarches, ne lui permit pas de rester plus long-temps dans l'incertitude si son fils se soumettait ou non à son sort, elle suit ses pas : mais, ô douleur, que je n'essaierai point à tracer! son fils, son malheureux fils, baigné

dans son sang, a terminé une vie qui lui était odieuse, dès qu'il ne pouvait espérer de retour à l'amour qui le dévorait. Elle se précipite sur lui, l'effort qu'elle fit pour arracher le fer du sein de son fils, en causant à cet infortuné une douleur très-vive, le rappela un instant à l'existence. Il ouvrit les yeux, les tourna sur sa mère, voulut lui exprimer ses douloureux regrets, mais les mots expirèrent sur ses lèvres; un soupir s'échappa de sa poitrine, et ce fut le dernier.

A cet instant Villarceau cherchait Ninon avec l'empressement qu'il avait toujours de la revoir; il descend aussi dans le jardin et ne la voit pas, mais entend des gémissemens qui viennent des bosquets; il se hâte d'y entrer, vous jugez ce qu'il dut penser, quand il aperçut Ninon tombée sans connaissance auprès de celui qu'elle lui avait confié. Il connaît alors le sujet de la tris-

tesse de ce malheureux jeune homme; il prend la mère dans ses bras, l'entraîne loin de cet horrible spectacle, la porte dans son appartement, où elle perd entièrement l'usage de ses sens. Il m'envoie chercher, et s'occupe ensuite des moyens de dérober au public cet affreux évènement, et il y parvint à force d'or. Pour moi, qui étais encore profondément affligée de la mort de M. de Stainville, j'étais peu propre à consoler mon amie, mais je ne m'en dévouai pas avec moins d'abandon à tout ce qui pouvait lui être utile dans la terrible situation où l'avait réduite la mort de son fils.

Elle ne sortit de son évanouissement qu'avec une fièvre si violente, que son médecin croyait qu'elle ne supporterait pas le second redoublement : elle le soutint, mais elle fut six semaines entre la vie et la mort. Tout ce temps, je fus auprès d'elle jour et nuit, et je

m'acquittai avec Ninon des soins qu'elle m'avait rendus dans une circonstance assez semblable. J'avais tout oublié pour ne m'occuper que de mon amie! Comme elle ne pouvait voir que moi, et que je ne la quittais pas, j'ignorais entièrement ce qui se passait. Ce ne fut que plus de deux mois après la mort du fils de mon amie, que nous commençâmes à voir quelques amis particuliers, qui nous apprirent que l'on assurait que le roi avait écrit au cardinal Mazarin, pour l'engager à reparaître à la cour; et, en effet, très-peu de temps après, je sus qu'il était à Paris.

J'en conçus une telle frayeur, que la fièvre me prit. Ninon, qui était en parfaite convalescence, exigea que je revinsse dans ma maison, où, à mon tour, je me mis dans mon lit pour n'en plus sortir vivante. . . . . . .

« Quoi! vous êtes morte en 1650, et

vous écrivez en 1710?—Oui, je ne me trompe pas, ni ne veux vous tromper; mais il faut en convenir, ce qui me reste à raconter est si extraordinaire, que moi-même j'ai peine à le croire, cependant, je puis en certifier la vérité.» La fatigue que j'avais eue auprès de Ninon, pendant sa maladie, avait tellement allumé mon sang, que je fus plus d'un mois dans le plus grand danger.

Pendant ce temps, mes amis ne cessaient de venir chez moi demander de mes nouvelles. Je défendis à Dorothée de laisser entrer qui que ce fût dans ma chambre, pas même Villarceau ni Ninon : j'avais mes raisons pour en agir ainsi. J'étais décidée à quitter le monde où je courais de grands risques. Je ne mis dans ma confidence que mon médecin, qui se nommait Gui-Patin, Dorothée et son mari, et tous trois disaient à toutes les personnes qui de-

mandaient de mes nouvelles : « Elle est très-mal ; sans un miracle, elle n'en reviendra pas. »

## CHAPITRE XL.

L'arrestation du cardinal de Retz redoubla mes craintes ; on informait contre le prince de Condé, et son frère, le prince de Conti, n'obtint dans la suite la liberté et peut-être la vie, qu'en épousant une nièce du cardinal. On faisait courir les vers les plus satyriques contre le parti des princes, et Gui, que j'avais prié de ne me laisser rien ignorer dans ce genre, m'apportait ces pamphlets à mesure qu'ils paraissaient. Je ne citerai que deux de ces infâmes

productions de la haine (1); mais la dernière surtout me fit trembler, je ne rêvais plus qu'archers, chaînes, prison, échafaud. Je me croyais dévouée à la mort; et je n'imaginai plus d'autre moyen d'y échapper, que de passer pour être réellement morte. Cela demandait une extrême discrétion, aussi je ne mis dans mon secret que ceux qui devaient nécessairement y être : Gui-Patin, son valet, Dorothée et son mari.

---

CHANSON.

Ah ! Dieu, le joli triolet
Que Miossius, Guitaut, Cominge !
Vraiment la reine a fort bien fait
Ah ! Dieu, le joli triolet !
Ils ont fait passer le guichét
A l'ours (1), au renard (2) et au singe (3).
Ah ! Dieu, le joli triolet,
Que Miossius, Guitaut, Comminge.

---

(1) Le prince de Condé.
(2) Le duc de Longueville.
(3) Le prince de Conti.

Il fallut donner d'abord une sorte de publicité à ma maladie. Un chirurgien fut appelé pour me saigner et me poser les ventouses, qui ne m'étaient nullement nécessaires, et me firent beaucoup souffrir; mais j'étais tellement frappée de la crainte des supplices, que je me serais fait mourir par les drogues plutôt que de me laisser tomber dans les mains du cardinal. On envoya acheter de l'antimoine (1), que je ne pris pas, et bien d'autres remèdes, pour la

---

L'Eminence
De la France
A condamné d'abord
A la mort
Ceux qu'on nommait
Du parti
Mon ami
De Condé, de Longueville
Et Conti.

(1) D'où on a depuis tiré l'émétique, et qui, étant mal préparé, était très-dangereux: on ne l'employait que lorsqu'il n'y avait plus d'autre ressource pour sauver le malade

maladie que je n'avais pas. Cependant, je puis dire que j'étais loin de me bien porter. La peur est un mal réel. D'ailleurs, le changement dans la manière de vivre, n'est pas moins dangereux. Je ne me levais pas de toute la journée, dans la crainte que l'on ne vînt pour m'arrêter. Les volets de ma chambre fermés, elle ressemblait à un tombeau. Je n'avais plus de plaisirs d'aucune espèce. Réduite à la seule conversation de Dorothée, l'ennui me minait lentement, et, à force de jouer la malade, je l'étais devenue réellement; j'attendais l'heure ou Gui-Patin venait me voir avec un extrême empressement, qui aurait pu faire croire que j'en étais devenue amoureuse; il eût pu, tout comme un autre, inspirer ce sentiment; mais était-ce dans l'état affreux où m'avaient réduite mes terreurs paniques, que je pouvais en avoir l'idée; je dis paniques, en y réfléchissant de-

puis ; car je ne sais pas ce que j'avais tant à redouter, peut-être quelques mois de prison, et ne m'étais-je pas condamnée à une plus sévère que celle que je redoutais. Quant à la mort, il me semble que ce n'était point alors comme du temps de Richelieu : on n'a jamais parlé, sous le ministère de Mazarin, d'exécutions secrètes; mais j'avais la tête perdue; et des avis anonimes que je recevais chaque jour, ajoutaient à mes craintes. Enfin, mon parti était pris de quitter pour jamais ma patrie, en n'y laissant qu'un faux acte mortuaire. Cependant le bruit de ma maladie se répandit; les pauvres, que je soulageais dans leur misère, assiégeaient ma porte pour apprendre de mes nouvelles, et lorsque Laurent leur répondait : « Madame est au plus mal », ce n'étaient que pleurs et gémissemens qui parvenaient jusqu'à moi et me faisaient éprouver quelques regrets de m'éloigner d'un pays où j'é-

tais aimée d'une manière si touchante.

La rumeur publique apprit au curé de Saint-Paul le danger éminent où j'étais censée être, et il accourut ; Dorothée vint me le dire. Je réfléchis qu'en ne le voyant pas, on m'accuserait d'être athée, ce qui était aussi dangereux que de compter parmi les ennemis du cardinal ; que l'on me croirait quelques motifs secrets pour ne pas recevoir le curé de ma paroisse avec qui j'avais toujours été en relation par les aumômes que je remettais dans ses mains pour ceux qui n'auraient pas voulu les recevoir de la mienne. Je crus donc indispensable de le laisser entrer. Je le reçus, entièrement couchée et entortillée dans mes couvertures, de manière qu'il vit à peine mon visage. Je contrefaisais ma voix, et je la rendais si faible, que l'on eût dit celle d'une personne expirante. Il me parut très-touché de mon état ; c'était

un excellent homme. Après avoir fait des vœux pour mon rétablissement, il me parla des précautions à prendre, qui, disait-il, ne font pas mourir, et servent au contraire au soulagement du corps comme à celui de l'âme : je le remerciai très-affectueusement de sa sollicitude, dis que j'y avais déjà pensé, mais que le compte que j'avais à rendre était long, qu'il me fallait du temps pour m'y préparer, et que je le ferais avertir dès que serais capable de m'en occuper. Il m'engagea à ne point perdre un temps précieux, temps de grâce et de miséricorde qui échappe au moment où on le craint le moins. Je convins de la justesse de ses raisonnemens, mais je l'assurai que c'était impossible dans ce moment, que je me sentais trop faible. Il n'insista pas davantage, et se retira, disant à tout ce qui était là, comme si je l'avais prié de le dire, que j'étais mourante, et

qu'il ne serait pas surpris que l'on vînt chercher les secours spirituels dans la nuit.

Quelques jours après, on me fit savoir que le cardinal, après s'être occupé à poursuivre les chefs du parti qui avaient inutilement voulu le perdre, se rappela qu'il n'avait encore pris aucune mesure contre celle chez qui toutes leurs assemblées avaient eu lieu, et qu'il allait faire expédier une lettre de cachet contre moi.

L'impitoyable mort, qui semblait s'acharner contre tout ce qui m'aimait, avait frappé Emery au moment où il m'eût été si utile. Quand il revint à la cour, il envoya plusieurs fois chez moi pour savoir de mes nouvelles. Sa femme y était venue, et je ne savais pas si je ne le ferais pas prier de passer chez moi, le jour même où j'appris qu'il était tombé en apoplexie. J'en ressentis la plus grande douleur. Il me devait toute

sa fortune, et était très-reconnaissant. Le lendemain j'appris sa mort. Ainsi, tous mes liens avec la France se brisaient, et il ne fallait plus qu'un peu de courage pour achever l'entreprise extraordinaire de me faire croire morte quand j'étais vivante, et cependant j'hésitais, tant l'amour de la patrie est profondément gravé dans les cœurs sensibles.

Enfin, pendant que je balançais ainsi, pour me déterminer à partir ou à rester. Au milieu de la nuit, j'entends frapper à coups redoublés à ma porte, et demander que l'on ouvre au nom du roi. J'en éprouvai une telle frayeur, que je m'évanouis. Les archers entrèrent, et me voyant sans mouvement, me crurent morte. Cependant, l'un d'eux m'ayant tâté le pouls, dit : « Elle vit encore; mais, en vérité, nous la tuerons, si nous voulons l'emmener. Monsieur le cardinal en dira ce qu'il

voudra, nous ne sommes pas des bourreaux! » Ils dressèrent leur procès-verbal et se retirèrent. Quand ils furent partis, j'ouvris les yeux, je me croyais en prison. Dorothée m'expliqua comment j'avais pu échapper à un mandat d'amener. J'envoyai chercher Gui-Patin; il vint et me dit qu'il n'y avait pas un moment à perdre. « J'ai chez moi le cadavre d'une femme que j'ai acheté au bourreau pour le disséquer, je vais le faire apporter ici. La nuit est profonde, Laurent et mon domestique pourront la porter ; vous savez que je demeure fort près d'ici, je ne les perdrai pas de vue. Afin qu'en cas qu'ils soient arrêtés on ne les inquiète pas, je dirai que c'est un sujet que j'envoie à l'amphithéâtre, pour la leçon d'anatomie. Vous allez vous lever et venir avec moi, je vous cacherai dans ma maison, qui n'est point suspecte au cardinal; on ne viendra pas vous y chercher.

D'ailleurs l'Eminence, qui aime beaucoup la vie, a un grand respect pour les médecins. Il craindrait, s'il me chagrinait, que je lui envoyasse la fièvre.

» On mettra la morte dans votre lit. Dorothée restera dans la maison, jettera les hauts cris, réveillera les voisins : on laissera entrer, dans votre chambre, tous ceux qui le voudront, le quartier saura bientôt que vous êtes morte de la peur que les archers vous ont faite, et on n'en ira pas chercher davantage. » Pénétrée de reconnaissance des marques d'attachement que mon bon docteur me donnait, je me laissai entièrement conduire par lui. Je m'habillai promptement, et, donnant le bras à Gui-Patin, je me traînai jusque chez lui, il demeurait sur la place de la Bastille ; il n'avait à son service qu'un seul valet, homme sur la fidélité et la discrétion duquel on pou-

vait compter. Gui demeurait seul dans sa maison; il me déposa dans une chambre qui donnait sur son jardin, où je ne pouvais être vue. Il y avait un excellent lit, qu'il avait fait tenir prêt pour le jour où je viendrais chez lui. Il m'engagea à m'y coucher, et m'apporta lui-même un fort bon bouillon, puis il accompagna le cadavre qui devait me remplacer. Quand il vit nos gens entrer chez moi, il revint aussitôt me retrouver : « Ma chère amie! me dit-il, en m'embrassant tendrement, enfin vous voilà morte, vous n'avez plus rien à craindre. — Croiriez-vous, lui dis-je, que ce que j'avais désiré et qui devait me donner de la joie, me cause un brisement de cœur que je ne puis expliquer? Mourir à mes amis, à ma patrie, n'être plus qu'une ombre fugitive, me paraît, dans cet instant un véritable malheur, et qui pourra expliquer les bizarreries de

l'espèce humaine. » Ce moment fut pour moi si douloureux, que je sentis couler mes larmes. « Quoi! me dit Gui-Patin, auriez-vous du regret de ce que nous avons fait? Rien n'est plus aisé à réparer : revenez avec moi, je reprendrai ma femme morte dont je vous ai fait le sacrifice. C'est réellement une créature superbe et qu'il y aurait eu un plaisir extrême à disséquer. — Eh! mon cher docteur, je suis très-reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi. J'espère qu'il ne sera pas difficile de retrouver une aussi belle morte. » Puis, prenant un air plus gai : « N'est-il donc pas quelques plaisirs qui valent bien ceux que procure une leçon anatomique? » Il comprit ce que je voulais dire, me serra la main, et nous oubliâmes, pendant cette singulière nuit, le cardinal et sa vengeance. Rendue, par la sécurité dont je jouissais chez Gui, à mon caractère naturel, je

trouvai très-plaisant d'être à la fois morte et jouissant de tout le charme de la vie.

Gui était au troisième ciel, il n'aurait jamais pensé que j'eusse pu le traiter aussi bien ; mais ne lui devais-je pas un dédommagement pour les mauvaises nuits que je lui avais fait passer? Je n'aurais pu lui faire accepter d'argent, il fallait bien trouver un moyen pour m'acquitter, et ce moyen était à ma disposition. Quelle raison aurais-je eue de ne pas l'employer? D'ailleurs, je prie le lecteur de se souvenir que depuis le moment d'erreur avec Senneterre, j'avais une conduite exemplaire, et qu'enfin il faut en revenir à ce que dit, bien long-temps après dans ses Caractères, le célèbre la Bruyère, pour certaines femmes : *Un médecin n'est pas seulement un médecin,* et je pouvais être mise au rang de ces belles recluses, car je devais passer six mois

enfermée dans la chambre où j'étais, sans voir autre que Gui et Dorothée, encore celle-ci fut forcée de rester assez long-temps chez moi, pour ne point donner, par sa disparition, aucun doute sur la vérité de mon décès. Le pauvre docteur eut une si grande reconnaissance de mes bontés, qu'il n'était rien qu'il ne fît pour moi. Il avait beaucoup d'esprit, d'instruction; et il faut en convenir, il sut par mille manières me faire supporter agréablement cette longue captivité.

## CHAPITRE XLI.

J'avais pris entièrement mon parti et je me persuadais que le passé n'étant plus en notre pouvoir, il ne fallait pas même s'en souvenir, et je ne cher-

chai plus qu'à m'amuser de tout ce qui allait suivre ma prétendue mort, et je chargeai mon cher Gui de m'en instruire avec la plus grande exactitude. Tout ce qui avait été arrangé réussit parfaitement. Dorothée qui, au fait, avait beaucoup de chagrin de toute cette aventure, pleurait de si bonne foi, que l'on crut réellement que c'était ma mort qui faisait couler ses larmes. Celles de mes pauvres furent bien sincères. J'avais fait remettre au curé 6000 liv. pour leur distribuer après mon enterrement. Il y avait une chose qui m'affligeait; je me reprochais de causer autant de chagrin à Ninon, que je savais, par le docteur, être au désespoir de ma mort. Je voulais absolument qu'il la désabusât; mais il m'assura qu'il y allait de notre sûreté à tous deux, qu'elle crût réellement que je n'existais plus; parce que rien ne persuaderait autant que j'étais réel-

lement descendue dans la tombe, que sa douleur; elle fut très-vive. Elle resta enfermée plus de quinze jours chez elle avec Villarceau, la Ferté et St.-Evremont, et déplorait avec eux mon sort, accusant le cardinal d'avoir terminé ma vie par la frayeur que ses archers m'avaient causée.

On avait fait avertir le curé au moment de ma prétendue mort; il envoya un prêtre prier : ce fut toujours bon pour celle qui gissait à ma place. Laurent me fit faire un beaucoup trop bel enterrement. Jamais cet argent, qui est toujours fort inutile, ne le fut autant. On conduisit la malheureuse, dont la corde avait terminé la vie, avec tous les honneurs dûs à la veuve du grand écuyer. Tout ce qu'il y avait d'hommes importans à la cour et à la ville suivaient mon prétendu cercueil, et Gui m'avait fait placer à une fenêtre derrière un rideau de gaze qui ne m'empèchait pas

de parfaitement distinguer les traits de tous ceux qui se trouvaient à mes funérailles, et je ne pouvais m'empêcher de rire de leur douleur, qui, pour la plupart, était de circonstance. Mais ce qui me toucha sensiblement, ce fut le concours de peuple qui s'y trouvait; j'en fus d'autant plus flattée que l'on sait que les dernières classes de la société sont en général disposées à agir d'une manière sévère contre les restes des femmes qui ont eu pendant leur vie des mœurs légères, et je vis avec une certaine satisfaction que ces bonnes gens me tenaient compte du bien que je leur avais fait, ou à leurs semblables, et qu'ils suivaient à la lettre cette parole de l'Ecriture : « Que l'aumône couvre la multitude des fautes.»

Mon convoi se passa avec la plus grande décence et personne ne se permit le moindre sarcasme. Le cardinal fit poser les scellés chez moi. Il se flat-

tait que, si j'avais échappé à sa vengeance par la mort, au moins il trouverait dans mes papiers de nouveaux sujets de persécutions contre mes amis, et que je n'aurais pas eu la prudence de soustraire leurs lettres en les jetant au feu; ce que pourtant j'avais fait avec grand soin.

On ne pouvait faire lever les scellés qu'en présence de mes parens, ou de leurs fondés de pouvoir. Ils n'avaient pas voulu me voir tant qu'ils me crurent vivante, et ils accoururent au bruit de ma mort pour s'emparer de mes richesses, dont la source leur paraissait impure tant qu'ils n'en pouvaient jouir et qui eurent pour eux un tout autre aspect à l'instant qui les en mettait, à ce qu'ils croyaient, en possession. Ils affectaient de ne me nommer que madame de Cinq-Marcs, et de faire croire qu'ils étaient persuadés que les magnifiques meubles qui ornaient ma maison

étaient des dons de mon époux; mais quand ils surent que, fort peu de temps avant ma mort, j'avais reçu la valeur de la maison et des meubles, et que je ne tenais plus les meubles et la maison qu'à loyer, quand, au moment où on leva les scellés, ils ne trouvèrent ni diamans, ni bijoux, ni dentelles, fort peu de linge, quelques robes et environ 6000 francs en or que j'avais laissés afin qu'ils eussent au moins de quoi payer leur voyage, ils jetèrent feu et flammes, dirent que j'avais été volée. Ils accusèrent Laurent, et sa femme; mais comme ils n'avaient point de preuves, ils ne purent les convaincre, et voyant qu'ils n'avaient rien à prétendre, ils firent vendre le peu qui restait, en partagèrent le montant, ainsi que l'argent comptant, et je ne sus que long-temps après ce qu'ils devinrent. Ils m'avaient traitée avec une si parfaite indifférence, qu'ils ne devaient pas être étonnés que je n'eusse pas été occupée d'eux à l'instant de ma

mort. Celle de ma mère avait précédé de plusieurs années la mienne, et j'avais toujours eu soin qu'elle pût vivre dans l'aisance.

Cependant ayant su que ma sœur était mal à son aise par la perte qu'elle avait faite de presque tous ses bestiaux, lorsque je fus en Angleterre, j'envoyai mille guinées à Gui-Patin pour les lui faire passer sans qu'elle pût jamais savoir d'où elles lui arrivaient. Quant à mes frères, ils avaient tous fait fortune dans les différens états qu'ils avaient embrassés. Je n'ai jamais cru que je devais mon bien à ceux qui m'avaient déchirée avant ma mort et ne s'étaient souvenus que j'étais leur sœur que pour hériter de moi.

Quand on m'eut complètement oubliée, je me décidai à partir pour l'Angleterre. J'emportai mon extrait de baptême (1), mon acte de mariage avec Cinq-Marcs, l'édit du roi qui avait dé-

---

(1) On le trouvera à la fin du quatrième volume.

claré nuls les mariages clandestins, car je voulais avoir d'autre existence en Angleterre que sous le nom de Marie Grapin : la pauvre Marion de Lorme était morte à Paris.

Laurent avait été nous attendre à Londres où il m'avait loué une fort jolie maison dont les croisées donnaient sur le port. Il l'avait fait meubler agréablement sans magnificence et avait pris une cuisinière et un frotteur. Par l'intérêt des fonds que j'avais placés en Angleterre, je pouvais avoir vingt-cinq mille livres de rentes; voulant vivre dans la retraite, c'était assez.

Gui demanda pour moi un passeport comme pour sa parente. On me connaissait si peu sous mon véritable nom, qu'il n'y en avait point qui pût mieux me cacher à mon ennemi. Ce pauvre docteur ne put me voir partir sans le plus grand chagrin. Il me fit promettre que si l'Eminence mourait

je reviendrais à Paris, et c'était bien mon intention; comment aurais-je pu me faire à l'idée de ne jamais revoir Ninon? Il m'avait fallu un intérêt aussi grand pour supporter la pensée de mourir dans sa mémoire; mais je me disais: quand je reviendrai, elle me reconnaîtra, et sa joie égalera le chagrin que ma mort lui a causé. Hélas! je ne savais pas que le temps détruit tous les liens et que j'étais destinée à survivre seule à ma génération.

Gui me conduisit jusqu'à Calais; nos adieux furent fort tendres; je lui donnai mon portrait enrichi de brillans que la Meilleraie m'avait rendu lorsque nous nous séparâmes. Il y fut singulièrement sensible et m'assura qu'il ne le quitterait jamais. A sa mort, qui arriva peu d'années après mon départ, il le laissa par son testament à Ninon. Mais il avait été fait dans le temps de ma plus brillante jeunesse; il ne put servir de point de

comparaison plus de vingt-six ans après. Mais pour en revenir à mon départ, je crus que ce pauvre Gui ne pourrait jamais consentir à ce que je me séparasse de lui en m'éloignant de France. Il me prenait les mains, les serrait dans les siennes, pleurait comme un enfant et me disait : « Non, je ne pourrai jamais vivre sans vous; les six mois que je vous ai possédée m'ont dégoûté de tout, et la vie n'est plus rien pour moi, puisque je suis condamné à ne plus vous voir.» Je l'assurai que je reviendrais, l'embrassai tendrement, montai sur le paquebot qui me conduisit sans le moindre obstacle, à Douvres, d'où je me rendis à Londres.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# VIE

## ET AMOURS

## DE

# MARION DE LORME.

## IV.

# VIE

## ET AMOURS

## DE

# MARION DE LORME,

CONTENANT

L'Histoire de ses liaisons avec les grands personnages de la cour de Louis XIV,

ROMAN HISTORIQUE

Ecrit par elle-même, et publié

PAR M. DE FAVEROLLES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE DALIBON,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS, N.os 1 A 7.

1822.

# VIE
## ET AMOURS
## DE
# MARION DE LORME.

## CHAPITRE XLII.

Quand je me vis sur une terre étrangère, et que je pensai que je n'existais plus pour la France, je me trouvai malheureuse. Quand on n'a plus d'amis, de parens, de patrie; quand on a passé les années de sa jeunesse entourée des uns et des autres, ces années, où tout est si facile, où les pertes se réparent si vite ; mais lorsque l'on arrive à quarante-quatre ans, comme

je venais de les avoir, on est forcé de penser que ce ne peut être qu'avec difficulté que l'on formera des liaisons intimes. Dans le printemps de la vie, le cœur est avide d'éprouver de douces émotions; il va au-devant, bien sûr qu'il ne sera pas repoussé. Mais, quoique belle encore, il faut en convenir, la dignité de l'âge ne me permettait plus cette aimable coquetterie qui ne paraît que de la naïveté de quinze à vingt ans, et que l'on qualifierait d'un autre nom après le huitième lustre. J'allais donc me trouver sans amant, sans amis: quelle triste position! D'ailleurs, ce n'était pas la seule chose fâcheuse de mon séjour en Angleterre: ce pays était livré aux plus terribles dissentions. Un crime horrible venait d'y être commis, et la tache qu'il imprimait à la nation anglaise, était ineffaçable et devait servir d'instruction aux autres peuples de l'Europe, pour

leur faire éviter avec grand soin les nouvelles maximes, qui, tôt ou tard, précipitent ceux qui les suivent dans un abîme de malheurs, et qu'un siècle peut à peine réparer. Tous les Anglais paraissaient avoir pris part à cet évènement, ou pour, ou contre, et je vis avec douleur que le nombre de ceux qui approuvaient la conduite du parlement, était plus considérable que celui des partisans des Stuarts et de la royauté.

Cromwel avait été nommé protecteur, il eût été roi, s'il l'eût voulu; on assure qu'il n'avait pas recherché cet honneur, pour qu'on ne pût pas le traiter d'usurpateur. Ce sombre génie gouvernait l'Angleterre en despote, au nom de la liberté. Je ne m'occupai que du soin de lui être inconnu. Un ancien a dit : « Qu'il falait mettre deux brasses entre soi et un fou; » moi, je dis : « Qu'il faudrait, si cela était possible, se mettre à cent lieues du méchant;

n'en être pas aperçu est la seule manière d'échapper aux traits de sa scélératesse. »

Je pris en arrivant le costume anglais, et le fis prendre à Dorothée, pour pouvoir aller et venir, sans que l'on sût que j'étais étrangère. La longue captivité où je m'étais condamnée avant mon départ de France, m'avait fait beaucoup de mal. J'avais besoin de prendre l'air : je me rendis au parc St.-James pour m'y promener, et à peine y étais-je, que j'aperçus dans une route et à plus de cent pas de moi, un homme dont la tournure ne me parut pas inconnue. Nous allions au-devant l'un de l'autre, de sorte que nous fûmes bientôt assez près pour distinguer nos traits, et nous nous reconnûmes en même temps avec cette extrême différence que celui-ci me croyait morte il y avait six mois, et que moi je ne savais s'il existait encore. Je le vis donc lever ses

bras au ciel en signe d'étonnement, et s'il eût été possible que Desbarreaux (car c'était lui), eût pu concevoir une pensée superstitieuse, il m'eût pris bien plutôt pour une ombre que pour une créature vivante; mais il était incapable de croire aux revenans, il ne craignait pas moins d'être abusé par une parfaite ressemblance comme il s'en est quelquefois trouvé. Il approchait lentement, persuadé qu'il ne perdrait que trop tôt cette illusion. Moi, au contraire, qui étais fort empressée de m'assurer que c'était bien lui, je hâtai le pas, et nous fûmes bientôt en face l'un de l'autre, « Quoi ! c'est vous? —C'est bien elle.—Par quel bonheur? —Par quel miracle? Vous, mon amie, en Angleterre? Vous n'êtes donc pas morte? — Vous le voyez; mais c'est un secret. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas écrit? — Il est des choses que l'on ne peut confier au papier. Je

croyais que vous aviez quitté Londres, car vous devez penser que j'eusse été heureuse d'avoir la certitude de vous y trouver. Venez chez moi, mon cher ami, je vous expliquerai ma bizarre existence. » Je ne demande pas mieux, reprit-il en m'offrant son bras; il adressa quelques mots flatteurs à Dorothée : on se rappelle qu'elle avait été instruite de nos premières amours. Je demeurais assez loin d'Hyde-Parck, mais il abrégeait le temps par tout ce qu'il me racontait de son séjour à Londres, qu'il égayait par ses saillies accoutumées. Quand il fut entré chez moi, qu'il me vit une habitation commode, meublée avec autant d'élégance que de simplicité, plusieurs domestiques et une cuisine bien échauffée, il me dit : « Oh! ma Marion! — Marion est morte, et je suis ici Marie Grappin. — Mais enfin, Marion ou Marie, peu m'importe; ce qu'il y a de certain, c'est que je

craignais que ce ne fussent de mauvaises affaires qui vous eussent forcée de venir en Angleterre, et, connaissant votre délicatesse, je craignais que vous n'eussiez rien emporté. — Vous voyez au contraire, que j'ai tout ce qui peut rendre la vie agréable. J'avais chargé Laurent, qui était ici avant moi, de faire meubler ma maison à la française, et j'ai sur la banque d'Angleterre assez de fonds pour me faire vingt-cinq mille livres de rente. Ainsi, vous voyez mon ami, que nous pouvons vivre ici fort heureux. — J'unirai avec plaisir ma modique fortune à la vôtre, ma chère Marie, le ciel m'en a conservé assez pour ne vous être pas à charge. Si vous pouviez me loger, cela serait plus agréable. — Certainement, si vous vous contentez d'un second. — Je le préfère, j'aime l'air et le jour, ce sont les principes de toutes choses (1).

---

(1) Quel est le leur? On ne peut pas sortir de ce cercle.

Quel bonheur, me disais-je, retrouver mon cher Desbarreaux! — Est-il moins grand pour moi d'être réuni à ma belle Marie! »

Nos âges permettaient que nous pussions habiter la même maison sans scandale. Cependant il fut convenu que nous passerions pour cousins germains; ce qui admettait plus de familiarité. Nous restâmes ainsi plus d'un an occupés l'un de l'autre, comme nous l'avions été quand je n'avais que dix-huit ans, et je puis bien dire que cette année-là fut la plus heureuse de ma vie. Elle finit par une aventure qui me fút aussi fort agréable et qui rompit un tête à tête qui aurait pu à la fin nous lasser l'un et l'autre.

Un jour, Desbarreaux, à qui j'avais fait présent d'un fort joli cheval, sortit, comme il avait coutume, après le déjeûner; il revint plus tôt qu'à l'ordinaire; mais, à la gaîté que je lui trouvai, je n'eus pas l'idée qu'il lui fût arrivé rien

de fâcheux. « J'ai rencontré, me dit-il, un de vos intimes amis; il vient dîner avec moi aujourd'hui et ma charmante cousine avec qui il sera fort aise de faire connaissance, et je vous assure qu'il ne se doute pas qui vous êtes. — Et moi, vous ne me direz pas quel il est? — Non, non, je veux jouir de votre surprise réciproque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que celui dont je vous parle est tellement convaincu de votre mort, qu'il s'en est plaint aux muses en assez mauvais vers. — C'est St.-Evremont; à ce trait, je le reconnais, il a la rage de se croire poëte; il écrit fort bien en prose, mais il est insupportable quand il veut rimer. — Croyez-vous qu'il soit le seul qui ait cette manie. Enfin vous verrez bientôt si c'est lui; car il doit être ici à midi précis. (1) » Je donnai ordre

(1) C'était alors l'heure du dîner des Français. Je ne sais pas si c'était celle des Anglais; mais Marion vivait à la française.

que l'on ajoutât à notre dîner qui cependant était toujours assez recherché. La table était devenue mon seul plaisir : je n'avais pas d'équipage ; je n'allais pas au spectacle, parce que je ne savais pas l'anglais ; je détestais le jeu. J'avais apporté en robes, en dentelles et en toute espèce de parures, au moins pour dix ans (1). Le nombre de mes domestiques était borné ; à quoi aurais-je donc pu dépenser mon argent, si je n'avais pas su vivre avec délicatesse. C'est vraiment un talent que peu de personnes possèdent ; tout le monde ne sait pas faire bonne chère, et les Anglais moins qu'aucun peuple de l'Europe. Ils ne sont pas moins gourmands ; aussi viennent-ils en France, comme une lady que j'ai connue, *pour manger de bons choses.*

Persuadée que c'était le fils de ma

(1) On n'imaginait pas, du temps de Marion, que les modes dussent changer à chaque saison.

marraine, que Desbarreaux avait rencontré, je me mis à ma toilette avec la prétention de lui paraître encore belle. On sait que je l'avais contraint à s'en tenir avec moi à l'amitié fraternelle; ainsi je pouvais toujours avoir, à ses yeux, le mérite de la nouveauté, et, si ce n'était pas lui, la coquetterie m'était encore plus utile. Je m'habillai à l'anglaise, non comme les anglaises existantes, mais comme celles que nous peignent leurs romans. La robe de mousseline des Indes d'une blancheur éclatante, dont une ceinture serre les plis, pour marquer la taille; un grand fichu, qui n'a de modeste que sa forme, mais dont le tissu, clair comme si Arachné, rivale de Minerve, l'eût filé, laisse apercevoir des appas, qui, malgré leurs quarante ans passés (1), valaient bien

(1) Vous vous rajeunissez de cinq à six ans, ma bonne Marie : mais qu'est-ce que cela dans votre longue vie ?

ceux des jeunes beautés de Londres. J'oubliais le grand chapeau de paille noué sous le menton : celui-là m'était assez nécessaire ; un peu d'ombre ne nuit pas quand on n'a plus trente ans. Enfin je jetai les yeux sur le miroir de ma toilette, et je me trouvai, pour une morte, assez bien encore. Je venais de passer dans mon salon (j'appelais ainsi ce que les dames anglaises appellent *parloir*), quand j'entendis frapper. Desbarreaux se hâta d'aller au-devant de l'inconnu, qui, pour moi, ne l'était guères, il monta avec lui, et ouvrit la porte. Dès que son ami me vit, il fit un cri, et vint se précipiter à mes pieds. « Quoi ! est-il vrai, mon adorable amie ? Quoi ! c'est vous qui m'êtes rendue. Depuis quand l'Achéron, si avare de sa proie, vous a-t-il laissé repasser. — Oh ! vous êtes le même, M. de Saint-Evremont, toujours donnant dans les allégories

poétiques; mais, pour vous dire les choses avec la bonne et sincère vérité, je n'ai passé que le Pas-de-Calais dans le baquebot ; et me voilà mieux que dans l'Elysée ; car il y a foule, si l'on en croit le rapport de tous ceux qui y envoient tous les rois, les généraux les gens d'esprit, au lieu qu'ici je vis dans la plus douce retraite, dont vous accroîtrez les charmes par votre présence. Je vous raconterai comme je l'ai fait, il y a un an, à Desbarreaux.... — Vous êtes ici depuis un an, et je ne l'ai pas su. — J'en suis tout aussi fâchée que vous, puisque c'est autant de temps perdu ; mais, pour achever ma phrase, vous saurez donc toute la bizarrerie de mon étoile que je trouve maintenant fort agréable, puisqu'elle nous réunit.

---

## CHAPITRE XLIII.

On ne nous laissa pas le temps d'en dire davantage, et Laurent vint annoncer que le dîner était servi : il fut aussi bon que mes convives furent aimables. En sortant de table, nous racontâmes réciproquement les causes de notre séjour en Angleterre. Celles qui arrêtaient Saint-Evremont dans cette île n'avaient rien de bien important ; mais il aimait la liberté, et, à cette époque, on ne l'avait pas en France pour les opinions religieuses, tandis que Cromwel tolérait toutes les religions, excepté la religion catholique ; ainsi Saint-Evremont s'y trouvait mieux que partout ailleurs. Il avait perdu sa mère ; je fus fâchée de sa mort, quoiqu'elle m'eût

toujours traitée avec beaucoup de dédain depuis l'instant où Desmaretz m'enleva de chez elle, au point que, lorsque nous nous trouvions dans un lieu public, elle ne m'a jamais rendu mon salut, ni même regardée. J'en étais quelquefois affligée, et j'aurais donné tout au monde pour recouvrer son amitié; mais cela était impossible. Jamais femme n'eut un caractère plus ferme : elle gouvernait sa famille avec un tel empire, que son fils, quoiqu'il eût près de quarante ans, n'aurait osé faire un voyage de six semaines sans sa permission. Elle n'en était pas moins tendrement aimée, et son fils ne put m'en parler sans verser des larmes. Desbarreaux lui demanda où il demeurait. « Chez lord Chester, que j'ai connu en France, et qui m'a engagé à venir à Londres, lors de la mort de ma mère; il m'a témoigné beaucoup d'amitié : c'est un homme de

beaucoup d'esprit. Il est veuf depuis quelques années, et ne se console pas de la perte de sa femme, qui était, dit-on, une des plus belles femmes de l'Angleterre : il n'en a eu qu'un fils, dont il dirige l'éducation, secondé par les meilleurs maîtres des trois royaumes; il passe sa vie dans un très-beau château, à trois milles de Londres, sur le bord de la Tamise: » C'était, comme nous l'avons dit, chez lui que demeurait Saint-Evremont. Je demandai son âge, je ne sais pourquoi. « Quarante ans, me dit son ami. — Il se remariera.—Cela n'est pas possible.—Tout l'est à l'amour.—Il craint tellement ce sentiment, qu'il fuit la société. — Comme la Meilleraie? — Pas à cet excès. La vue d'une femme ne le met pas en fuite : c'est en général un homme d'un grand sens et de la meilleure compagnie. Si vous veniez vous promener près du château, il n'y

a aucun doute qu'il vous ferait prier d'entrer : il regarde comme un devoir cette politesse dans un homme fort riche; du reste, il ne se mêle point dans les divisions de parti. Il aurait donné sa vie pour sauver celle du roi; mais, persuadé que, tant que Cromwel vivra, il n'y a rien à faire pour la maison des Stuarts, il se renferme dans son château, ne prend point séance au parlement...... et attend...... — C'est fort prudent; cependant, si tous les honnêtes gens en disent autant, rien ne changera à la mort du protecteur, et sa famille s'établira sur des bases inébranlables. — C'est fort rare, parce que les qualités qui font les usurpateurs ne sont point héréditaires. Au surplus, lord Chester rend heureux tout ce qui l'entoure; ses domestiques et les habitans de ses terres l'aiment comme un père: il en a la sollicitude. Son fils, formé par

lui, et doué d'un naturel heureux, marchera sur ses traces. Si son père ne se remarie pas, il sera un des plus riches pairs du royaume. — La vie paisible de cet homme, placé dans un rang élevé, me paraissait un prodige lorsque toutes les parties des trois royaumes étaient en guerre les unes contre les autres. Je ne cache point qu'il me prit envie de le voir, et je convins que, dans trois jours, nous irions nous promener de ce côté; mais il me fallait un cheval pour moi et un pour mon domestique; car je voulais paraître chez le lord comme une française riche. Je priai Saint-Evremont de se charger de les acheter, je me fis faire un fort bel habit de cheval, qui m'allait très-bien, et je puis assurer que Marie Grapin avait plus l'air de la veuve du grand écuyer de France, que de la fille d'un petit bourgeois de Balheram.

Malgré les brouillards qui s'élèvent sans cesse de la rivière et obscurcissent le jour, il était aisé de juger par la température que la journée serait fort belle. Aussitôt après le déjeûner nous montâmes à cheval et nous prîmes le chemin de Chester. Bientôt nous fûmes dans les vastes prairies qui environnent le château, et nous aperçûmes, à cinquante pas de nous, un homme ayant une redingotte grise, un chapeau rond, une badine à la main; il parlait à une troupe d'ouvriers dont il n'était distingué que par l'air le plus noble que j'aie jamais vu à personne. Lorsque nous approchâmes, la régularité de ses traits ne me frappa pas moins. Dès qu'il nous vit, il s'approcha de moi et me pria en anglais, que j'avais appris depuis mon séjour à Londres, de lui faire l'honneur de prendre le thé chez lui, et, comme je m'en excusais, par la raison que je n'avais pas l'honneur d'être connu de lui, il me

répondit en français, car, à mon accent, il vit bien que je n'étais pas Anglaise, que tous les amis de St.-Evremont étaient les siens, et que, sans égard à cette raison, je n'avais besoin d'autre recommandation que ma beauté et mes grâces. Je ne m'attendais pas à tant de galanterie, et je ne sais pourquoi j'y fus fort sensible. Je mis pied à terre; le lord ordonna à un de ses gens de prendre mon cheval et ceux des hommes qui m'accompagnaient; il m'offrit son bras avec des manières toutes françaises. St.-Evremont en était tout étonné et Desbarreaux jaloux; mais je ne m'occupais ni de l'un, ni de l'autre, la conversation de Henri, c'était son nom de baptême, m'intéressait; il parlait français avec une grande facilité et faisait passer dans notre langue toute l'énergie de la sienne. Il me vantait les charmes de la campagne, le bonheur de ne pas mettre en futilités ruineuses un argent

qui, bien employé, fertilise le sol et fait vivre des familles vertueuses, et comme s'il eût été pressé de me faire connaître son cœur : « hélas! dit-il, losque je le félicitais de pouvoir se livrer à des goûts si utiles, hélas! autrefois mes jouissances étaient doublées; uni à une femme qui valait mieux que moi, je passais près d'elle des jours trop heureux; le ciel me l'a redemandée, et, avec elle, a englouti dans la tombe toute ma félicité. — On m'a dit, milord, que vous aviez un fils. — Oui, qui fait toute l'occupation de ma vie; le voici qui vient au-devant de moi. Je vous demande pardon d'avance, madame, si vous ne le trouvez pas poli, gracieux comme vos enfans français; il n'a encore rien appris que de la nature. Sans connaissance des relations sociales, il se borne à chérir son père; à traiter avec amitié les gens qui l'entourent, à être auprès de moi le protecteur de tout ce qui souffre,

studieux dans ses leçons, gai, vif jusqu'à l'étourderie dans ses jeux; mais ne connaissant encore aucune des nuances de politesse que vos enfans apprennent dès leur naissance. » Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que le père avait raison; l'enfant vint se jeter dans ses bras et ne vit pas seulement que j'étais là et son père ne l'en fit pas apercevoir. Il alla ensuite à St.-Evremont et lui dit en français: « Vous avez été bien long-temps à Londres; je m'ennuyais de ne pas parler français. — Me voilà de retour, mon ami, et je reviens avec une belle dame qui parle encore mieux que moi; car les Françaises ont une délicatesse de langage, une grâce qui leur est toute particulière.—Madame est Française? — Oui, monsieur.— Pas, monsieur, George Tom simplement. — Eh bien, George, je suis Française et je me ferais un plaisir de causer avec vous.» Il me prit la main; me la serra et me dit:

« Bien obligé; » puis il alla voir nos chevaux que l'on conduisait à l'écurie.

Nous trouvâmes le déjeûner servi. Je ne pris que quelques tasses de thé; milord, son fils, son aumônier et son secrétaire attaquèrent vivement le rosbif dont Desbarreaux et St.-Evremont mangèrent modérément. Le lord proposa de venir voir sa ferme; je fus étonnée de la propreté de cet établissement en le comparant avec les nôtres: les bestiaux étaient de la plus grande beauté; mais ce qui me surprit le plus, ce fut d'apprendre que jamais les moutons n'étaient enfermés dans des bergeries (1). Il me fit voir aussi son haras, où je trouvai avec plaisir des jumens normandes, qui, croisées avec des chevaux anglais, don-

(1) Cette coutume, dont l'expérience en dut faire voir la bonté depuis plus d'un siècle, n'est pas encore généralement suivie en France : le bien se propage lentement. *Note de l'éditeur.*

naient des poulains d'une grande beauté. Nous nous promenâmes dans une partie de son parc ; car nous n'eussions pu le parcourir en entier : c'est un pays de trois à quatre lieues de tour. Mais il me mena vers le lac des tombeaux ; là sont de petites barques peintes en noir et conduites par des bateliers vêtus de noir ; ce qui ne donnait pas des idées fort gaies ; n'importe, je voulais voir ce lieu funèbre.

## CHAPITRE XLIV.

Le lord me donna la main pour entrer dans une des barques, où il se plaça près de moi. St.-Evremont et Desbarreaux montèrent dans l'autre. Nous abordâmes dans une île couverte d'arbres verts ; tels que les cyprès, les me-

lèses et le sapin. On les avait plantés si près les uns des autres que jamais le soleil n'y pénétrait; aussi ces ombrages étaient froids et humides, un silence profond y régnait; car le lord faisait enlever, chaque année, les nids d'oiseaux chanteurs, et éloigner ceux qui auraient voulu s'y établir, par des décharges de mousquetterie, le matin, à midi et le soir. On n'y laissait en paix que la chouette et le chat-huant. Jamais il n'y croissait de fleurs. Enfin il est impossible de réunir plus de moyens de tristesse que dans cette île où reposaient les restes du père de milord Chester et de milady. Par des chemins étroits et tortueux, on arrivait au pied d'un tertre élevé de plus de vingt pieds, qui recouvrait la voûte d'un caveau, où étaient enfermés les corps de ces deux illustres personnages. On les avait placés dans des cercueils de porphyre ornés de bronze du plus beau fini, représentant

des attributs de vertus et d'arts. Les socs des tombes étaient de marbre noir. Un troisième cénotaphe était ouvert et attendait la dépouille du lord. Un globe de jaspe sanguin transparent, contenait une lampe dont on renouvelait l'huile tous les jours.

En entrant dans ce lieu funèbre, nous nous mîmes à genoux; le lord se prosterna auprès de la tombe de son père et, après y être resté plusieurs minutes en prières, il se leva et vint s'appuyer la tête contre le marbre qui renfermait le seul objet de son amour; il le baisa avec respect, mais ne s'y arrêta qu'un instant et dit, en me donnant la main: « Ce n'est pas avec vous, madame, qu'il est possible d'honorer des cendres insensibles. J'ai éloigné de cette île tout ce qui peut y rappeler les délices de l'amour, dévais-je y conduire la beauté ? » Je ne crus pas devoir répondre à ce compliment; je ne voulais rien hâter;

cependant il ne put résister à me faire voir les mausolés de son père et de milady. Ils étaient dans une chapelle au-dessus du caveau, où l'on montait par quinze degrés de marbre noir; le péristyle était soutenu par quatre colonnes de marbre de pareille couleur. La chapelle, de forme circulaire, en était aussi revêtue. Un autel se trouvait en face de la porte à droite; placée sur un piédestal, était une figure de marbre blanc représentant un pair d'Angleterre, assis dans une chaise curule, tenant en sa main un rouleau sur lequel était écrit, en caractères antiques : *Grande Charte d'Angleterre.*

En face, était milady, tenant dans ses bras un enfant qu'elle remettait au génie de la santé, tandis que la mort la saisissait par le bras pour l'entraîner dans une tombe entr'ouverte, faisant connaître ainsi que milady Chester mourut dans le temps qu'elle allétait

son fils. Sa beauté était parfaite et dans son plus grand éclat. Elle paraissait au plus vingt-cinq ans. Ces deux sujets avaient été sculptés par Girardon, un des premiers artistes de France (1), et lui faisaient le plus grand honneur.

Le lord nous laissa entrer seuls dans la chapelle et s'arrêta sous le péristyle. Nous repassâmes le lac et nous revînmes en silence jusqu'auprès du château, et, comme il commençait à se faire tard, je priai St.-Evremont de demander aux gens du lord de nous amener nos chevaux. Le lord nous proposa faiblement de rester à dîner; je le refusai et je crus voir qu'il en était bien aise. Son fils, dont les leçons étaient finies, ayant vu amener les chevaux, s'approcha de moi et me dit avec une vivacité charmante : « Quoi! madame,

(1) C'est de lui les bains d'Apollon dans les bosquets de Versailles.

vous partez, et nous ne parlerons pas français. O! si j'y avais pensé, j'aurais dit à M. Cramps (c'était le nom de l'aumônier) que je quitterais aujourd'hui le latin pour le français. Quand reviendrez-vous? — Je ne le sais, mon cher George; je sors rarement, mais si monsieur votre père vous permet d'accompagner M. de St.-Evremont, j'aurai grand plaisir à vous recevoir. Je n'invite point milord, je sais qu'il ne vient que rarement à Londres; mais il ne peut pas douter combien je serais flattée d'avoir l'honneur de le recevoir. — O! papa, vous viendrez, n'est-ce pas? — Je suis très-sensible à l'invitation de madame; mais je ne quitte jamais ma paisible retraite. Cependant je profiterai de l'honneur qu'elle veut bien me faire; je serais fâché qu'elle me crût un ours. — Vous savez très-bien, milord, qu'il suffit de vous avoir vu quelques instans pour être très-loin d'avoir cette opinion;

mais je ne voudrais pas que vous vous gênassiez en venant chez moi. » En disant cela, je monte à cheval, je le salue. Adieu, George, et je pars au petit galop.

St.-Evremont ne revenait pas avec nous et je fis la route seule avec Desbarreaux qui avait assez d'humeur. Il avait très-bien remarqué que le lord m'avait paru fort aimable. Il me connaissait toujours prête à le laisser là, dès que je trouvais mieux que lui ; mais comme il savait que je lui revenais toujours, il prenait patience. Je ne sais quel démon lui rendait, ce jour-là, l'humeur si difficile. Peut-être que mon âge lui avait donné l'espérance que je ne ferais plus de conquête et qu'ainsi il serait mon seul et unique ami. Mais j'avais paru occupée du lord, et ce qui le tourmentait le plus, c'était d'avoir remarqué dans les regards de Henri quelque chose de passionné qui lui

faisait craindre que je ne remplaçasse dans son cœur feu lady. Tout cela n'existait que dans la tête de Desbarreaux; mais que n'invente pas un jaloux? Je vis qu'il boudait; je le laissai bouder. On servit; nous nous mîmes à table; il ne mangea pas, ne dit pas quatre paroles, se plaignit d'un grand mal de tête et alla se coucher.

Je n'en fus pas fâchée; je voulais m'interroger, sonder mon cœur et je me trompais rarement. Je le trouvai complètement usé; il n'était plus capable d'amour; mais cependant on pouvait encore me plaire, peut-être me séduire, et c'est ce que je ne voulais pas, car j'étais bien décidée à n'avoir plus d'amans. L'étais-je autant à refuser la main de l'homme assez amoureux pour me donner un nom et un titre? Non certainement; mais comment imaginer qu'à mon âge je pusse rencontrer une pareille fortune. Enfin en résumant

tout ce que je pouvais penser relativement à ma position, je pris la ferme résolution de ne point céder au lord, quelque séduisant qu'il fût; du reste, de ne rien changer dans ma manière de vivre, et seulement d'ajouter, autant qu'il serait en moi, à mes moyens de plaire. Surtout, je pris la résolution de cultiver les talens que j'avais négligés.

Je donnai ordre que l'on fît accorder mon clavecin. Je fis acheter du papier et des crayons; je partageai mon temps entre la musique, le dessin et l'étude de la langue anglaise. Desbarreaux qui avait vu qu'il ne gagnait rien à avoir de l'humeur, reprit ses manières accoutumées. Je n'eus pas l'air de m'être aperçue qu'il eût eu un accès de jalousie. St.-Evremont venait assez souvent, mais n'amenait point George, parce que lord Chester n'était point encore décidé à ce qu'il voulait faire. En vain son fils le pressait ou de venir avec

lui, ou de le laisser aller avec St.-Evremont, il retardait toujours, disant qu'il irait plus tard; mais il ne venait point. Je montais à cheval tous les deux jours et j'avais grand soin de ne point prendre du côté de Chester.

Un jour que j'avais suivi les bords de la Tamise, et que je m'amusais à faire pêcher, je vois accourir à moi George qui se jette dans mes bras : « Je vous revois, ah ! quel plaisir ! » et, après m'avoir embrassée, il courut chercher le lord. Celui-ci était assis sous un saule, et paraissait plongé dans la plus profonde rêverie. La voix de son fils le força d'en suspendre le cours. « Papa, papa, la belle dame française est là ; venez donc la voir. » Henri se leva, suivit son fils, me salua et me fit ses excuses de ne m'avoir pas encore rendu ma visite. « Il ne tient qu'à vous, milord, de me faire cet honneur aujourd'hui. Je viens d'acheter un

coup de filet, qui a été très-heureux; je vais envoyer ce poisson pour le faire accommoder à la française. J'ai quelques bouteilles de vin de France. Vous me ferez vraiment plaisir et à mon cousin de venir dans notre modeste retraite. — Je ne devrais pas...... ; mais comment résister? Eh bien! oui, madame, j'accepte, dussé-je..... Oui, j'irai. » Je donnai aussitôt ordre à Laurent de faire porter chez moi le poisson, qui était de la plus grande beauté, et de faire préparer le dîner français le meilleur possible.

Comme il était encore d'assez bonne heure, je proposai de nous promener au bord de la rivière pendant quelque temps, ce qui valut au lord l'occasion de me prouver qu'il était aussi généreux que sensible. Nous apercevions d'assez loin un homme qui ôtait son habit; nous pensions qu'il voulait se baigner; mais tout-à-coup nous le voyons s'élan-

cer au milieu des flots, et disparaître. Le lord, par un mouvement sublime de dévouement, quitte aussi ses habits, se jette après l'infortuné, et je le vois revenir presqu'aussitôt à bord, portant sur ses épaules cet homme qui me paraissait privé de la vie. Je ne peindrai point l'effroi que cette action avait causé à George et à tous ceux qui étaient présens. « Le voilà, dit le lord; un instant plus tard, il n'était plus temps. »

Il posa ce malheureux sur le gazon, le fit saigner par un homme à lui qui avait été frère de la charité, et qu'il avait amené de Paris, pour soigner les pauvres de ses terres : il le faisait monter à cheval avec lui, en cas qu'il rencontrât quelqu'un qui eût besoin de secours ; cela fut très-utile au pauvre noyé que cette saignée sauva. Il ouvrit les yeux, et parut étonné de se trouver entouré de tant de monde empressé

à le servir, lui qui croyait avoir quitté pour jamais la terre ; mais il avait, ainsi que le lord, les vêtemens qu'ils avaient gardés entièrement imbibés d'eau. Il était bien important de les mettre à même de changer ; mais il y avait loin à Londres et à Chester. Un des pêcheurs à qui j'avais acheté le coup de filet, offrit sa cabane. Le pauvre noyé ne pouvait s'y traîner. Un des gens du lord monta à cheval, le prit, et, le soutenant dans ses bras, nous nous mîmes à courir jusqu'à la chaumière, que nous voyions dans la plaine. Le pêcheur nous y devança, dit à sa femme de faire grand feu et de mettre des draps dans son lit. J'engageai lord Chester à accepter ce que lui offrait le pêcheur, une chemise et un pantalon de toile, et, pour lui donner le temps de changer, je me promenai un instant dans le verger du pêcheur.

L'homme sauvé des flots arriva, on le descendit de cheval; on lui ôta ses vêtemens, on lui en mit de secs et on le coucha dans le lit, et la bonne femme lui fit boire un peu de rack, ce qui lui redonna des forces. Nous étions tous autour du feu; car la journée était fraîche. Le lord s'approcha du malade et lui demanda quelle raison l'avait déterminé à attenter à sa vie. « L'excès du malheur; une banqueroute d'un marchand de la cité m'a ruiné. La dot de ma femme, la seule chose qu'elle pouvait avoir, je l'avais confiée, ainsi que beaucoup d'autres sommes, à cet homme qui a tout emporté. Ma femme mère de quatre enfans, dont l'aîné n'a pas six ans, est tombée malade. J'ai été ce matin chez un de mes cousins qui est riche; je lui ai exposé ma triste situation, il m'a dit qu'il ne pouvait rien faire pour moi et me priait même de ne pas l'importuner en lui peignant ma

misère, que c'était inutile, et il a sonné pour je ne sais quel motif; mais croyant que c'était pour me faire mettre à la porte de chez lui, je me suis senti tellement humilié que, ne sachant comment échapper à un sort si affreux, je suis sorti à l'instant, ne me connaissant plus. J'ai quitté Londres avec l'intention de n'y plus rentrer, marchant toujours devant moi sans m'arrêter. Je suis arrivé au bord de la Tamise, et aussitôt le désir de me décharger du fardeau insupportable de la vie m'a saisi; je me suis jeté dans l'eau; mais je n'y ai pas été plutôt que j'ai pensé à ma femme, à mes enfans, et je faisais des efforts inutiles pour gagner le bord, quand un ange est venu à mon secours; mais comment pourrai-je lui marquer ma reconnaissance.--En vous abandonnant entièrement à mes soins pour vous et pour votre famille. D'abord, vous allez rester ici; Péters, c'était le nom de l'in-

firmier, ne vous quittera point.—Mais, milord, qui tranquillisera ma femme? —Moi; je me charge de tout. » Il revint à nous et dit à la femme du pêcheur, vous me ferez plaisir de garder monsieur jusqu'à ce qu'il soit en état de retourner chez lui; voici dix guinées pour les frais qu'il pourra faire, ainsi que Péters. Il est temps, je crois, madame, que nous nous rendions à Londres. Je suis venu avec mon fils dans ma voiture; voudrez-vous bien me faire l'honneur d'y monter pour nous rendre chez vous, d'où je pourrai aller avec vous, si cela ne vous incommode pas, chez madame Stefen; car il savait le nom et la demeure de celui qu'il avait si miraculeusement sauvé.—Vous pouvez être assuré, milord, que rien ne me fera plus de plaisir que de vous être de quelqu'utilité dans cette bonne œuvre — Je vous prie, madame, de venir avec moi, parce que je pense qu'une belle femme

sensible, car je suis sûr que vous l'êtes, porte avec elle un baume consolateur : vous êtes des anges que le ciel a mis sur la terre pour adoucir les misères humaines. » Je me sentais fière d'être associée aux actions de bienfaisance de lord Chester. Il me sembla que c'était pour moi bien plus qu'une déclaration d'amour. J'acceptai donc tout ce qui convint au lord. Je montai en voiture avec lui, son fils et Desbarreaux. Nous passâmes à ma porte et nous y laissâmes mon prétendu cousin et George, et nous allâmes droit chez madame Stefen. Nous ne nous étions presque pas parlé dans la route; mais nos cœurs s'entendaient déjà.

---

## CHAPITRE XLV.

Nous arrivâmes à la porte d'une maison d'une assez bonne apparance; nous descendîmes de voiture et nous demandâmes à une servante fort proprement mise, madame Stefen. « Elle est bien malade, on ne peut lui parler. —Dites-lui queje viens avec lord Chester pour lui communiquer quelque chose d'important de la part de son mari. » Cette fille nous quitta et revint peu après, engagea le lord à rester dans le parloir et me dit que madame Stefen me priait d'excuser si elle ne descendait pas, mais que cela lui était impossible, et elle me conduisit dans la chambre de sa maîtresse. Rien n'annonçait la pauvreté dans cet appartement; les

meubles étaient simples, mais parfaitement conservés et d'une propreté remarquable. Ainsi que toute la maison.

Madame Stefen pouvait avoir vingt-sept à vingt-huit ans. Elle était couchée dans un bel et bon lit. Ses coëffes étaient garnies de fort belles dentelles. Enfin, je le répète, rien n'annonçait une famille frappée de ces coups du sort que rien ne peut réparer; si ce n'était la profonde tristesse de madame Stefen. Elle me salua en anglais, en me disant qu'elle ne savait pas le français. Je lui répondis dans sa langue que je venais lui donner des nouvelles de M. Stefen, qui s'était trouvé un peu incommodé à deux milles de Londres. « Nous l'avons rencontré et milord l'a engagé à se reposer chez un pêcheur, et M. de Chester a laissé son chirurgien auprès de votre mari, et s'est chargé de faire donner de ses nouvelles à sa famille. — Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle,

Stefen se sera tiré un coup de pistolet; il est blessé.—Je vous assure qu'il n'en est rien, et, demain matin. il sera ici.—Et où est-il? que j'aille le joindre, que je meure avec lui. — Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre. — Et comment pourrions-nous vivre, et nos enfans, nous avons tout perdu. — Je le sais et lord Chester le sait aussi.—Quoi! il vous a dit — Qu'un marchand de la cité de Londres vous a ruinés et que votre cousin a eu l'indignité de ne pas venir à votre secours.--Je m'en doutais; je ne voulais pas que Stefen s'exposât à un refus, il l'a voulu. Mais permettez, madame, que je me lève, que j'envoie chercher une voiture de place et que j'aille trouver mon époux. — Impossible, vous n'irez pas dans l'état où vous êtes; vous avez de la fièvre. »
Au même instant, trois enfans entrèrent; ils étaient mis avec une grande propreté et même une sorte de luxe.

Maman, dit l'aîné, quand dinerons-nous? nous avons grand faim. Fanni ne veut pas envoyer chercher de pain. — Ton père reviendra. — Oui, depuis le matin, on dit monsieur reviendra; mais en attendant, j'ai faim et ma sœur. — Laissez-nous, mes enfans, allez trouver votre bonne. — Permettez, dis-je, à madame Stefen que je les y conduise, et prenant le petit bonhomme par la main, je le menai dans la pièce, qui précédait la chambre à coucher, la même servante, qui m'avait annoncée, y était encore; tenez, lui dis-je, madame Stefen m'a priée de vous remettre cette guinée, pour que vous alliez chercher tout ce qui est nécessaire. »

Anna regarda la pièce d'or, secoua la tête et dit, entre ses dents, ma maîtresse ne me confie pas tant d'argent à la fois. N'importe, je vais toujours acheter à ces pauvres enfans du pain et ce qu'il faut pour faire le poudings.

— Vous irez aussi avertir le médecin; dépêchez-vous; car je ne m'en irai que lorsque vous serez revenue. » Les enfans sortirent avec la servante et je rentrai auprès du lit de la malade. Quoiqu'elle ne parût occupée que de son mari, elle se douta bien de ce que j'avais fait pour que ses enfans eussent à manger. Elle m'en remercia avec une vive reconnaissance et me dit qu'elle craignait bien de ne pouvoir, de longtemps, me rendre ce que je lui prêtais avec tant de confiance. — Soyez tranquille, lord Chester saura bien trouver le moyen de rétablir votre fortune. — C'est bien difficile. — Moins qu'en attendant davantage. Vous me paraissez avoir tout ce qui est nécessaire dans une maison bien montée; il n'en faut rien déranger. Voilà vingt-cinq guinées pour subvenir aux premières dépenses. M. Stefen sera ici demain. »

Le médecin arriva, il trouva de la

fièvre ; mais assura qu'avec des ménagemens, ce ne serait rien. Il écrivit une ordonnance; je le suivis et lui mis quelques guinées dans la main, en lui disant nous compterons quand la malade sera guérie. Il fit quelques difficultés pour se faire payer d'avance et cependant il accepta. J'assurai madame Stefen que je reviendrais le soir avec lord Chester et que je l'engageais, si ses forces le lui permettaient, de nous attendre dans le parloir. Elle me demanda encore où était son mari. — « Vous ne le saurez pas, parce qu'il ne faut pas que vous sortiez ; demain matin il sera ici. »

Je la quittai et j'allai reprendre le lord à qui je rendis compte de ce que j'avais fait. Il voulut me remettre sur-le-champ ce que j'avais donné à cette famille intéressante. — Non, c'est madame Stefen qui s'acquittera, quand vous aurez rétabli leur fortune.

Nous revînmes chez moi ; le dîner

était servi ; il fut aussi recherché que bien apprêté. Le lord aimait toutes les manières françaises : milady Chester était venue à Londres avec la femme de Charles I.er, et s'y était marié avec Henri qui avait conservé, avec son souvenir, le goût pour tout ce qui venait de France. Ayant vu dans mon salon un fort beau clavecin, il me pria de faire de la musique, et m'accompagna de la flûte. Je n'avais jamais mieux exécuté que ce jour-là. Il paraissait ravi, enchanté ; mais, pour ne point user ses sensations, je quittai brusquement, et je dis : « Et la pauvre madame Stefen que nous oublions. » Il avait demandé ses chevaux pour quatre heures : ils étaient mis. Nous montâmes en voiture, et, en fort peu de minutes, nous fûmes chez madame Stefen.

Nous la trouvâmes couchée sur un lit de repos, dans le parloir. Elle nous reçut avec l'expression de la plus vive

reconnaissance. Le lord entra dans les plus grands détails sur leur position, et, ayant appris, par madame Stefen, que son mari avait de grandes connaissances d'agriculture et d'administration, j'ai, dit-il, en Irlande, une terre fort considérable, dont le régisseur vient de mourir sans enfans. Je ferai une pension à la veuve, et vous irez prendre cette place, dans laquelle votre mari, en s'occupant de mes intérêts, pourra ne pas négliger les siens et ceux de sa jeune famille, et en disant cela, il caressait les jolis enfans de madame Stefen qui l'entouraient.

Il serait difficile de peindre la joie que cette proposition fit éprouver à cette jeune femme; car elle la rassurait sur le sort de M. Stefen, puisque, s'il lui était arrivé quelqu'accident grave, le lord ne parlerait pas de l'envoyer dans ses terres d'Irlande. D'ailleurs, il lui dit que, dès le lendemain matin, il

lui ramènerait son époux en parfaite santé. Nous la quittâmes presque guérie, et ne concevant pas comment le ciel lui avait procuré une ressource qu'elle attendait si peu dans son malheur. Le lord me ramena chez moi, reprit Saint-Evremont et son fils et retourna chez lui, me demandant la permission de venir me prendre le lendemain avec M. Stefen, voulant que je fusse témoin de la réunion du mari et de la femme, et nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre.

Desbarreaux ne l'était pas autant, mais il dissimulait sa peine dont je ne m'occupais guère. La brillante perspective qui s'ouvrait devant moi, absorbait toutes les passions de mon âme. Cependant j'étais encore bien loin d'espérer que ce rêve se réalisât. Je savais bien que j'avais déjà obligé un grand seigneur à m'épouser; mais alors, quoique je ne fusse plus de la première jeunesse,

j'avais encore tout le prestige de la beauté tandis qu'à ce moment, j'avais perdu quelqu'agrément et chaque jour m'en enlevrait encore. Cependant je trouvais très-heureux le concours de circonstances qui m'avaient mise de moitié dans la belle œuvre par laquelle le lord sauvait la famille Stefen, et je ne doutais pas, qu'ayant pris l'habitude de me voir, il aurait peine à échapper à mes séductions.

## CHAPITRE XLVI.

Il vint, comme il l'avait promis ; avec celui qui lui devait la vie : il avait laissé Saint-Evremont à Chester ; son intention était de m'y mener le soir même avec M. et madame Stefen, si la santé de celle-ci le lui per-

mettait. Dès que je vis sa voiture, je descendis dans le parloir, où déjà le lord et son protégé m'attendaient. Ce dernier me parut très-bien remis de la secousse qu'il avait éprouvée. Il fut convenu que jamais sa femme ne saurait qu'il avait voulu attenter à sa vie. Je ne supporterais pas, disait-il, d'être forcé de rougir devant elle; nous lui promîmes le plus profond secret, et le lord le recommanda à ses gens.

Il n'est que ceux qui ont un cœur vraiment sensible, qui peuvent avoir quelqu'idée de la vive satisfaction, que ressentirent M. et madame Stefen, en se voyant réunis. Il trouva le moyen, sans parler de la faute grave qu'il avait faite, en attentant à ses jours, de faire briller toute l'humanité du lord. Il le peignait, s'occupant de lui avec toute la sollicitude d'un parent ou d'un intime ami, pour le rappeler à la vie que l'excès de la douleur lui aurait

ôtée sans les secours généreux de Henri. « Sans lui, ma chère Lisbeth, je ne t'aurais jamais revue, ni mes enfans. — Voilà, disait M.me Stefen, ce que le lord m'avait laissé ignorer. — Parce que cela ne valait pas la peine d'en parler. Si vous m'aviez trouvé évanoui dans un champ, vous n'eussiez pas passé outre. — Non certainement. — Eh ! bien, qu'y a-t-il donc de si merveilleux, que je vous aie fait relever par mes gens, saigner par celui qui le pouvait sans vous estropier, et que l'on vous ait porté chez une bonne femme qui a fait plus que moi, car elle vous a donné son propre lit, le seul qu'elle eût : il a fallu qu'elle restât debout toute la nuit. Voilà ce que nous ne ferions pas pour un étranger. Il n'y a aucun doute, l'hospitalité, cette vertu qui honore celui qui l'exerce et celui qui la reçoit, n'existe plus dans les hautes classes de

la société, et s'est entièrement réfugiée chez le peuple. — Vous direz, milord, ce que vous voudrez, sans vous je serais mort, et j'ai grand plaisir à vivre dans l'espoir de remplir l'emploi que vous voulez bien me confier; » car il savait déjà les intentions de Henri, à cet égard; et le lord lui répéta qu'il voulait qu'il tirât de cette place le parti le plus avantageux pour lui et sa famille. « Il est nécessaire, ajouta-t il, que vous acquériez les connaissances relatives à l'exploitation du domaine que je vous confie, et de la manière dont je désire que l'on gouverne les bestiaux. Il serait utile pour cela, que vous vinssiez passer quelques jours avec moi à Chester. M.me Stefen y recouvrera la santé; l'air y est excellent et si madame, en s'adressant à moi, veut me faire l'honneur d'y venir, ces dames se tiendront compagnie réciproquement. — Je ne demande pas

mieux, » et comme le lord vit un peu d'hésitation de la part de Lisbeth, il lui dit : « Vous amènerez vos enfans, je les verrai avec le plus grand plaisir ; M. Desbarreaux ne refusera pas d'être de la partie. — Pardonnez-moi, milord, je ne pourrai avoir cet honneur ; j'attends des lettres de France, de la plus grande importance, et auxquelles il faut que je réponde courrier par courrier. — Ne vous gênez pas, mon ami, repris-je ; nous nous reverrons avec plus de plaisir ; un peu d'absence, même en amitié, est quelquefois utile. Il fit la grimace ; je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. Pourriez-vous, me dit le lord, partir aujourd'hui ? — Rien ne m'en empêche. Seulement, il serait nécessaire que je passasse chez moi, pour faire faire mes malles, si vous vouliez accepter mon dîner. Le lord fut le premier à en convenir, M. et madame Stefer, vinrent

avec nous, laissant des ordres pour que tout fût prêt, lorsqu'une autre voiture viendrait prendre les enfans, les femmes qui servaient M. et madame Stefen, et tous les effets dont ils pouvaient avoir besoin à Chester. Après dîner, nous nous rendîmes chez le lord, où Saint-Evremont et George furent enchantés de nous voir.

Jamais je n'avais joui d'un calme plus parfait, que celui que je goûtais chez Henri. Madame Stefen était très-aimable et son mari le meilleur des hommes, quoiqu'assez mauvaise tête. Ils passèrent trois semaines à Chester. Le lord trouvait toujours qu'il était nécessaire qu'ils restassent quelques jours de plus pour se bien entendre sur les plans de Henri. Enfin, il fallut bien qu'il le laissât partir, et que je reprisse le chemin de Londres. Il n'osa pas même me proposer de rester : il était trop sûr que je le refuserais.

Dè retour à la ville, j'y retrouvai Desbarreaux; mais ce n'était plus ce Desbarreaux de mes jeunes années. Il était morose, me disait des choses désobligeantes. Enfin, il m'ennuyait; et c'est le plus grand tort qu'une femme puisse trouver à un homme. Cependant, j'étais incapable d'un mauvais procédé, et je n'opposais à l'humeur de Desbarreaux, qu'une extrême douceur. Il en fut touché, et vint un jour me trouver dans un petit cabinet où je dessinais : il entre, ferme la porte, et me dit : « Je viens, ma chère Marie, me mettre à votre merci, je suis un pauvre fou, qui ne sais plus ce qu'il veut, je vous aime comme dans nos beaux jours, parce que vous êtes aussi belle et aussi aimable. Moi, je suis vieux et maussade; le lord est encore jeune et beau, vous l'aimez, il vous aime et je meurs de jalousie. Cependant, j'espère encore que ce ne

sera qu'un caprice, que vous me reprendrez. Dites, faut-il que je vous quitte pour aller mourir de douleur loin de vous, ou s'il faut que j'espère.
— Mon ami, de tout ce que vous avez dit, la seule chose raisonnable, est que vous êtes fou. Moi, aimer le lord, est-ce que je puis aimer, est-ce que j'ai rien aimé que vous, ni le doucereux Desmaretz, ni l'impétueux Buckingham, ni l'ennuyeux la Meilleraie, ni l'aimable Cinq-Marcs, ni le bon et sensible Villarceau, ni le surintendant. Aucun de tous ceux-là ne m'a inspiré d'amour; dans l'âge où le cœur désire si vivement d'aimer, vous seul, mon cher Desbarreaux, m'avez fait connaître ce sentiment; mais à nos âges, il s'éteint malgré nous, et ce que vous croyez, mon ami, ressentir pour moi, n'est rien que de l'amour-propre offensé de ce que je trouve le lord plus beau, plus jeune que vous. Mais

rassurez-vous, mon ami, jamais Henri ne sera mon amant. J'avoue que j'aimerais assez qu'il voulût être mon époux, et que j'emploierai tous mes soins pour qu'il le soit, parce qu'il n'est rien qui puisse m'être plus avantageux, rien qui me mît plus à l'abri de la vengeance du cardinal; et je suis bien sûre, que si vous étiez dans votre bon sens, vous me conseilleriez ce mariage, comme vous avez approuvé celui du grand écuyer. — Vous vous marierez?—Oui, mon ami, si je le peux, mais vous serez toujours mon ami, le confident de mes plus secrètes pensées; ce sera toujours avec vous que je m'entretiendrai librement de tous les évènemens de ma vie; que je jouirai encore du passé, parce que je ne craindrai pas de vous en parler. »

Pendant que je tenais ce long discours, Desbarreaux paraissait à peine m'entendre; il me regardait d'une ma-

nière stupide, et répétait toujours : « Vous allez vous marier. — Eh ! non, répétai-je, avec humeur, je ne suis pas assez heureuse pour cela ; mais mariée ou non, j'ai besoin de vous, je ne veux ni que vous vous pendiez, ni que vous vous éloiguiez de moi, parce que j'ai besoin de vous; vous êtes mon parent aux yeux de Henri et alors je n'ai pas l'air de tomber des nues. — Eh ! bien, je resterai tant que je le pourrai, tant que je vous serai nécessaire ; mais une fois mariée.... — Vous me serez toujours infiniment utile. — Ah ! traîtresse, il vous est facile de river les fers que l'on ne veut pas rompre, » et la paix fut signée.

Le lord cependant s'était tellement accoutumé à moi pendant le séjour que j'avais fait chez lui, qu'il ne pouvait s'en passer ; il venait jusqu'à deux fois dans la journée ; il avait toujours quelque prétexte pour m'attirer à Chester. Je n'y venais jamais sans

Desbarreaux ; car n'y ayant point de femme, je voulais au moins Desbarreaux pour mentor. A votre âge, me direz-vous ! Oui, à mon âge; les femmes ne sauraient prendre, dans tous les temps de leur vie, trop de précautions. J'ai entendu dans le monde déchirer la réputation de femmes plus âgées que je ne l'étais alors, et qui sûrement étaient loin de croire que l'on pût encore les calomnier à leur âge.

## CHAPITRE XLVII.

Le lord ne m'avait encore rien dit, et nos amours duraient depuis six mois; je m'attachais beaucoup à lui, et surtout à George. Ses douces caresses me rappelaient les chimères dont je m'étais bercée jusqu'au moment où je perdis l'espérance de conserver mon enfant : il me semblait qu'il le rem-

plaçait dans mon cœur, comme son père me faisait désirer que ce fût lui qui prît la place du pauvre Cinq-Marcs; mais, qui pouvait fixer le moment où cet ange de bonté cherchera une compagne suivant son cœur!

Son attachement pour son fils n'était il pas un obstacle à ce dessein? Pouvait-il ne pas craindre de donner à cet enfant chéri une belle-mère : car en supposant, ce qui paraissait assez vraisemblable, que je serais chère à George qui me témoignait chaque jour plus d'amitié, n'avait-il pas une raison secrète plus forte que toute autre, car l'amour-propre s'y trouvait intéressé; et qui ne sait que c'est le tyran le plus despotique. Le lord avait dit, répété à qui avait voulu l'entendre, qu'il ne se remarierait jamais, qu'il était impossible de remplacer lady, comment convenir tout à coup que l'on a changé de résolution? Comment renoncer à ce culte que l'on a suivi avec tant de régu-

larité? Peut-on aller porter des fleurs nouvelles sur la tombe d'une épouse que la mort nous a ravie, en s'arrachant des bras d'une autre? Il faut convenir que le temps, ce grand consolateur, a refermé les plaies d'un cœur qui n'en est pas resté moins sensible, et s'est laissé prendre de nouveau dans les rets de l'amour. Cela est un peu difficile à dire, et cependant il fallait que je l'y amenasse peu à peu, et souvent j'en perdais l'espérance.

## CHAPITRE XLIII.

Lord Chester avait reçu, depuis quelques jours, une lettre de M. de Stefen qui l'invitait à venir en Irlande, pour voir son haras et les autres parties de la ferme confiée à ses soins, et croyait ce voyage nécessaire pour convenir, sur

les lieux mêmes, de nombreuses améliorations dont il jugerait bien mieux que s'il lui envoyait ses plans. Stefen ne savait pas que lord Chester ne s'occupait plus guères d'agriculture; qu'il ne pensait qu'à moi, et qu'un voyage qui l'en séparerait ne lui paraîtrait pas supportable. Aussi fut-il plusieurs jours sans parler de cette lettre, et ce ne fut que parce que je lui demandais des nouvelles de Lisbeth, qu'il me la montra. « Eh bien! lui dis-je, quand partez-vous? — Je ne sais pas, cela ne dépend pas de moi. — De moi encore moins, dis-je en riant. » Il me regarda et me dit : « Et pourquoi cela ne dépendrait-il pas de vous? — Parce que, milord, je n'ai pas l'honneur d'avoir avec vous des rapports assez directs, pour que je puisse en rien influencer vos résolutions. — Croyez-vous aussi, madame, n'en pas avoir avec George? — Oh! cela est différent; j'en ai beaucoup avec cet aimable enfant, car nous

avons des projets de cultiver ses talens et de faire de grands progrès dans la langue française. Je dois lui apprendre la musique et à dessiner. — Je savais bien que vous aviez des relations très-intimes avec lui ; or, si je partais, j'emmènerais mon fils, et alors, que deviendrait le bonheur qu'il a de trouver près de vous une grande facilité à acquérir ces talens qui font le charme de la vie, et l'habitude de la langue française qui a tant de grâces dans votre bouche. Il n'y aurait qu'un moyen ; mais comment espérer que vous daignerez vous y prêter ? — Quel est-il ? — Je n'ose vous le dire ; si vous me refusez, George aura bien du chagrin, car il a bien envie d'aller en Irlande ; et, pour que cela pût être, il faudrait que vous y vinssiez avec votre cousin. Je sais tout le plaisir que cela ferait à madame Stefen. — Je ne sais si M. Desbarreaux pourra faire ce voyage : comptez-vous, milord, rester long-temps ?

— Tout l'été. — J'en parlerai à mon cousin, et si cela lui convient, je vous l'écrirai. » Le lord me répéta que George serait au comble du bonheur.

Quand je fus seule avec Desbarreaux, je lui fis part de la proposition du lord. « Je n'irai pas sans vous, ajoutai-je; voyez ce que vous voulez faire. — Votre volonté jusqu'à la fin de ma vie. Je ne me dissimule pas que ce voyage en Irlande vous conduit aux pieds des autels pour y prendre le nom du lord. N'importe, vous le désirez. Je dois préférer votre bonheur au mien, je partirai avec vous. » J'écrivis aussitôt au lord qu'il pouvait dire à sir George que j'irais avec lui en Irlande, et que rien ne retarderait ses progrès. Je le chargeais aussi d'écrire à madame Stefen que je me faisais un grand plaisir de la voir. Je présentais au lord les hommages de mon cousin et l'assurance de ma haute considération.

Il vint avec son fils, un heure après avoir reçu ce billet, me témoigner sa reconnaissance et prendre mes ordres pour nous rendre dans Linster, où est situé le château de Wicklow, sur les bords du canal Saint-George qui sépare l'Angleterre de l'Irlande. Le château tient à la ville de ce nom : il était alors un des plus beaux de l'Irlande, il fut convenu que nous partirions dans un mois. George trouvait que c'était bien tard, tant il était pressé de faire ce voyage, et surtout de le faire avec moi. « Quand je reviendrai, disait-il, je parlerai français comme ma belle maîtresse. » Moi, j'étais assez surprise que Henri mît autant de temps aux préparatifs de ce voyage ; mais par la suite j'en compris la raison. Tout le temps qui précéda le départ, il vint très-exactément me voir : enfin, le jour fixé approchant, je promis que nous nous rendrions à Chester à cheval, la

veille du départ, et que nos malles nous suivraient.

Henri et George me reçurent avec une joie extrême. Je sus que le matin le lord avait passé plusieurs heures dans la chapelle souterraine, qu'ensuite, il en avait fait murer la porte, pour éviter, disait-il, toute profanation pendant son absence. Il avait pris un autre prêtre catholique pour desservir la chapelle supérieure pendant tout le temps qu'il serait en Irlande, emmenant avec lui son aumônier. Il avait réglé avec le même soin toutes les parties de son service à Chester, de manière que tout pût exister sans lui comme lorsqu'il était présent. Il emmenait son aumônier, son écuyer, son secrétaire ; tous les domestiques qui le servaient personnellement: les cuisiniers, son maître-d'hôtel, tous les chevaux de trait, de main et les hommes d'écurie ; ne laissant que les chevaux de labour et les

charretiers, son vieux concierge, son baillif et leurs familles. Du reste, il avait fait enlever du château toute sa bibliothèque, ses tableaux de prix, les statues, les vases de porcelaine et son immense argenterie. Ceux qui restaient disaient : « Monseigneur ne veut donc plus revenir. » On lui en fit même la question, et il ne fit que cette réponse : « Les mêmes voitures qui enlèvent ces objets dont la jouissance me sera agréable à Wicklow, seront là pour les rapporter ici, quand je quitterai l'Irlande. » Pour moi, je voyais bien qu'il avait un projet dont il ne convenait pas.

Le matin du départ, une calèche attelée de six chevaux blancs de la plus grande beauté, était déjà dans la cour du château et nous attendait. Les gens du lord et les nôtres menaient en main nos brillantes montures couvertes de riches caparaçons. Tout cela avait si

bon air, que je me crus encore la femme du grand écuyer de France.

Nous montâmes dans la calèche, le lord, son fils, Desbarreaux et moi : elle était suivie de deux voitures à quatre chevaux. Dans l'une, l'aumônier, l'écuyer du lord et son secrétaire; dans l'autre, les officiers de sa maison, Dorothée et son mari. Quand on pense que dix chariots attelés de six chevaux chacun, et les gens qui les conduisaient étaient en avant, on a quelqu'idée de la magnificence du lord Chester, et on ne s'étonnera pas que, s'il était assez fou pour vouloir me faire partager ses richesses, je m'y prêtasse de bonne grâce. Nous voyagions à petites journées. Le temps et les chemins étaient superbes; nous nous arrêtions partout où il y avait quelque chose d'intéressant à voir, et je jouissais doublement du plaisir de faire ce beau voyage avec un homme aussi instruit et aussi sen-

sible que Henri, aux beautés de la nature et des arts. Enfin, nous arrivâmes à Cardignan, port de la principauté de Galles, dans le comté de ce nom, où nous trouvâmes un yacht appartenant à lord Chester, et qui nous attendait depuis deux jours.

Le temps avait continué d'être calme et tout nous présageait un passage heureux, ce qui n'est pas toujours sûr dans ce canal qu'il est quelquefois très-difficile de traverser. Le plus beau repas nous attendait à bord, et on exécuta, tout le temps que nous fûmes à table, une musique délicieuse. Cependant j'avoue que je me sentais fort mal à mon aise, et que le roulis du bâtiment m'incommodait fort. George fut très-malade, et était très-empressé que nous pussions aborder, ce que nous fîmes le soir.

En entrant dans le port, l'artillerie du château tira vingt et un coups, en

signe de respect pour le comte de Wicklow ; car George avait hérité de ce comté de sa mère, à qui Charles Ier l'avait donné en dot lorsqu'elle épousa lord Chester. Ce fut aussi George qui fut complimenté par les officiers de justice et par le curé : il ne s'y attendait pas, de sorte qu'il était tout étonné et renvoyait à son père des hommages qui ne convenaient point, disait-il, à son âge; mais ce qui nous charma tous, fut de voir M. et madame Stefen, à la tête des habitans du comté, venir témoigner à leur seigneur le bonheur qu'ils goûtaient en pensant qu'il venait se fixer pour quelque temps au milieu d'eux. J'embrassai Lisbeth et ses jolis enfans avec un sensible plaisir. On nous conduisit comme en triomphe au château qui était illuminé, et où le plus magnifique souper était servi. Les gentilshommes du parti des Stuarts et leurs femmes avaient été invités : il me pré-

senta comme une dame française, veuve d'un grand seigneur de cette nation, mais sans en dire davantage. Je demandai, avant que l'on se mît à table, la permission de quitter mes habits de voyage. Je trouvai une toilette sur laquelle était un riche écrin, et, comme je refusais de m'en parer, madame Steffen me dit : « Que je ferais beaucoup de peine à milord; qu'il ne se permettait point de me les offrir, mais qu'il me suppliait de m'en parer, parce qu'il désirait que je parusse avec éclat dans cette fête, où on serait étonné de me voir sans diamans, toutes les autres femmes en ayant. » J'y consentis, mais pour cette fois seulement, ce qui suffirait pour persuader que je possédais ces brillantes inutilités, auxquelles on n'attache de prix que parce qu'elles coûtent beaucoup d'argent. Quant aux robes, personne ne pouvait en avoir en Irlande de plus riches et de meilleur

goût. Aussi, lorsque je fus habillée, je me trouvai digne du titre de lady, que l'on m'avait donné à mon arrivée à Wicklow, et, dès ce moment, on ne me nomma plus que lady Maria. En entrant dans le salon, j'entendis ce murmure flatteur dont j'avais joui tant de fois dans ma vie; mais il faut en convenir, ce jour-là il était causé plus par l'éclat de ma parure, que par mes charmes qui en avaient besoin pour l'obtenir.

Le lord ne s'en apercevait pas; l'amour avait entièrement placé son bandeau sur ses yeux; il me trouvait adorable. Rien ne put détruire l'illusion dont je l'avais environné. Les fêtes se succédaient, tant au château de Wicklow que dans la ville et les environs; c'était à qui s'empresserait à me témoigner la satisfaction que l'on avait à me voir. Madame Stefen m'accompagnait partout, et ma conduite avec le lord

était si réservée, que personne au monde n'osait me croire sa maîtresse.

Cependant son amour allait toujours croissant et il ne m'en parlait pas plus que si je lui eusse été de la plus grande indifférence, tandis que toutes ses actions peignaient le sentiment le plus profond. C'est une des manies du caractère anglais: susceptibles des passions les plus àrdentes, ils ont la force de les dompter et ils se condamnent au silence toutes les fois qu'ils croient que leur sentiment n'est pas partagé, ou qu'il est de leur devoir de se taire. Je crois que l'une ou l'autre des ces raisons empêchait le lord de s'expliquer. La contrainte qu'il s'était imposée, la vivacité de son amour allumaient son sang. Tout-à-coup il fut attaqué d'une fièvre inflammatoire qui le mit dans le plus grand danger; alors je ne pensai plus qu'à lui rendre les soins les plus assidus; j'oubliai tout autre intérêt, j'étais

au désespoir; je ne pouvais me dissimuler que c'était son amour qui causait l'état où il se trouvait. Je me voyais, par sa mort, enlever toutes mes espérances.

## CHAPITRE XLIX.

Une nuit, que je le veillais avec madame Stefen, il fut au plus mal; sa situation me faisait verser les larmes les plus amères. Il ouvrit les yeux et me dit : « Quoi! chère Marie, vous pleurez : serait-il possible que vous m'aimassiez? — Pouvez-vous en douter, aurais-je donc quitté ma maison, mes habitudes à Londres pour vous suivre ici, si vous m'étiez indifférent. — Qu'entends-je ! et je meurs pour n'avoir pas osé le croire. — Vivez, cher Henri, si le sentiment le

plus tendre que je ressens peut vous attacher à la vie. — Ah! ménagez mon excessive faiblesse ; mais puisque je puis espérer le bonheur, je vais faire en sorte de vivre ; dans trois jours, je vous ferai part, ma chère Marie, de ce que je veux faire pour vous assurer une existence digne de vous ; mais je ne le pourrais pas à cet instant. » Prenant ma main, il la posa sur son cœur et me dit : c'est là où vous régnerez jusqu'à mon dernier soupir. Je l'engageai à se tranquilliser. Il appela Stefen et lui dit : mon ami, elle m'aime, et j'allais mourir. Je lui fis prendre une cuillerée d'une potion calmante et il s'endormit. Je voyais depuis long-temps qu'il m'aimait ; il ne m'avait rien appris de nouveau. Mais voulait-il m'épouser ; il n'en avait pas parlé : je n'étais donc pas parvenue à mon but. Je continuai à lui rendre les mêmes soins, bien décidée toutefois, s'il ne parla pas de m'éprou-

ser, de retourner à Londres dès qu'il serait convalescent.

Le second jour, le médecin déclara qu'il était hors de danger. J'en ressentis une grande joie; elle était générale dans le château et les environs. Le troisième jour, il m'appela et me dit: « chère Marie, est-il vrai que vous m'aimez? — Je ne vous répéterai pas, mon cher Henri, l'aveu que votre danger m'a arraché, c'est assez de ne point le dédire; mais à quoi vous sert-il de savoir si je vous aime, lorsque cet amour ne peut faire ni votre bonheur ni le mien. — Je croyais que vous deviez avoir pris une idée plus favorable de mon caractère, et que vous ne penseriez pas que je vous aurais demandé cet aveu, si mon intention n'était pas de le couronner par l'hymen. J'ai long-temps hésité; j'ai senti quelque peine à rompre des engagemens pris avec une ombre respectable. J'ai craint le ridi-

cule qui s'attache à ceux qui, après avoir montré une douleur extrême, paraissent tout-à-coup oublier l'objet de leurs regrets, pour s'occuper d'un autre. Aussi j'ai fui son tombeau pour me livrer à tout le charme que vous me faisiez goûter; et cependant je me suis tu encore, parce que j'ai cru que nous ne m'aimiez pas; mais, après votre aveu, rien ne peut retarder l'accomplissement de mon bonheur, et j'attends de vous, mon incomparable amie, que vous fixiez le jour où je serai votre époux. — Je suis très-sensible à cet honneur, milord; mais savez-vous qui je suis? — Je sais tout (ce mot me fit frémir) St.-Evremont m'a dit que vous étiez fille d'un simple bourgeois; qu'élevée par la comtesse de St.-Evremont, votre marraine, vous aviez acquis tout ce qui rend une femme intéressante, que Cinq-Marcs fut épris de vos charmes, que votre vertu triompha de ses

séductions. Je sais de quelle manière il vous força de vous contenter d'un hymen secret que sa mère et le cardinal ont fait rompre malgré que vous fussiez à l'instant d'être mère, que cependant, fidèle à vos engagemens, vous avez donné à celui qui avait été votre époux des preuves du plus héroïque dévouement. Je sais que vous l'avez long-temps pleuré, et que peut-être le désir de vous venger d'un gouvernement qui avait immolé à ses injustes soupçons, celui qui vous avait été cher, vous a jetée dans le parti opposé. Mais qui n'aurait pas été ébloui par les noms des conjurés, et qui ne croyait pas servir l'Etat quand les conspirateurs avaient pour chef le grand Condé. Cependant vous avez fui votre terre natale lorsque vous avez vu que les hommes les plus illustres du parti étaient privés de la liberté, et un de vos parens, magistrat intègre, vous a servi d'appui dans ce

pays; le ciel qui voulait encore une fois me faire goûter le bonheur, vous a donné l'idée de porter vos pas dans le lieu que j'habitais. Vous voir, vous adorer fut pour moi un seul et même instant; voilà, chère Marie, ce que je sais de votre existence. — Ce récit, repris-je, est, en tout, conforme à la vérité, mais croyez-vous que Marie Grapin puisse être l'épouse de lord Chester? — Elle fut celle de Cinq-Marcs, grand écuyer de France, elle sera la mienne; avec cette différence, que, libre de mes actions, je publierai mon choix, et que rien ne pourra rompre des nœuds que la religion et l'honneur auront serrés. — Je n'ai plus, lui dis-je, en me jetant dans ses bras, qu'à vous exprimer ma plus vive reconnaissance et vous demander la permission d'instruire mon parent de mes hautes destinées. » Il m'y autorisa. Je le quittai, transportée de joie, et j'allai trouver Desbarreaux.

Je lui fis part de tout ce que le lord m'avait dit. « Je m'y attendais; je saurai supporter le rôle pénible que vous me faites jouer; mais ne croyez pas que j'y résiste long-temps. Quand il sera au-dessus de mes forces, je quitterai l'Angleterre; mais ne vous occupez pas de moi; soyez heureuse, c'est tout ce que je désire. » Il m'accompagna dans la chambre du lord, lui fit ses remerciemens en termes parfaitement convenables, et comme s'il avait été réellement enchanté de ma fortune.

Dès le lendemain, Henri voulut que l'on signât le contrat, où il me fit de gros avantages viagers. Il me donna l'écrin de milady, qu'il avait racheté à son fils, et qui était d'une grande valeur. Huit jours après, il me conduisit à l'autel, où il me jura un amour éternel, et moi, une fidélité et un attachement inaltérables, et nous tînmes l'un et l'autre nos sermens. Les fêtes de l'hymen

furent celles de la bienfaisance. Toutes les cabanes du comté partagèrent notre bonheur. Toutes les larmes furent essuyées; toutes les calamités éloignées de cette terre de délices, où je passai dix ans dans une félicité digne de donner l'idée de celle du ciel. Hélas! pourquoi ces dix années n'ont-elles pas été les dernières de ma vie, je me fusse endormie *sur le soir d'un beau jour*.

J'avais entièrement identifié mon existence à celle de mon époux, en me consacrant, comme lui, à tout ce qui était bon et vertueux; j'avais oublié les nombreux écarts de ma jeunesse. Lady Chester ne pouvait être qu'une femme digne des respects de tout ce qui l'entourait. Il n'entrait pas d'hypocrisie dans ma conduite, elle était dirigée ainsi par un sentiment intime qui m'associait au mérite éminent de celui dont j'avais l'honneur de

porter le nom. Saint-Evremont, cet ami précieux à qui je devais tout mon bonheur, puisque c'était lui qui avait tracé à milord, avec tant d'indulgence, le tableau de ma vie venait me voir tous les ans à Wicklow, et s'applaudissait d'avoir deviné tout ce dont j'étais capable. Henri, le remerciait toutes les fois qu'il le voyait, de lui avoir procuré une compagne si digne de son amour. Je m'efforçais de mériter mon bonheur qui était augmenté par la tendresse de George: cêt enfant m'aimait comme s'il eût été mon fils et je lui prodiguais les soins de la plus tendre mère. Les bons Stefen ajoutaient aussi à ma félicité par leur reconnaissance; Dorothée me chérissait à l'égal de son époux et m'en donna des preuves jusqu'à la fin de sa vie; enfin ma félicité était trop grande pour qu'elle pût durer, et mon bonheur s'évanouit comme une des veilles de la nuit.

Il y avait environ trois ans que Desbarreaux nous avait quittés : j'avais remarqué un grand changement dans ses opinions. Il ne pouvait plus douter qu'il n'y eût un être parfait et éternel, depuis qu'il avait vécu dans l'intimité de lord Chester : une si noble créature ne pouvait devoir son existence au hazard. Peu à peu notre ami sentait la faiblesse et l'absurdité de son système; mais son cœur s'opposait aux progrès de la vérité. Il n'avait pu éteindre l'amour qu'il me conservait, et que mes nœuds avec le lord rendaient criminel. Enfin, voulant réellement se convertir, il s'arracha aux amorces trompeuses d'une passion qui, de mon côté, ne lui laissait aucune espérance. Il feignit que des affaires de famille le rappelaient en France, et il nous quitta. J'ai su depuis qu'il ne s'occupa dès cet instant, que de son salut, et mourut avec l'espérance que Dieu lui par-

donnerait d'avoir si long-temps nié son existence.

Rien n'avait troublé mon repos depuis que j'étais unie à Henri : lorsqu'un jour il me dit qu'il ne pourrait se résoudre à se séparer de son fils pour le faire voyager, que cependant, il était au moins aussi indispensable de suivre, pour lui, l'usage de son pays. George avait près de dix-huit ans ; c'est l'âge où les Anglais parcourent les différentes cours de l'Europe; il avait pensé qu'il pourrait l'accompagner, mais comme nous lui étions également chers, il avait résolu de m'engager à venir avec lui et son fils. Je lui observai, que ce serait doubler la dépense : il dit qu'il avait, depuis long-temps, mis en réserve une somme considérable pour exécuter ce projet; je parlai de mon âge qui ne me permettait guères de voyager, il me soutint que j'étais toujours belle, par

conséquent toujours jeune, et que le mouvement du voyage me ferait tout le bien possible. Je n'insistai pas; mais je me voyais perdue, il voulait commencer ses voyages par la France; hélas! Marion, toute morte qu'elle était, ne se serait que trop tôt présentée à Villarceau, à la Ferté, à M. de Grammont, à la Meilleraie et à tant d'autres; leur surprise seule me perdra. Quelle sera ma conduite avec Ninon? amie ingrate, la fuirai-je, et la femme de lord Chester, peut elle convenir qu'elle fut son unique amie. Jamais on ne peut avoir d'idée de mon tourment. Précisément, Saint-Evremont n'était pas à Wicklow. Je me décidai à lui écrire pour l'engager à venir avant notre départ; je voulais avoir un prétexte pour le retarder, et que Saint-Evremont me rendît le service d'aller prévenir nos amis, sur la discrétion desquels je pouvais compter. Mais hélas!

j'éprouvai bientôt que ce ne sont pas les maux que l'on prévoit qui sont les plus redoutables. Je dissimulais mes craintes avec M. Chester, et j'avais l'air de me prêter au plaisir que se faisait George, de ce voyage. Lorsqu'un soir Henri se plaignit d'un violent mal de tête, je lui pris la main, je la lui trouvai séche et brûlante, je l'engageai à se mettre dans son lit ; il y consentit, je ne le quittai pas ; la douleur redoublait et devint au milieu de la nuit insupportable. «Mon Dieu ! lui dis-je, ne vous seriez-vous pas frappé la tête ? — Non ; si ce n'est, il y a environ six semaines, en sortant de l'écurie, je me heurtai fortement le front contre un poteau, je n'y pris pas garde, depuis, j'ai toujours eu la tête pesante ; mais ce n'est que hier au soir que la douleur est devenue aussi vive. Eh ! mon Dieu, dis-je, si c'était un dépôt ; je sonne, je fais réveiller le chirurgien

de milord, j'envoie à Dublin, chercher le plus habile médecin, et de ce moment, je n'eus pas un instant de repos. Mes craintes ne furent que trop vérifiées, le chirurgien crut, ainsi que moi, qu'il y avait un grand danger ; mais il n'osa rien faire que le médecin ne fût arrivé, ce qui fit perdre vingt-quatre heures, que je passai dans les plus cruelles angoisses. Enfin, le médecin arriva, mais il était trop tard. Henri avait entièrement perdu ses facultés ; la tête appuyée sur mon sein, il ne voyait ni n'entendait plus ; son cœur seul existait, sa main serrait encore la mienne, mais il ne pouvait plus rien avaler. Ce fut avec la plus grande peine que l'on parvint à lui faire prendre quelques gouttes d'un élixir qui lui rendit un instant la possibilité de s'exprimer. Il appela son fils, lui recommanda de me conserver la tendresse qu'il avait toujours eue pour

moi et le bénit. On emporta le jeune homme presque sans connaissance, son père ne s'en aperçut pas; il fit venir son aumônier, je voulais me retirer, il ne le voulut pas: cette âme céleste n'avait rien à dissimuler, ni avec Dieu, ni avec les hommes; il reçut ainsi la bénédiction du prêtre, et comme je cherchais à lui donner une situation plus commode, il fit un cri et expira.

## CHAPITRE L.

Je ne sais pas ce qui se passa alors, je ne revins à moi que plusieurs heures après; mais elles avaient suffi pour tout changer autour de moi. Il existait à Dublin un proche parent de Henri; la différence de leurs opinions politi-

ques et religieuses, avait mis un entier éloignement entre eux. Par une des vues de la Providence qui voulait me faire expier mes longues erreurs, elle permit que ce parent se trouvât chez le médecin au moment où je l'envoyai chercher. L'air effrayé du valet, qui, comme tous ceux du lord, lui était très-attaché, fit juger à sir Harcley, que son cousin était fort mal. Il monta à cheval aussitôt et vint se loger dans une auberge près du château, d'où il pût savoir l'état exact de la maladie du lord. A l'instant où le malheureux Henri venait d'expirer, il entre, se fait connaître comme celui qui était de droit tuteur de George, passe dans la chambre du jeune homme, l'engage d'abord avec douceur à modérer sa douleur; mais, voyant qu'il ne voulait rien entendre et demandait à grands cris à retourner dans la chambre de son père, il lui dit qu'étant chargé

par la loi, de veiller à sa conservation, il ne souffrirait pas qu'il se livrât à une douleur insensée; qu'il exigeait qu'il partît sur-le-champ pour Dublin, où mistriss Harcley aurait de lui les soins que son état exigeait. « Je n'ai besoin d'autres soins que ceux de ma belle-mère, ma chère lady Chester. — Vous ne pouvez la voir, vous ne la verrez plus. — Que dites-vous ! et, frappé de terreur, il crut que j'avais suivi son père au tombeau, il tomba sans connaissance; sir Harcley en profita pour le faire transporter dans une voiture qui était prête à partir, et donna ordre que l'on menât le jeune homme chez lui. Tranquille de ce côté, il s'occupa à faire poser les scellés et demanda qu'on l'avertît quand il pourrait me voir. Lorsque j'appris ce que je viens de rapporter, je sentis accroître ma douleur, je fis cependant un effort et je me rendis dans la galerie où je fis

dire à sir Harcley, que j'étais prête à le recevoir : il s'y rendit aussitôt et sans attendre qu'il m'eût parlé, je lui demandai pourquoi il avait éloigné de moi le fils de mon époux. «J'ai eu mes raisons, dit-il, dont je ne vous dois point compte ; mais dites-moi, quelles sont vos intentions, resterez-vous ici, ou retournerez-vous en France? — Tant que mon mari est dans cette maison, ma place est auprès de ses dépouilles ; quand elles auront été transportées dans le tombeau de ses pères, rien ne me retiendra plus ici. Je crois que je quitterai aussi l'Irlande, qui ne me rappellerait que mon bonheur détruit pour toujours ; et il est à présumer que je retournerai en France. Du reste, je ne vois rien de pressé à vous instruire de mes intentions, et me levant, je le saluai et allai m'enfermer dans la chambre où était tout ce qui me restait de ma félicité passée.

Tant que l'on ne me l'enleva pas, je ne quittai pas ce corps qui avait servi d'enveloppe à l'âme la plus parfaite que l'on pût rencontrer sur la terre, je l'arrosai de mes larmes et je présidai à tout ce que l'on devait lui rendre d'honneurs, bien sûre que son parent s'en inquiéterait peu. Je fus secondée dans ces tristes devoirs par M. et madame Stefen, et par le clergé du canton, qui, après les persécutions que Cromwel lui avait fait éprouver jusqu'à sa mort, arrivée un an avant, commençait à se réunir sous le règne de Charles II remonté sur le trône. Il me fut donc possible d'inviter les ministres catholiques à honorer la mémoire de leur digne comte, ce qu'ils firent avec une grande pompe.

Saint-Evremont, qui avait reçu la lettre que je lui avais écrite, s'était mis en route pour Wicklow, et n'apprit la mort de mon époux qu'au mo-

ment de son arrivée, qui était celui des obsèques de mon cher Henri. Il en fut pénétré de douleur, et vint me la témoigner avant de se rendre dans la chapelle mortuaire. Je ne le retins pas, je n'étais pas en état, dans cet instant, de trouver même quelque adoucissement à ma douleur, par la présence d'un aussi sincère ami. Je me retirai dans mon oratoire, et je n'en sortis qu'après que l'on m'eût annoncé que le cercueil était placé sur le yacht, qui, dix ans avant, avait amené plein de vie et d'amour, celui qui m'avait quittée pour jamais.

Saint-Evremont ne tarda pas à me joindre, mais nous ne pûmes pas, dans le premier moment, nous parler. Sir Harcley était aussi venu, sous prétexte de me rendre ses devoirs, mais plutôt pour savoir si je quitterais bientôt ce château, et avant de me répondre au sujet de George, il m'en fit la question.

« Je ne suis pas encore en état de prendre aucune détermination. D'ailleurs, mon contrat de mariage m'assigne cette maison pour ma demeure. — Ou deux mille livres sterling une fois payées ; l'un étant plus avantageux que l'autre. . . . . — Au nom de celui, dont vous devriez, monsieur, respecter un peu plus la mémoire, laissez-moi ne sentir que mes douloureux regrets, et ne me forcez pas encore à m'occuper d'intérêts qui ne peuvent être capables de m'en distraire ; mais rendez-moi le fils de mon époux, que je puisse pleurer avec lui, celui d'où dépendait notre unique félicité, celui dont vous outragez la mémoire, en séparant les objets de ses plus chères affections : rendez-moi Georges. — C'est impossible pour l'instant, vous ne feriez qu'aigrir votre affliction. Je retourne près de lui, et quand il vous conviendra, milady, de me remettre

ce château, et de recevoir les deux mille livres sterling, ils sont prêts. » Je ne répondis pas, et enfin il nous quitta.

Alors je dis à Saint-Evremont : « Voyez, mon ami, comme le sort me persécute. J'ai été si heureuse depuis près de dix ans, et me voilà encore seule au monde. Si Georges était resté avec moi, j'aurais trouvé dans son attachement un allégement à ma douleur ; mais rien ne la tempérera. Seule, absolument seule avec mes tristes souvenirs, je verrai s'écouler mes jours jusqu'à ce que le ciel m'accorde d'aller rejoindre mon Henri — Vous comptez donc pour rien mon amitié. — Dans un cœur dont l'amour est le maître, il a peu de ressources : vous aimez, mon cher, madame de Mazarin. — Moi ! qui vous le dit ? — Tout ; mais néanmoins je vous offre de revenir à Londres. J'ai, comme vous le savez, conservé ma maison, qui est toujours meublée.

Desbarreaux y habitait, lorsqu'il était en Angleterre. Venez y loger avec moi : cela ne vous empêchera pas de faire votre cour à la belle Hortense (1), qui, ne me connaissant que sous le nom de Chester, ne fera pas difficulté de vivre en société avec moi. » Saint-Evremont accepta cet arrangement avec reconnaissance. J'en instruisis sir Harcley, qui vint sur-le-champ avec les gens de justice, pour dresser l'acte de renonciation à l'habitation de Wicklow, et me compta cinquante mille francs, comme le lord l'avait stipulé. Je joignis cette somme à celle que j'avais sur la Banque, et, partis avec Saint-Evremont, sans avoir pu revoir le comte de Wicklow, malgré tout ce que je fis pour y parvenir. M. et madame Stefen

(1) Hortense Mancini, nièce du cardinal, qui avait apporté le duché de Mazarin et des sommes immenses à son époux.

furent très-affligés de mon départ, et me parurent décidés à quitter ce château dès qu'ils en trouveraient l'occasion. Tout ce qui y restait me regrettait presqu'à l'égal du pauvre lord, et leurs larmes me touchèrent infiniment.

Je laissai au curé cinq cents pistoles pour les pauvres, et autant à l'aumônier pour les domestiques; car j'imaginai que le lord, n'ayant pas eu le temps de faire un testament, tous ces pauvres malheureux avaient fort peu d'espérance d'être bien traités par l'avare tuteur, et, en effet, il en renvoya la moitié sans la plus légère récompense; plusieurs, sans moi, eussent été réduits à la plus grande misère. Stefen et sa femme, nous conduisirent, Saint-Evremont et moi, jusqu'au même *yacht* qui nous avait amenés. Je ne pus y entrer sans verser des larmes. Hélas! il n'était plus là tout occupé de me préserver par ses soins des souffrances d'une

traversée presque toujours pénible : elle le fut bien plus que lorsque nous avions quitté l'Angleterre, pour nous rendre en Irlande. Je crus même un instant que nous serions jetés au large par un vent nord-est qui s'éleva. Le pilote ne me cacha pas le danger; j'y fus fort peu sensible : pour qui n'espère point, en gagnant le port, retrouver aucune jouissance, la tempête est peu redoutable. Je n'aimais plus la vie, et la mort ne m'effrayait pas. Les autres passagers n'avaient pas la même indifférence : ils aidèrent à la manœuvre, et enfin nous abordâmes. On débarqua d'abord mes chevaux et ma voiture, et je m'y enfermai avec Saint-Evremont, Dorothée et une jeune Galloise, qui était ma seconde femme de chambre. Je ne descendais que le soir aux auberges, et je conviens que ce voyage fut si triste, que j'admirai l'amitié de Saint-Evremont d'avoir bien voulu m'y accompagner

Quand je me trouvai chez moi, quand je revis cet appartement, où, tant de fois, j'avais reçu le lord, mes pleurs redoublèrent, en pensant que je ne l'y reverrais plus. Ce qui ajoutait à ma peine, c'était de penser qu'en suivant l'ordre de la nature, je ne devais pas survivre à mon cher Henri, puisqu'il avait près de dix ans moins que moi. St.-Evremont vint s'établir dans l'appartement qu'occupait Desbarreaux ; mais il y restait peu. Madame de Mazarin l'occupait uniquement : elle était belle, jeune, folâtre, comment ne l'aurait-il pas préférée à la triste veuve du lord Chester? Aussi, nous étions peu utiles l'un à l'autre, et les liens de notre amitié se relâchaient insensiblement.

A cette époque, j'appris la mort de mon persécuteur (1); alors, n'ayant

(1) Le cardinal Mazarin mourut, à Paris, en 1662.

rien qui pût m'empêcher de reparaître à Paris, et même avec plus d'agrément que jamais. Mon mariage avait été revêtu de toutes les formalités qui le rendaient inattaquable, et surtout parfaitement connu; je pouvais, oubliant un nom qui n'était pas le mien, ne me faire connaître que sous celui de lady Chester. On se souvient que j'avais fait passer cinq cent mille livres tournois sur la banque de Londres; j'avais joint environ cent mille francs de sommes provenant des avantages que le lord m'avais faits, dont j'avais traité avec sir Harcley, ne voulant point conserver de relation avec lui, puisqu'il s'obstinait à ne m'en laisser aucune avec mon beau-fils. Je changeai mon douaire en une rente foncière de deux cent liv. sterling, que je fis constituer pour madame de Stefen et ses héritiers. Je savais qu'ils ne resteraient pas à Wicklow, ne pouvant s'accoutumer au ca-

ractère du tuteur du jeune comte, que sir Harcley avait eu l'adresse de rendre éperduement amoureux de sa fille qui avait vingt-cinq ans, et joignait à beaucoup de beauté un esprit très-délié. Le père et la fille firent si bien, qu'au bout de trois mois de la mort de son père, il épousa sa cousine, et abjura la religion catholique. Certain que je désapprouverais l'un et l'autre, il évita de me voir, et je quittai l'Angleterre, sans avoir reçu de lui le moindre témoignage d'intérêt. Effet trop commun des passions qui s'emparent d'un jeune homme et le changent entièrement. Je n'ai pas su depuis quel fut le sort de cet hymen, qui dut affliger les mânes de son vertueux père, étant absolument opposé à ses principes.

---

## CHAPITRE LI.

Stefen et sa femme ayant su que je partais, quittèrent Wicklow, et vinrent à Londres, où je leur donnai ma maison toute meublée, en ne conservant qu'un appartement pour Saint-Evremont, tant qu'il vivrait, et par une imprudence que j'eus tout le loisir de pleurer, je retirai tout mes fonds de la banque, et je les changeai contre des guinées, me croyant par-là à l'abri de tout évènement, et maîtresse d'acheter à Paris, dès que j'y serais, une belle propriété, et une à la campagne. Je conservai mes diamans comme une ressource toujours assurée dans des circonstances imprévues. Je laissai à madame Stefen mes chevaux, mes voi-

tures. Je la priai de garder mes domestiques, à l'exception de Laurent et de Dorothée, que j'emmenai avec moi; je laissai aux autres une gratification qui les mettait fort à l'aise. Je fis promettre à Lisbeth de venir me voir à Paris, quand j'y serais établie. Elle y est peut-être venue; mais en vain elle m'y a cherché; un sort cruel m'en avait éloignée, un sort aussi funeste m'y ramena : mais alors ma génération avait disparu sur la terre. J'aurais désiré que Saint Evremont m'accompagnât jusqu'à Spa, où je comptais passer la saison des eaux, avant de me rendre à Paris, mon médecin me les avait ordonnées, mais celui que j'avais toujours regardé comme mon frère, n'avait plus pour moi que de l'indifférence, et peu lui importait si je ferais la route sans danger ou en péril, il ne pensait qu'à sa belle duchesse, et mon départ ne le touchait pas. J'allai leur faire mes

adieux ; ils me promirent, s'ils venaient à Paris, de m'y voir, je les en remerciai, et le lendemain je partis. Je pris avec moi tout ce qui constatait mon mariage avec lord Chester, et les papiers que j'avais emportés de Paris. Ainsi, rien n'était aussi certain que mon état ; le nom de Marion de Lorme n'y paraissait point, et je ne voulais me souvenir du temps où je l'avais porté, que pour me rappeler à la mémoire de mes intimes amis ; pour tous les autres, je serais lady Chester.

Si j'avais été susceptible de joie, étant encore couverte de vêtemens de deuil, je l'eusse ressentie, en pensant que j'allais revoir Ninon, cette tendre et précieuse amie qui sut, à force de vertus dignes d'un homme de bien, se faire pardonner les faiblesses qui déshonorent notre sexe ; exemple fatal qui servit d'excuse à celles qui se crurent des Ninons, pour avoir, comme ma-

demoiselle de Lenclos, bravé les préjugés, si on peut donner ce nom à ce qui unit à l'ordre, et elles ne pensaient pas que Ninon se trouvait placée dans des circonstances qui se rencontrent rarement, et que le grand siècle, célèbre de tant de manière, eut même de l'influence sur la destinée de cette femme extraordinaire. Entourée d'hommes et même de femmes estimables par leur beauté et leur esprit, elle participa en quelque sorte à leur gloire, et elle sera toujours distinguée des courtisannes, parce qu'un vil prix ne souilla jamais les offrandes qu'elle fit au dieu du plaisir. Je savais bien ce que les gens vertueux en pensaient, mais je l'aimais; et, quoique j'eusse pour jamais quitté la route qu'elle parcourait encore, je n'en avais pas moins envie de la revoir.

Comme je l'ai dit, avant de me rendre à Paris, j'eus, pour mon malheur,

le désir de passer quelque temps à Spa. Je suivis donc le chemin de la Flandre, et, en entrant dans un bois près de Louvain, où j'allais coucher, je vis tout à coup ma voiture environnée d'une troupe armée. La figure atroce de ceux qui la composaient ne me les fit que trop connaître pour des brigands. Ma frayeur fut extrême, celle de Dorothée ne fut pas moindre. Il n'y eut que le malheureux Laurent, dont le courage était au-dessus de son état, qui forma le projet insensé d'éloigner ces scélérats par la force. Il tira un pistolet de sa ceinture, et ajustant un des voleurs, il le renversa sans vie, ce qui ne fit qu'exciter la fureur de ces monstres. Ils tombèrent sur la voiture, en brisèrent les portières qui étaient fermées en dedans, en arrachèrent ce malheureux, et le percèrent de cent coups de poignard : il expira sur-le-champ. Dorothée, au désespoir,

perdit connaissance. Le ciel ne m'accorda pas une semblable faveur : je vis le postillon éprouver le même sort que Laurent. Je m'attendais que nous en subirions un pareil, car notre âge nous mettait à l'abri d'en craindre un plus funeste, mais les brigands ne parurent pas s'occuper de nous. Ils enlevèrent les malles, où ils trouvèrent des effets à mon usage et du linge, ce qui ne les satisfaisait guères.

Alors le chef, qui paraissait avoir trente à trente-six ans et qui, seul de cette troupe, avait une figure remarquable par sa beauté, vint à moi et me dit, en mauvais français, « Je suis fâché, madame, d'être obligé de vous faire descendre de voiture; mais c'est impossible autrement. Quant à votre compagne, on va la prendre et la poser sur la terre; quand nous aurons enlevé ce qui se trouve de quelque valeur dans votre carrosse, vous y remonterez.—Malheu-

reux, lui dis-je, et ces infortunés, en lui montrant les corps de Laurent et du postillon. — C'est leur résistance qui a causé leur perte; mais venez je vous en conjure. » Je ne crus pas devoir me refuser à ce qu'il exigeait; je descendis, on emporta Dorothée. Je m'occupais à la faire revenir tandis que l'on m'enlevait tout ce que je possédais; argenterie, bijoux, diamans, argent comptant, tout fut pris et mis en monceau. Puis ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire; ils pensèrent qu'il y avait trop de danger à partager leur butin sur la route. Ils replacèrent tout dans la voiture, rattachèrent les malles; le chef me pria, avec la même politesse, de remonter dans mon carrosse. Un de la bande prit le cheval du pauvre postillon et conduisit la voiture. Les douze autres, parfaitement montés, après avoir chargé leur armes, se placèrent aux côtés de mon carrosse et derrière,

de-sorte que l'on ne pouvait nous tirer de leurs mains sans un combat meurtrier. Je les avais priés inutilement de me laisser dans le bois, leur promettant de garder le silence. « C'est impossible, me dit le chef; je vous assure que vous n'aurez rien à craindre, ni vous ni votre compagne. Mais vous devez imaginer qu'il serait d'une grande imprudence de vous laisser libre de nous dénoncer ; vous en êtes incapable, je le crois, mais cette femme, qui nous en répondrait. Renoncez à votre liberté, l'une et l'autre, et il serait possible que vous trouvassiez votre captivité moins désagréable que vous ne l'imaginez. »

---

## CHAPITRE LII.

En disant cela, il avait donné ordre que l'on plaçât Dorothée dans la voiture et il m'y porta aussi en quelque sorte, et, après y être monté avec son lieutenant, il donna l'ordre du départ. Je gardais le plus profond silence; celui de Dorothée, qui avait repris ses sens, n'était interrompu que par des sanglots. « Voilà, dit le lieutenant, une triste musique, voudrez-vous bien nous en faire grâce? — Laissez-la, laissez-la ; voyez-vous, c'est son époux ou son amant peut-être qui est resté sur la grande route. C'est un peu sensible, surtout quand on n'est plus d'âge à remplacer celui que l'on pleure; mais le temps amène avec lui la consolation. » Doro-

thée s'écria : « Jamais ! — Vous seriez la seule; ou on meurt ou on se console; telle est la marche du cœur humain. --Hélas! repris-je, ce n'est que trop vrai: quand mon premier époux porta sa tête sur l'échafaud, ma douleur fut extrême, et cependant je me consolai peu après: je donnai ma main à un second ; le ciel me l'a aussi enlevé, et je commençais à reprendre quelque calme, lorsque nous sommes tombés entre les mains...... — De brigrands; mais soyez tranquille, je ne ferai pas long-temps ce métier, j'en suis las, et si je...... mais il n'est pas temps de parler de cela. »

Nous avions quitté la grande route et nous marchions à travers bois. Je m'attendais à être conduite dans une caverne ou dans un souterrain, comme Gil-Blas, et je me faisais une fort triste idée de ce séjour, d'après celle que le romancier m'avait donnée de ces repaires, quand tout-à-coup nous arrivâmes

à la porte d'un ermitage bâti au milieu de la forêt. Un des brigands mit pied à terre et sonna, aussitôt on ouvrit et je vis un vénérable ermite, dont la barbe blanche tombait sur la poitrine; il salua le chef respectueusement, et lui dit : vous voilà donc de retour, seigneur Ulric, comte d'Halsbruck, et en bonne compagnie ; entrez. Nous descendîmes de voiture et on nous fit passer dans un oratoire qui m'eût inspiré des sentimens de confiance et de religion ; si je n'avais pas vu dès l'instant que ce pieux asile n'était qu'un piége tendu aux voyageurs.

Aussitôt que nous fûmes entrés, on ferma la porte et on nous conduisit dans une vaste cour environnée de bâtimens qui étaient entièrement cachés par un tertre planté d'arbres si touffus et si élevés qu'ils dérobaient la vue de cette grande habitation, et ne laissaient apercevoir que le modeste er-

mitage. Ulric m'offrit sa main pour me faire entrer dans une grande chambre, fort proprement meublée, où il y avait deux lits, un pour moi et l'autre pour Dorothée. Il y fit faire grand feu, apporter des lumières, et il me dit : dans peu de temps, je vous enverrai à souper. Je suis forcé de vous quitter pour vos intérêts; je ne tarderai pas à revenir, et il s'éloigna.

## CHAPITRE LIII.

Je ne m'occupai que de ma pauvre compagne, dont la douleur était extrême; elle faisait diversion à la mienne. Elle aimait tendrement le pauvre Laurent; ils avaient, depuis plus de vingt ans, vécu dans la plus parfaite intelli-

gence. Je la laissai pleurer: que dire à celui auquel on ne peut rien présenter de consolant. Je l'engageai à se coucher; ce qu'elle fit, car elle se sentait si accablée qu'elle ne pouvait se soutenir sur sa chaise.

A peine était elle couchée, que je fus fort surprise de voir apporter dans ma chambre mes malles qui paraissaient pleines, et dont les clefs étaient aux serrures. On me servit au même instant à souper, et ce fut dans des plats d'argent et des couverts à mes armes. Je me dis en moi-même, voilà au moins de la politesse; je ne croyais pas revoir ces objets. Quand les valets, qui n'étaient autres que les gens de la troupe, furent sortis, j'ouvris mes malles; elles étaient comme lorsqu'on les avait faites à Londres. Peut-être, dis-je, ont-ils changé d'avis et me rendront-ils la liberté et mes effets; quant à l'argent, il faut y renoncer; mais si j'ai mon argenterie

et mes dimans, je pourrai, en les réalisant, vivre en repos. Cette pensée me rendit un peu de calme et je me mis à table. J'offris à Dorothée de prendre quelque chose ; elle m'assura qu'elle voulait mourir de faim si la douleur ne la tuait pas. Je lui dis que c'était un mauvais moyen et qu'elle s'en lasserait bientôt. Pour moi, je soupai assez tranquillement; ce qu'on m'avait servi était délicat et bien apprêté. Je mangeai et j'allais fermer ma porte en dedans lorsque j'entendis frapper et ouvrir presqu'en même temps, et je vis entrer le comte d'Halsbruck, puisqu'on lui donnait ce titre. « Je viens peut-être, dit-il, à une heure indue? mais j'avais hâté, milady...... — Qui vous a dit? — Les papiers qui étaient dans votre portefeuille et que je vous rapporte. Je viens donc, milady, vous dire que j'ai pris, pour ma part, tout ce que contenaient vos malles; ainsi vous ne perdrez rien.

Il n'en est pas de même des diamans et des métaux; je n'ai pu en retirer que ce qui m'en revenait, et, comme chef, c'est environ le tiers, dont vous jouirez autant que moi. — Ne m'en rendez qu'une faible partie pour pouvoir repasser la mer; je retrouverai à Londres des amis et le moyen de vivre. — Non, vous êtes à moi par droit de conquête, et, tant que je vivrai, nous ne nous séparerons pas. — Quelle idée! pensez donc que j'ai cinquante ans. — Cela est possible; vous me plaisez. D'ailleurs il est assez agréable pour un chef de brigands d'occuper le poste qui a appartenu au grand écuyer de France et à un lord. » Je me sentis saisie d'un sentiment d'horreur à la pensée qu'un homme, dont les mains étaient teintes du sang de ses semblables, osait demander la mienne. Je lui répondis avec la plus grande hauteur que, puisqu'il connaissait mon

rang dans la société, j'étais étonnée, pour ne dire rien de plus, qu'il eût la hardiesse de me parler d'un semblable projet. — Le comte d'Halsbruck vaut au moins le lord Chester, et beaucoup mieux que les d'Effiat; quant à l'état que j'ai professé depuis plus de quinze ans, il diffère peu de celui d'un colonel de troupe légère; d'ailleurs, je n'ai pas l'intention de le continuer encore long-temps. J'ai appris que mon père est mort ainsi que mes frères. L'aîné, celui qui est cause que j'ai quitté ma patrie, a précédé mon père dans la tombe, qui me laisse une habitation commode et des bois pour chasser, et avec ce qui me revient de votre prise, nous vivrons très-heureux : la Poméranie est un beau pays. — La Poméranie! m'enfermer dans un pays si loin de Paris! plutôt mourir. — Vous ne mourrez point et nous irons en Poméranie; » et changeant tout-à-coup de conversa-

tion, il me dit: je voudrais demain matin, si vous le permettiez, prendre le chocolat avec vous; j'en ai de l'excellent que nos frères d'Espagne m'ont fait passer. Je n'osai lui dire que je ne voulais pas; il était le maître et pouvait, s'il le voulait, me rendre la plus infortunée des femmes; et il me laissa. Je m'approchai du lit de Dorothée, et, à force de prières, j'obtins qu'elle bût un peu de vin sucré, qui la ranima. Elle dormit assez bien et, le lendemain matin, elle se leva et reprit auprès de moi son service. Elle éprouva quelque plaisir en voyant que j'avais conservé, ainsi qu'elle; de quoi nous vêtir pendant plusieurs années. Elle eût tout donné pour rendre la vie à Laurent; mais enfin de cruelles privations ajoutent aux peines du cœur. Nous n'entendîmes point parler, de toute la journée, de brigands, ni de leur chef, excepté qu'on apporta le chocolat, dont il m'a-

vait parlé, et qui était excellent. Mais il ne vint pas en prendre sa part, et je ne le trouvai pas plus mauvais.

Dorothée en prit avec moi et mangea un peu; ce qui me fit le plus sensible plaisir. J'avais un si grand besoin d'elle : un domestique intelligent, attaché, fidèle et discret, est un bien précieux ; heureux qui le possède! J'employai donc tous mes soins à calmer sa douleur et à lui faire comprendre qu'elle me restait seule dans le monde et qu'il n'y avait qu'elle qui pût me faire supporter la vie, après toutes les pertes que j'avais éprouvées et la captivité où j'étais réduite. Elle sentit que la reconnaissance lui faisait une loi de vivre pour m'aider à soutenir le poids de mes douleurs. On nous servit et je forçai Dorothée à se mettre à table avec moi.

Enfin Ulric vint le soir, et me dit, je n'ai pas eu un instant à moi de tout

le jour, parce qu'il a fallu régler nos comptes, entre mes camarades et moi. Je leur ai partagé ce qui leur revenait et plusieurs vont retourner dans leur famille, comme je les y ai engagé, d'autres prendront parti dans les contrebandiers de France. Il y en a deux ou trois qui se feront moines, entre autres notre saint hermite, qui dit qu'il veut expier dans la pénitence, l'hypocrisie avec laquelle il a trompé depuis dix ans les pauvres habitans des villages voisins. — Mais, lui dis-je, il est bien vieux. — C'est ce qui vous trompe, le frère Antoine est de mon âge au plus; sa barbe, et ses cheveux blancs, sont postiches : enfin tout cela part demain au lever du soleil. Nous partons aussi dans votre voiture, avec quatre bons chevaux. J'emmène, de la troupe, deux jeunes gens qui n'y étaient que de force et sur lesquels je puis compter. Ils ont fort bonne mine

et seront bien vêtus, votre carrosse est beau; je vous assure que nous aurons encore bon air. Je reprends mon nom, sous lequel je n'ai rien à craindre, jamais je ne le portais en expédition; d'ailleurs nous serons bientôt en Westphalie où ma troupe n'a jamais pénétré. — Puisque je suis votre prisonnière, il faut bien que je suive votre marche. Puisse le ciel, permettre que vous échappiez à la justice des hommes et que vous apaisiez par une meilleure conduite, celle du ciel. — Il ne tient qu'à vous, me dit-il; soyez ma femme, je serai honnête homme. »

Pour gagner du temps, je lui observai qu'il n'y avait pas six mois que j'étais veuve, et que je porterais certainement le deuil de lord Chester au moins un an. — Encore six mois, c'est bien long, car réellement je suis amoureux de vous. Vous avez quelque chose de noble dans la physionomie

qui me plaît, et je vous conseille en ami d'en profiter pour vous assurer un sort heureux. Si au lieu de cela j'en épouse une autre, que deviendrez-vous, au fond de l'Allemagne, sans parens, sans amis, sans un *creützer* (1); car si vous me refusez, je vous laisserai dans la plus profonde misère. Enfin vous réfléchirez aux propositions que je vous fais; quand nous serons près d'arriver, nous nous arrêterons dans une ville pour nous marier, et quand nous aurons atteint mon château, je vous présenterai comme ma femme, à mes voisins, qui ne savent rien de mes aventures. Je vous les conterai en route; elles vous prouveront que les circonstances les plus malheureuses m'ont jeté dans la carrière du crime, et que j'en suis retiré par d'autres tout

(1) Petite monnaie d'Allemagne, qui ne vaut pas un sou.

aussi extraordinaires.» Tout ce qu'il me disait me faisait beaucoup de chagrin, mais que faire? Il ne m'était pas libre de changer de situation, il fallait s'y conformer, je lui dis donc que je réfléchirais. Il me prit la main, la baisa avec respect et me demanda d'être prête à partir, au plus tard à huit heures du matin, me souhaita une nuit tranquille et nous laissa.

Le lendemain, en effet, tout fut prêt pour le départ; on chargea ma voiture de tous mes effets : il me remit, avant d'y monter, un petit écrin qui contenait au plus le quart de mes pierreries. « J'aurais voulu, dit-il, tout vous conserver, mais cela m'a été impossible. — Mon Dieu, lui dis-je, à mon âge et dans ma situation, ces parures sont bien inutiles. — Elle ne le seront pas toujours, à ce que j'espère. »

Lorsque les premiers tours de roue

eurent donné à la voiture, ce mouvement uniforme qui berce mollement ceux qu'elle entraîne sur un chemin parfaitement uni, comme le sont les routes de Flandre, Ulric me dit: « Je vous ai promis, milady, de vous apprendre mes singulières aventures, et vous savez que tous nos romanciers font raconter à leur héros, leurs hauts-faits en voyageant avec leurs belles. Je ne puis donc mieux faire que de commencer le récit de ma vie. — Je vous écouterai, monsieur, avec attention. »

---

## CHAPITRE LIV.

*Histoire d'Ulric, comte d'Halsbruck.*

---

« Vous savez déjà, madame, que je me nomme Ulric; je suis le troisiè-

me fils du comte Jean-Nepomucène d'Halsbruck ; les deux aînés étaient d'un premier lit. Je suis le fruit d'un amour insensé. M. d'Halsbruck s'éprit des beaux yeux d'une jeune citadine, de la ville de Danneberg ; ma mère était sage, il ne put l'obtenir qu'en légitimes nœuds, mais la beauté et la vertu tiennent peu de place dans une généalogie et lorsque la possession de ma mère eut éteint la passion du comte, il aperçut qu'il avait fait une folie, parce que les enfans qui naîtraient de son union avec Christine Stolfen ( c'étaient les noms de ma mère ) ne seraient point chapitrables et seraient toujours dédaignés par leurs aînés, qui avaient soixante-quatre quartiers bien complets ; il se repentit d'avoir uni à son sort la pauvre Christine, et la rendit malheureuse. Je fus conçu dans les larmes, et quand ma mère me mit au monde, mon père et mes frères me

reçurent comme un intru. Le comte voulait m'envoyer nourrir dans un village fort loin du château; mais ma mère, déclara qu'elle ne se séparerait jamais de moi, et que si ma présence était désagréable, elle s'en retournerait près de ses parens, à Danneberg, où elle élèverait son fils. « Il ne tient qu'à vous, dit le comte, je vous ferai pour lui et pour vous une pension de deux cents ducats. « Ma mère ne se récria pas sur la modicité de cette somme; elle se trouvait trop heureuse d'échapper aux persécutions que son mari et ses beaux-fils lui faisaient éprouver. Elle partit un mois après ses couches, au milieu d'un hiver rigoureux et arriva chez son père, qui, sachant qu'elle était malheureuse avec le comte, fut très-aise, ainsi que sa femme, qu'on lui eût donné la permission de se réunir à eux. Ma grand'mère, surtout, était enchantée d'avoir l'honneur de bercer

le comte d'Halsbruck , elle me donna et à sa fille tous ses soins ; mais Christine aimait son époux ; et la manière dure et dédaigneuse dont il l'avait traitée, lui avait fait une si douloureuse impression , qu'elle languit tout le temps qu'elle m'allaita, et mourut fort peu de mois après que je fus sevré : ainsi je ne l'ai jamais connue. Mon grand-père annonça sa mort au comte qui envoya vingt ducats (1) pour ses obsèques , et signifia qu'il diminuait la pension de moitié, puisqu'il n'y avait plus que moi à faire vivre. Il recommanda que l'on me donnât une éducation qui fortifiât mon tempérament et me mît en état d'entrer fort jeune au service. Ce n'était pas là ce que voulait ma bonne grand'mère qui m'adorait , et parce que j'étais un fort bel enfant , et parce que j'étais tout ce qui

(1) Un peu plus de deux cents francs.

lui restait de sa fille unique, la malheureuse Christine; en conséquence, elle me choya et me gâta au-delà de tout ce que l'on peut dire. Dès sept ans j'étais le maître de la maison, on ne m'appelait que M. le comte, et le père de ma mère ne me parlait pas sans se découvrir. Dès douze ans, je commençais à devenir redoutable à tout le voisinage; j'entrais dans les jardins, je prenais des fruits, on s'en plaignait; ma grand'mère payait le double de ce que j'avais dérobé, et on ne m'en faisait pas le moindre reproche; on riait même de mes espiégleries : du reste, je ne voulais rien apprendre, pas même à lire et à écrire. Je battais la servante quand elle voulait m'empêcher de faire mes volontés et madame Stolfen me donnait toujours raison. Tout cela alla bien tant que mes vieux parens vécurent; mais, pour leur bonheur, ils moururent l'un et l'autre,

que je n'avais pas atteint ma quatorzième année. Les amis de M. et madame Stolfen, qui peut-être étaient bien aises de débarrasser la ville d'un mauvais sujet, me conseillèrent de me rendre chez mon père qui avait toujours son domicile au château d'Oderberg.

On fit une assemblée des parens que le curé présida, pour vendre les meubles de la maison que j'allais quitter : on la donna à bail, et le curé m'ayant fait habiller en grand deuil, me remit cinquante ducats, montant de la vente, déduction faite des frais de maladies, de sépulture, acte, etc. Je me trouvai très-riche avec cette somme qui était plus que suffisante pour mon voyage, ne doutant pas que mon père ne fût infiniment flatté en voyant qu'il avait un fils aussi bien tourné. Je montai le vieux rossinante de mon grand-père, après avoir fait mes adieux à une

fort jolie petite brune qui demeurait tout près de notre maison, à qui je promis, quand mon père m'aurait donné ce qui me revenait de son bien, que je viendrais l'épouser. Je ne sais si elle le désirait beaucoup, car ma réputation n'était pas merveilleuse.

Mon Bucéphal n'avait jamais trotté de sa vie, et malgré les coups d'éperons que je lui donnais sans cesse, il n'en avançait pas davantage. Il fut quatre jours à faire la route de Danneberg à Oderberg, mais enfin j'arrivai, ayant fait bonne chère et dépensé sur la route une grande partie de mon argent.

Je me fis annoncer, M. Ulric, comte d'Halsbruck. — Qu'est-ce à dire, s'écria mon père, quel est cet imposteur? Il n'y a que moi qui porte ce titre, et il vint tout en colère; quand il me vit, elle fit place au rire, et aux mauvaises plaisanteries. — Eh! qui êtes-vous, mon cher enfant, vous êtes bien jeune?

— Je suis Ulric, fils de l'infortunée Christine, comtesse d'Halsbruck.—Ah! c'est vous, Ulric, qui vous dites comte d'Halsbruck; je ne vous croyais pas l'aîné de ma maison; mais enfin vous voilà, et qui vous amène? — J'avais été très-choqué de la manière leste dont on me recevait. Je viens, dis-je, occuper ici la place que ma naissance me donne, et dont messieurs mes frères jouissent depuis assez long-temps; d'ailleurs, il faut bien que vous me receviez, puisque mon grand-père et ma grand'mère sont morts. — Ah! c'est différent; et je lui présentai une lettre du curé, qui attestait ce que je venais de dire.

Alors mon père donna ordre que l'on prît mon cheval, qu'on le mît dans l'écurie et que l'on me servît à déjeûner. Cela me racommoda avec ma famille, un jambon de Westphalie et du vin de Hongrie me pa-

rurent fort bons, et je me proposai de me conduire de manière à rester dans une maison où l'on faisait si bonne chère. Je n'avais pas pensé que la première chose que mon père me demanderait serait ce que je savais, et on sait que je ne savais rien.

Je crus qu'une grande franchise sur cet article était ce qui vaudrait le mieux, puisqu'il était impossible de le dissimuler. D'ailleurs, j'avais remarqué que mon père me regardait avec bienveillance, en cela bien différent de mes frères; mais je croyais que sa protection était la plus importante et je ne connaissais pas toute la noirceur de caractère de mes frères, surtout de l'aîné.

Ce que j'avais prévu arriva, mon père m'interrogea; je lui dis que je le priais de permettre que je remisse au lendemain à lui répondre; que dans ce moment le changement de ma des-

tinée me causant beaucoup d'émotion, mettrait peut-être ma mémoire en défaut, et que je le priais de vouloir bien ne m'examiner que tête à tête. — Eh! bien, dit-il, à demain. Le reste du jour se passa fort bien. Je vis avec plaisir, que la maison annonçait de l'aisance, et qu'il y avait de jolies voisines; que me fallait-il de plus. Je n'étais pas cependant sans inquiétude de la conversation du lendemain.

Après le déjeûner, mon père m'emmena dans son cabinet, et me dit: « Eh bien, Ulric, que peuvent t'avoir appris les bons bourgeois qui t'ont élevé. — Rien, et j'en suis fort aise; car leur éducation n'eût pas pu vous convenir. Me voilà près de vous: donnez-moi tel maître que vous voudrez, et vous verrez que je me rendrai digne de vos bontés. — Il a, ma foi, raison! il vaut mieux ne rien savoir, que d'avoir de mauvais principes. — Quoi! tu ne

sais pas même lire. — Mon Dieu ! non ; mais je monte à cheval, je tire au blanc, nul ne peut me passer à la course, ni lancer un palet plus lourd et plus loin que moi. — Allons, c'est quelque chose ; mon aumônier t'apprendra ce qu'il faut que tu saches indispensablement pour entrer au service. Il sonna et fit dire au bon abbé qu'il avait à lui parler. Il se rendit aussitôt aux ordres de monseigneur.

C'était un fort bon homme, qui avait un esprit plus droit que brillant ; il en savait plus qu'il ne m'en fallait. Nous commençâmes dès le même jour, et, trois mois après, j'étais en état d'écrire à Julienne. J'étais beaucoup plus empressé de lui donner de mes nouvelles, qu'à marquer au curé de Danneberg ma reconnaissance du bon conseil qu'il m'avait donné, et dont je me trouvais fort bien ; car, au fait, mon père me traitait à merveille,

et semblait vouloir réparer les torts qu'il avait eus avec Christine, en me témoignant beaucoup de bontés. Tout ce qui venait au château lui faisait compliment d'avoir pour fils un si joli garçon. Il est vrai qu'en comparaison de mes frères, j'étais un Apollon du Belvédère.

Deux ans se passèrent ainsi, et j'appris, dans ce temps, tout ce qu'un gentil-homme doit savoir. Je voyais bien que MM. d'Halsbruck étaient jaloux de l'amitié que mon père me témoignait, et je me mettais fort peu en peine de les ménager. L'amour est presque toujours cause des divisions qui s'élèvent dans les familles. Ludowic (c'était le nom de l'aîné de mes frères) faisait sa cour à une jolie chanoinesse de Stettin, et il espérait que son père lui permettrait de l'épouser; mais celui-ci trouvait un obstacle invincible dans le peu de fortune de la jeune personne,

dont il ne croyait pas la conduite à l'abri de tout soupçon. Moi qui ne voulais point épouser, cela m'était fort égal, et, pendant que Ludowic perdait son temps en négociations avec mon père, ce qui impatientait fort l'aimable Lucile, je cherchai à plaire; j'y réussis. On ne parla point de mariage; mais on s'en passa, et une belle nuit que la jolie Lucile était au château et où mon frère avait en vain sollicité un entretien secret, je fus introduit près de la belle.

Ludowic avait quelques soupçons; il passa la nuit en sentinelle, me vit entrer chez Lucile et m'attendit pour me surprendre au moment où j'en sortirais. La conférence avait été longue, il ne désempara pas; et lorsque Lucile me reconduisait avec de grandes précautions, au moment où la porte s'ouvrit, nous le vîmes se jeter entre nous. Lucile eut la présence d'esprit de dé-

tacher sa main de la mienne, et de fermer sa porte, de sorte que nous restâmes seuls, mon frère et moi.

Il était à cette époque plus grand, plus fort que moi; il me saisit par le bras d'une manière si forte, si vigoureuse, que je ne pus lui échapper, et il me traîna jusqu'à l'appartement de mon père qu'il réveilla, et lui fit les plaintes les plus amères de mon procédé à son égard. « Je ne vois pas à cela un très-grand mal. Votre frère savait que je ne voulais pas consentir à votre mariage; il a trouvé Lucile sensible à ses vœux, il a fait ce que tout autre à sa place eût fait : j'en suis fort aise, car cela vous apprend le peu d'estime que mérite une femme capable de se conduire ainsi. — Ah! je ne m'attendais pas que vous donneriez raison à Ulric; mais j'ai eu tort, il est clair que vous le préférez à nous, et que nous ne sommes plus rien depuis qu'il

est ici. » Mon père fit tout ce qu'il put pour étouffer ces semences de division; mais il ne put y réussir, et Ludowic nous quitta en me faisant des menaces dont le comte fut effrayé. « Il faut nous séparer, mon cher Ulric; je connais votre frère mieux que l'on ne le croit, il est capable d'exercer contre vous une vengeance qui aurait des suites funestes. Partez, mon cher Ulric, je vais vous donner une lettre pour le premier chambellan de l'empereur, il vous fera entrer dans les troupes de son souverain, et j'aurai soin que vous soyez agréablement au service, et que vous y fassiez votre chemin. » Je marquai à mon père le chagrin que j'aurais de m'éloigner de lui; j'en avais, mais bien plus de quitter Lucile, dont la vertu m'importait fort peu. Malgré cela, mon père fit faire toutes les dispositions pour mon départ. Lucile, qui ne pouvait douter que notre aventure

fût bientôt publique, partit d'Oderberg avant le jour, et se retira à Munster dans un couvent, où elle prit l'habit et fit ses vœux; mais mon frère ne m'en voulait pas moins mortellement de lui avoir fait perdre l'objet de son amour, et plus encore de voir que chaque jour je devenais plus cher au comte; il inventa, pour me faire perdre ses bontés, un moyen infâme.

Le jour de mon départ pour Vienne était fixé; mon père m'avait fait faire un équipage complet, et il ne paraissait point dans ses manières avec moi que je lui fusse moins cher que mes frères, quoique ma mère ne fût point demoiselle, et c'était là ce que Ludowic ne pouvait supporter.

---

## CHAPITRE LV.

Mon père avait reçu depuis peu le remboursement d'une somme considérable en or, il ne nous en avait pas fait mystère; Ludowic la lui avait vu serrer dans un petit coffre de fer qui était dans son cabinet, dont il ôtait ordinairement la clef. Au moment de mon départ, mon père descendit avec moi jusque dans la cour où mes chevaux m'attendaient, il m'embrassa tendrement et me recommanda de marcher dans les voies de l'honneur. Je le quittai les larmes aux yeux; et étant monté à cheval, je partis au grand galop. Mon père allait rentrer chez lui, mon frère l'emmena dans le parc, comme pour le distraire. Il lui parla d'un de ses amis

qui se trouvait dans le plus grand embarras pour payer une somme de mille ducats, qu'il serait sûr de rendre dans trois mois, s'il trouvait à les emprunter. « Tu sais, mon fils, que j'ai plus du double de cette somme dans mon cabinet, dont je n'ai pas encore trouvé la destination; je vais te donner celle dont ton ami a besoin; je m'en rapporte entièrement à toi pour prendre les sûretés nécessaires afin que je ne la perde pas. » Mon frère parut pénétré de reconnaissance, monta avec mon père dans son cabinet; la clef y était restée, mais le coffre n'y était plus. Mon père éprouva la plus grande surprise; il appelle ses gens, fait faire des recherches par toute la maison, le coffre ne se trouve pas. Ludowic, qui savait bien où il était, puisque c'était un de ses agens qui l'avait placé, à mon insçu, dans une de mes valises, se jeta aux genoux de mon père, et lui dit : « Si

je vous fais part de mes soupçons, et qu'ils ne se vérifient pas, me pardonnerez vous d'avoir parlé? — Oui. — Eh bien! je suis intimément persuadé que c'est Ulric qui a enlevé cet or. — Dieu! une telle pensée peut-elle entrer dans l'âme d'un frère? Mais pour vous prouver que votre haine contre Ulric vous abuse, nous allons sur-le-champ suivre ses traces, ce qui ne nous sera pas difficile; car sûrement il suit tranquillement le chemin de Vienne. » Il donna ordre que l'on attelât deux chevaux à un chariot de poste, et faisant fendre l'air, tant il avait d'empressement à me rejoindre pour confondre mon frère; il ne fut pas long-temps à me trouver : et comme je venais d'entrer dans une auberge sur la route, il y arriva avec Ludowic. Quelle fut ma surprise, quand je les aperçus; je ne me doutais en rien du coup qui me menaçait. Je fus au-devant du comte pour l'aider à des-

cendre de voiture. « Qui vous amène, mon père, si promptement sur mes pas? Auriez-vous oubliez quelqu'ordre à me donner. — Non, mais un sujet bien douloureux me force à vous suivre: entrons, je vous l'expliquerai. Faites monter vos valises dans votre chambre, il n'est pas sûr de les laisser dans la cour. » Je ne comprenais pas ce que mon père voulait.

Quand nous fûmes entrés, que les valises furent apportées, il me dit : « Je vous ordonne, mon fils, de faire ouvrir les coffres qui contiennent tout ce que vous avez emporté du château; j'ai une recherche importante à faire. — Mon père! me soupçonneriez-vous? Que signifie cet ordre? — Faites ouvrir, je n'ai point d'autre explication à vous donner. » Ludowic prit la parole, et du ton le plus doux, il s'adressa à moi: « Ne vaudrait-il pas mieux qu'un aveu sincère prévînt tout ce scandale? Con-

venez-en, mon frère.—Et de quoi voulez-vous que je convienne? Tenez, monsieur, voilà les clefs, cherchez vous-même ce que je n'imagine pas que vous puissiez trouver. » Mon père, pâle, tremblant, ouvre la première, la seconde valise, ne trouve rien et semble moins troublé, quand, ayant ouvert la troisième et y apercevant le coffre, objet de ses recherches, il tombe dans les bras de mon frère, en s'écriant : « Dieu! Ludowic ne s'était pas trompé. » Puis s'adressant à moi : « Malheureux! faut-il que ton crime soit avéré, que je ne puisse m'en imposer sur ton innocence! Fils indigne de moi, fuis loin de ma maison, que mes yeux ne t'y rencontrent jamais; retombe dans l'état où ta mère a pris naissance, et n'ose jamais prendre mon nom! » Muet d'étonnement et d'horreur, je jetai un regard foudroyant sur Ludowic : « Infâme calomniateur! lui dis-je, toi seul as pu

faire placer ce coffre dans mes valises, mais on te croit, et on me maudit! Va, je quitte avec joie un nom que tu déshonores, et je ne plains que mon père, d'avoir mis au monde un monstre tel que toi! »

Mon père, irrité de ce discours, voulait se jeter sur moi qui, hors de sens et ne pouvant plus résister à une si horrible injustice, sors à l'instant de la chambre de la maison et me trouve sur la route, que je parcours en fuyant comme un criminel. Je marchai, je ne sais combien d'heures; enfin j'entrai dans un bois et j'y tombai accablé de fatigue et de douleur. Je ne sais si je dormis long-temps; mais au milieu de la nuit je me sentis attacher avec des cordes et porter par des hommes. Je crus que c'était mon père qui me livrait à la justice. Je gardai le silence; je mis out mon espoir dans l'intégrité des juges. On me conduisit dans une cham-

bre que je crus une prison ; c'en était une en effet, mais de toute autre espèce que celle où je croyais être. Des voleurs m'avaient vu dormant; j'étais richement vêtu, et ils pensèrent que j'avais de l'or dans mes poches; ils résolurent de s'en emparer et de m'engager dans leur troupe qui ne faisait que passer par la Poméranie et se rendait dans les Pays-Bas, où ils avaient un corps considérable. Ils ne tardèrent pas à venir me faire part de leurs projets sur moi. J'avais la tête perdue; je me persuadai que mon frère me conduirait sur l'échafaud; ou m'assassinerait; je n'avais plus rien, mes futurs compagnons qui m'avaient tout enlevé, pouvaient bien me tuer pour m'empêcher de parler : je pensai que je ne risquais pas grand'chose à faire route avec eux, que je serais toujours à même de leur échapper quand je serais dans un pays où je ne craindrais plus les noirceurs de mon frère : enfin

je me décidai à partir avec eux; voilà vingt ans que je les ai ou suivis ou commandés, et j'étais parvenu à faire taire ma conscience. Cependant je pensais sérieusement à quitter mes compagnons pour retourner en Poméranie, lorsqu'il y a trois mois, j'ai su que mon père était mort de douleur de ma perte, parce qu'il avait été informé très-récemment du complot de mon frère, par celui à qui Ludowic avait ordonné de placer le coffre parmi mes effets. Mon père aussitôt a fait mettre cette relation dans les papiers publics, afin qu'elle me parvînt; il m'invitait à revenir près de lui. J'ai su, par le même moyen, qu'il n'était plus; qu'avant de mourir, il avait fait un testament en ma faveur, que la mort de mes frères rend inutile.

Mon rère aîné, celui qui a causé tous mes maux, n'a pu soutenir les reproches de son père; il s'est précipité

dans l'Oder. Le second l'avait précédé de quelques années dans l'autre vie et n'a point eu d'enfant; de sorte que je me trouve seul héritier de la maison d'Halsbruck qui s'éteindra avec moi. Voilà, chère Marie, l'histoire exacte de ma vie et de mes malheurs que j'oublierai, si vous daignez unir votre sort au mien. »

Je l'assurai que ces infortunes m'avaient sensiblement touchée et me faisaient envisager sous un point de vue moins défavorable le parti qu'il avait pris, qu'il paraissait y avoir été poussé par une force irrésistible (1), et je lui demandai seulement de ne me parler de mariage, que, lorsque nous serions près du terme de notre route, qu'alors je lui dirais ce que j'aurais décidé. Il m'assura qu'il se confor-

---

(1) Je suis loin d'être de l'avis de Marion de Lorme sur la prédestination.

merait à mes volontés, et nous continuâmes notre route sans rien dire de plus sur ce sujet.

Nous fîmes notre premier séjour à Tournai, de-là, à Liége; nous nous arrêtâmes à Aix-la-Chapelle pour y voir le tombeau de Charlemagne. Arrivés à Clèves, nous y séjournâmes quelques jours; j'avais besoin de repos; ma santé avait été fort altérée par cette dernière secousse. Rien d'aussi agréable que la position de cette ville; le joli ruisseau qui la traverse, rafraîchit les campagnes qui environnent Clèves. Je vis avec plaisir qu'Ulric n'était point insensible aux beautés de la nature. « Je jouis peut-être plus que vous, me disait-il, de ces sites champêtres, parce que depuis quinze ans, je ne les parcours qu'avec effroi; aujourd'hui que je suis rendu à la vertu, et que, sous ce gouvernement, je n'ai rien à craindre, je respire plus librement, et tout s'embel-

lit à mes yeux des charmes de l'innocence.» Je ne crus pas devoir relever ce mot; mais il me semblait, que dans sa bouche, il était aussi déplacé qu'il l'eût été dans la mienne. Je lus bien, des années après, dans Voltaire, une pensée qui nous convenait bien mieux, et que j'avais sentie sans pouvoir l'exprimer.

Dieu fit du repentir, la vertu du coupable.

Mais je ne connaissais pas encore assez Ulric pour oser risquer cette réflexion, qui eût pu l'offenser. Il n'était pas non plus sans pitié pour les pauvres. Je lui vis, dans les promenades que nous faisions ensemble, donner très-généreusement à des mères de famille qui lui demandaient une bouchée de pain; mais je fus frappée de l'effet terrible que produit, dans une âme faible, l'habitude du crime.

Comme nous sortions de Clèves, pour gagner Munster, nous rencon-

trâmes le prince évêque dans sa voiture attelée de six chevaux d'une grande beauté; du reste, assez mal accompagné. «Ah! s'écria Ulric, la belle prise à faire, si j'avais encore ma compagnie, et voyant que ces mots me faisaient pâlir, il me prit affectueusement la main et me dit : ne craignez rien, je ne retournerai point en arrière; je n'affligerai jamais votre cœur par aucun acte barbare; je ne l'étais devenu que par la force des circonstances et ensuite par l'habitude.»

En descendant dans le fond de mon cœur, j'en aurais pu dire autant, nous étions faits l'un et l'autre, lui, pour être honnête homme, moi, une femme vertueuse, et nous nous étions tous deux écartés de la route. Il fallait espérer, puisque le ciel nous réunissait d'une manière si extraordinaire, que nous terminerions notre carrière, non, dans l'innocence, comme le disait Ulric, ce don précieux n'appartient qu'à ceux qui ne

se sont pas écartés du sentier de l'honneur, mais dans l'exercice des vertus que nous pouvions encore pratiquer et qui expieraient les torts de notre jeunesse.

Arrivés à Munster, nous ne fîmes qu'y coucher et nous partîmes pour Oldembourg, où nous dînâmes pendant que les chevaux prenaient haleine. Nous visitâmes le château qui est très-beau; mais Ulric était pressé de partir, parce qu'il voulait arriver le second jour à Danneberg, patrie de sa mère, où il désirait se faire reconnaître et obtenir du curé, s'il existait encore, de nous marier sans éclat. Nous y arrivâmes de très-grand matin et il se fit conduire au presbytère et demanda le pasteur; on lui dit qu'il y était; il me pria de descendre; nous entrâmes dans une petite cour sablée, plantée d'arbrisseaux en fleurs, qui répandaient un parfum agréable. Ulric m'avait demandé en grâce, 1

veille, de quitter le deuil; j'avais mis une robe feuille morte, dont la couleur convenait à la disposition de mon âme.

La pensée que j'allais faire injure à la mémoire de lord Chester, en lui donnant pour successeur un ancien chef de brigands, me causait une peine mortelle. Mais, comment échapper à cette dure condition? Comment tomber volontairement dans une misère affreuse! et comment rejoindre la France ou l'Angleterre? Enfin je m'abandonnai à ma destinée et je me laissai conduire par celui qui pouvait seul me rendre sinon heureuse, au moins faire que ma situation fût supportable.

---

## CHAPITRE LVI.

On nous introduisit dans une salle basse, où était un vieux prêtre et une femme fort âgée qui filait; le pasteur, car c'était lui, avait la vue affaiblie par l'âge, il ne savait qui arrivait chez lui; mais sa vieille gouvernante dit : « Me trompé-je! Monseigneur, n'est-il pas Ulric d'Halsbruck?—Oui, dit-il; mais comment se fait-il que vous me reconnaissiez? j'étais si jeune quand j'ai quitté ce village.—J'étais au château d'Oderberg quand vous partîtes pour Vienne et que votre frère aîné, ce méchant frère, vous a accusé, si à tort, d'avoir volé l'argent de Monseigneur le comte. — Mon père a reconnu son erreur et

m'a institué son unique héritier, et je viens ici, en passant avec ma femme, pour me rendre dans le château que mon père m'a laissé. » Le curé, aidé par sa gouvernante, dit qu'il se remettait fort bien M. le comte, et, pour peu qu'on l'en eût pressé, il m'eût aussi reconnue, quoiqu'il ne m'eût jamais vue. Il dit à Pétronille de faire préparer le meilleur dîner qu'elle pourrait et témoigna à Ulric le plaisir qu'il avait de le revoir, et le chagrin que les bruits calomnieux que l'on avait semés sur Ulric, l'eussent éloigné de sa patrie, et quoique, dit-il, je ne les aie jamais crus, ils m'avaient causé une grande affliction, et je disais toujours que vous étiez espiégle dans votre enfance et surtout fort gâté par votre respectable grand'mère, mais j'aurais soutenu, contre qui l'aurait voulu, que vous étiez incapable d'une bassesse, et je le disais sans cesse à M. le comte.

C'est moi qui ai déterminé le complice de votre frère, à l'article de la mort, à dévoiler cet horrible complot. Mgr. Ludowic n'a pas voulu se confier à la miséricorde de Dieu et des hommes. Vous savez sa fin déplorable, il a terminé sa vie par un crime, j'en ai été pénétré de douleur, et puis je ne savais comment vous seriez instruit du changement de votre position, car on ignorait où vous étiez, et en vain M. le comte fit des recherches pour vous trouver. — Aussi ce n'a été que par les papiers que j'ai su la mort de mon père, de mes deux frères et que mon innocence était reconnue. — Mais, où étiez vous? — Sur les bords de la Mer Noire. — Et madame la comtesse? — Etait avec moi, et nous réclamons votre ministère. — Je ferai tout ce qui dépendra de moi et ne nuirai pas à l'ordre. — Madame est veuve du lord Chester et je ne me suis point marié; ainsi libres tous deux,

nous vous demandons la bénédiction nuptiale, mais sans aucun éclat. Nous arriverons dans mes terres comme de vieux époux. — Rien n'est plus facile, il ne faut rester ici que trois jours; avez-vous vos papiers?—Milady a tous ceux qui constatent son état; pour moi, il faudra se contenter de la notoriété publique; vous savez bien que c'est moi, et il n'y a aucun doute. » J'admirais avec quelle facilité Ulric disposait de moi; mais le sort en était jeté, il fallait obéir.

Pétronille, curieuse comme toutes les vieilles filles, était désolée de ne pouvoir causer avec Dorothée, qui ne parlait que français et anglais, de sorte qu'elle ne put espérer qu'elle répondît aux questions qu'elle lui ferait, puisqu'elle ne les entendrait pas. Il fallut qu'elle s'en tînt à ce que son maître lui dit de mon existence. Je donnai, dès le soir, mes papiers au pasteur;

pour que rien ne retardât la célébration ; et, comme l'avait dit Ulric, puisqu'il fallait que je restasse en Poméramie, il valait mieux que j'y fusse comme ayant la première place dans le château d'Oderberg, que la dernière, ce qui pouvait m'arriver, s'il en épousait une autre.

Nous ne fîmes pas de contrat de mariage ; mais, pour en tenir lieu, il fit un testament ; par lequel il m'instituait sa légataire universelle ; ainsi mon sort était assuré. Je passai le temps assez tristement chez le bon curé, malgré qu'il fît tout son possible pour que rien ne me manquât ; mais un presbytère sur les frontières de la Basse-Saxe n'offre pas de grandes ressources : enfin arriva le jour que je redoutais plus que je ne le désirais. Nous nous rendîmes à l'église de fort grand matin. Le curé, ayant fait entrer le maître d'école et le sonneur, ferma les portes,

et leur dit : « M. le comte d'Halsbruck a besoin de mon ministère pour régulariser son mariage avec madame la comtesse. Je vais leur donner la bénédiction suivant le rithme catholique. » Il nous fit approcher de l'autel, reçut nos sermens, offrit les saints mystères, dressa un acte, qu'il fit signer aux deux témoins, auxquels il recommanda de garder le secret. Ulric acheta leur discrétion quelques ducats, dont ils furent très-reconnaissans.

Rentrée au presbytère, je montai dans la chambre que j'y occupais. En pensant aux engagemens que je venais de prendre, je crus qu'un songe m'avait abusée. Est-il possible que je sois la femme d'un voleur de grand chemin ; mais il ne me laissa pas long-temps à mes réflexions. Je l'entendis frapper doucement à ma porte ; je ne voulais pas ouvrir : il me demanda si je ne me souvenais pas de ce que je venais de

promettre, ou s'il serait contraint d'enfoncer la porte. Cette manière ne me parut pas d'une extrême délicatesse. « Lord Chester ! lord Chester, était-ce ainsi ?.... mais regrets superflus ! J'ouvris : il se précipita dans mes bras avec l'ardeur la plus vive. Il était le plus bel homme que l'on pût voir, pas plus de trente-six ans. Je me sentis entraînée malgré moi, et j'oubliai le chef de brigands, pour ne voir que l'époux passionné le plus digne, par ses qualités extérieures, de faire partager son ivresse.

Le bon curé avait fait venir un des meilleurs cuisiniers de la ville, et on nous servit, à midi précis, un fort bon dîner, auquel le pasteur avait invité douze des personnes les plus distinguées de la ville, et leurs femmes, non comme à un repas de noces, nous étions censés mariés depuis long-temps, mais comme voulant partager avec ses concitoyens

l'honneur que lui faisaient M. le comte et madame la comtesse d'Halsbruck. Plusieurs d'entre les convives, qui connaissaient Ulric, furent fort aises qu'on lui eût rendu justice, et le félicitèrent en même temps d'être uni à une si belle et si aimable femme.

Le repas fut aussi agréable qu'il pouvait l'être avec des gens dont je n'entendais pas la langue, et à qui Ulric était obligé d'expliquer ce que je disais, comme il me rendait les complimens qu'ils nous faisaient à l'un et à l'autre, et dont au fond du cœur je riais, en pensant à qui ils s'adressaient. On but beaucoup, moi fort peu, ce qui étonnait les dames allemandes, qui tiennent fort bien tête à leur mari. Enfin, après avoir passé trois heures à table, on en sortit à ma grande satisfaction; on joua au tharoc, que je ne savais pas, mais Ulric me conseillait; on fit une collation, et on but encore beau-

coup, et nos convives, en nous quittant, avaient quelque peine à retourner chez eux. Je remontai dans ma chambre. Ulric, dont l'amour semblait s'être accru par la possession, m'y suivit.

Dorothée, en me mettant au lit, ne put s'empêcher de pleurer, elle se rappelait les deux fois qu'elle m'avait déshabillée dans une pareille circonstance; mais quelle différence entre ceux qui devenaient, par mon hymen, ses maîtres. Les deux premiers l'avaient, ainsi que son mari, comblée de bienfaits, et celui-ci avait immolé son cher Laurent. Je sentais comme elle tout ce que la comparaison devait lui faire souffrir; mais pouvais-je refuser le comte, on sait quelles avaient été mes raisons.

Le lendemain nous partîmes, laissant au curé une somme assez considérable pour ses pauvres, et à Pétronille des témoignages de reconnaissance de

ses soins pendant notre séjour au presbytère. Nous n'arrivâmes que le second jour à Oderberg. Le comte avait fait annoncer son retour, ses vassaux vinrent au-devant de lui, ayant à leur tête les principaux des environs. Nous fûmes complimentés par le bailli, comme nous nous l'avions été, lord Chester et moi en Irlande, mais quelle différence! Ici des paysans pauvres, à peine vêtus, parlant une langue qui m'était étrangère, et ce château tant vanté, qui n'était qu'un vieux fort dont le temps minait les tours dont plusieurs menaçaient ruine; les bâtimens du presbytère étaient beaux en comparaison. Le vieux comte n'avait rien fait entretenir; depuis la mort de ses fils et la disparution d'Ulric, il ne prenait plus d'intérêt à ses propriétés. Ulric, qui vit bien que je trouvais tout en mauvais ordre, me fit ses excuses de me recevoir si mal, et me pria de l'aider à

rendre à son château un aspect moins défavorable. Il fit venir de Stettin, dont nous n'étions pas éloignés, un architecte et un tapissier, et au bout de six mois, nous avions un appartement assez commode et meublé d'une manière décente. J'appris la langue, qui avait quelque rapport avec l'Irlandais. Je mis aussi de l'ordre dans les revenus de la terre; et sans rigueur, je parvins à faire payer les tenanciers.

J'avais besoin de ces occupations pour diminuer l'ennui que j'éprouvais. Ulric était beau, et si j'avais pu oublier le métier qu'il avait fait si longtemps, je l'aurais cru un fort honnête homme; car rien n'annonçait la fraude et la rapacité dans ses relations, soit avec ses vassaux, soit avec ses voisins, dont la plupart l'avaient parfaitement reconnu, et lui faisaient assiduement leur cour, parce qu'ils venaient chez lui tant qu'ils voulaient, bien manger, bien

boire, chasser, dormir dans de fort bons lits; quelques-uns même voulaient me persuader qu'ils me trouvaient jeune et jolie, mais ils ne me donnaient nulle envie d'être infidèle à mon cher brigand, auquel je m'accoutumais fort bien.

Cependant, il faut en convenir, quand il fut mon époux, il se livra beaucoup plus aux tristes habitudes qu'il avait contractées avec ses compagnons; il buvait souvent jusqu'à se trouver hors de raison; alors il ne fallait pas le contrarier, car il s'emportait, et il aurait été très-dangereux d'exciter sa colère. Il m'a plusieurs fois placé la pointe de son sabre sur la poitrine. Je lui disais : « Frappez! vous me délivrerez du malheur de vivre avec un homme qui ne se connaît plus. » Alors il convenait de ses torts, me suppliait de lui pardonner, et recommençait huit jours après. J'étais si

fatiguée de mon existence, que j'avais souvent parlé à Dorothée du projet de fuir; mais elle m'en faisait envisager la difficulté, et surtout me disait : « Vous ne pouvez douter que je hais souverainement M. le comte, mais pensez que vous n'avez plus rien, et que si vous quittez votre époux, vous mourrez de faim et moi aussi. —Restons, puisqu'il le faut, mais je prie Dieu de ne pas prolonger ma vie de longues années. » J'étais loin de croire que je n'en avais pas parcouru la moitié, j'ajoutai, je ne me fais pas d'illusion, mes derniers chagrins m'ont cruellement changée; il est impossible de reconnaître en moi la belle Marion. Ulric ne s'en aperçoit pas encore, si une fois il me voit telle que je suis, il cessera de m'aimer; et je n'ai point l'espoir, comme dans une autre union, de voir remplacer l'amour par l'amitié. M. d'Halsbruck, ne doutant point que je n'ai point d'estime pour lui, et l'es-

time pouvant seule rendre solide un attachement réciproque, nous finirons par avoir une indifférence extrême l'un pour l'autre, si toutefois il s'en tient là.

Dorothée, qui craignait de rester seule en Poméranie, m'engageait à prendre soin de ma santé, et à ne point m'abandonner à l'ennui; mais cela m'était bien difficile. Je n'avais pas un livre anglais ou français, j'entendais si difficilement l'allemand, que pour lire des ouvrages écrits dans cette langue, c'était un travail des plus pénibles. Il en était de même de la conversation. Je parlais mal, et je n'entendais pas la moitié de ce que l'on disait, et ces deux privations m'étaient insupportables. Ulric passait les journées à la chasse, le soir à table. Il ne faisait nul usage de ses connaissances; il avait beaucoup voyagé, mais il était impossible qu'il pût parler des pays qu'il

avait vus et parcourus, puisque partout il n'y avait vécu que de brigandage et laissé des marques de cruauté de la troupe qu'il commandait. Je voyais bien qu'il se fuyait, et que la vie calme qu'il menait laissait tout le temps à des réflexions déchirantes. Sa santé en était quelquefois altérée plus que de ses excès, qui cependant auraient nécessairement abrégé ses jours.

## CHAPITRE LVII.

Il y avait trois ans que nous menions une vie assez monotone, et qu'Ulric, toujours amoureux, ne paraissait point joindre aux sujets de repentir que ses crimes lui causaient, celui qu'aurait pu lui faire éprouver son mariage avec

une femme ayant quinze ans plus que lui. Depuis quelque temps, il s'abandonnait moins à l'usage des boissons énivrantes; son humeur était plus égale. Il avait fait venir de France des ouvrages de nos meilleurs auteurs; il se plaisait à me les entendre lire, et je commençais à me flatter que je le ramènerais peut-être à sa première destination, qui était d'être un homme aimable, et s'adonnant à la culture des lettres : enfin, je m'accoutumais à mon sort, quand je me vis forcée d'en changer encore. Ulric reçut un jour une lettre dont l'écriture le fit pâlir ; il l'ouvre, et me dit : « Je suis perdu! Cette lettre est de mon lieutenant ; il est dans le voisinage : voyez ce qu'il m'écrit. » Je lus ce billet, qui était fort inquiétant. Cet homme demandait 50,000 fr., menaçant de le dénoncer comme chef de brigands. Il ne donnait que trois jours pour lui rendre

réponse, et il indiquait un bois sur le chemin de Stettin, où il se trouverait. « Eh bien! lui dis-je, que ferez-vous? —J'irai, et lui porterai cent cinquante ducats, pour qu'il puisse s'éloigner. — Mais s'il vous dénonce.— Je l'en empêcherai bien. — Mon Dieu! ne vous exposez pas, pensez que je n'ai que vous dans ce pays-ci; que deviendrais-je, si je vous perdais. » Il fut sensible à ces témoignages de mon amitié, mais il n'en suivit pas moins son projet, et, malgré tout ce que je pus lui dire, il partit dès la pointe du jour pour se rendre dans le bois indiqué par la lettre, se faisant suivre par les deux hommes qu'il avait amenés et qu'il ne craignait pas d'instruire de l'entreprise du lieutenant. Il les avait fait armer, et lui-même l'était de manière à ne point redouter une surprise.

En entrant dans le bois, il vit le

cheval du lieutenant qui était attaché à un arbre; il le reconnut, et donna ordre à ses deux jeunes gens de s'en emparer. Un instant après, cet homme ayant entendu du bruit, vint au comte et lui dit avec une rare effronterie : « Eh bien! m'apportez-vous la somme dont j'ai besoin?— Je vous apporte celle nécessaire pour que vous rentriez en France, votre patrie, pour y vivre en honnête homme : voici cent cinquante ducats bien comptés dans cette bourse; partez, ou c'est moi qui vous ferai arrêter et conduire dans les prisons de Stettin. — Quoi! c'est Ulric qui qui me parle ainsi? — Oui, et je ferai ce que je vous dis.—Je vous en empêcherai bien. » A cet instant il tire un pistolet de son sein, met Ulric en joue; celui-ci en fait autant, leurs coups partent au même moment et se croisent: celui d'Ulric atteint son ancien lieute-

nant au front, et l'étend sans vie. Mais la balle dirigée par le brigand (1) arrive droit dans la poitrine de mon mari. La douleur fut si vive, qu'il fut désarçonné et tomba baigné dans son sang. Ses gens, qui étaient descendus de cheval, accoururent, le relevèrent et le portèrent à une petite cahutte de charbonnier, où ils s'empressèrent d'étancher le sang; puis l'un d'eux monta le cheval de son maître, comme plus vif que le sien, et vint me chercher. Je fus saisie de crainte et de douleur. « Serai-je donc, disais-je, toujours environnée d'évènemens funestes. »

Je donnai ordre qu'on attelât aussitôt deux chevaux à une voiture, dans laquelle j'espérais encore le ramener vivant au château, et à force de soins, l'arracher au danger qui le menaçait.

---

(1) On pourrait demander lequel, mais ici c'est le lieutenant qu'il faut entendre.

Mais, hélas! quand j'arrivai, je crus qu'il n'existait plus : il m'entendit, ouvrit les yeux, et me dit : « Le malheureux qui m'a blessé n'est plus ; je meurs tranquille, nul ne vous troublera, vous savez que tout est à vous. — Ne nous occupons, mon ami, que de vous guérir. — Impossible, je n'ai pas un quart d'heure à vivre, mais je suis heureux de mourir dans les bras de ma chère Marie. » Je m'étais jetée par terre auprès de lui; je tâchais d'arrêter le sang. Mes soins, ceux du chirurgien qui arriva cinq minutes après moi, furent inutiles, il expira presqu'aussitôt en prononçant mon nom. Sa main pressait encore la mienne sur son cœur. Je fus bien douloureusement affectée de sa mort. Je ne pouvais croire qu'il n'y eût plus d'espérance, le chirurgien ne m'en laissa point. Il fallut se décider à enlever ses restes sanglans. Je les fis placer dans la voiture avec le chirurgien; je

montai son cheval. Dorothée vint au-devant de moi, elle m'aida à en descendre. Je tombai presqu'évanouie dans ses bras. « Ma pauvre amie, lui dis-je, je lui donnais souvent ce titre, elle le méritait par son attachement : il n'est plus, qu'allons-nous devenir? Je sens que je l'aimais plus que je ne le croyais. — Il y a des sujets de consolation, dit-elle, qui bientôt se présenteront, madame, à votre esprit.... »

La voiture arrivait; on descendit le corps du comte, et on le plaça sur son lit où l'aumônier, qui était absent lors de l'évènement, se rendit pour lui dire les prières des morts. Je me retirai dans mon appartement, et je donnai ordre que l'on rendît à celui qui avait été mon époux, tous les honneurs que sa naissance exigeait.

Le bailli vint aussi au lieu où s'était passé le combat. Il fit relever le corps de l'assassin et rendit un arrêt qui décla-

rait infâme la mémoire de cet inconnu; car je savais seule son nom, et je ne crus pas devoir l'apprendre à la justice, qui ordonna en outre que son corps serait privé de sépulture et exposé aux fourches patibulaires.

Pendant que l'on rendait cet arrêt, la cloche du beffroi annonçait à la contrée que le seigneur d'Halsbruck avait cessé d'être, et invitait tous les habitans et les seigneurs voisins à se rendre à ses obsèques. C'est ainsi que la fortune se joue de la destinée : quelle différence y avait-il entre le capitaine et le lieutenant, si ce n'est que le premier devait, par sa naissance et l'éducation qu'il avait reçue, avoir plus d'horreur pour les crimes dont il s'était rendu tout aussi coupable que le malheureux dont les restes allaient servir de pâture aux bêtes carnacières, tandis que ceux de son chef furent portés avec honneur dans la sépulture de ses ancêtres.

J'avais quelqu'envie de rester dans le château d'Oderberg. J'étais aimée et considérée dans le canton; mais je réfléchis que le lieutenant ayant trouvé la demeure du comte, d'autres pourraient la savoir et y être amenés, ou par l'avidité, ou par la vengeance, et me mettre dans un terrible embarras; que le château était sans défense, et qu'il suffisait de savoir qu'il n'y avait qu'une femme qui y commandât, pour que l'on vînt m'y attaquer. Je crus donc plus prudent de me déterminer à retourner en France. Cependant je ne voulais pas, comme lors de mon retour d'Angleterre, m'exposer à tout perdre, et je résolus, après avoir vendu tout ce qui était dans le château d'Oderberg, le château, les terres qui en dépendaient, de placer le tout chez un négociant de Dantzick, d'où je pourrais le faire parvenir dans la ville de France, où je fixerais ma demeure. J'avais pris

le grand deuil ; c'était pour la troisième fois que les crêpes du veuvage couvraient ma tête, et toujours une mort prématurée m'enlevait celui dont je portais le nom, quoiqu'ils fussent tous beaucoup plus jeunes que moi. Cette fatalité me poursuivit dans la longue carrière que la nature m'avait donnée à fournir, et qui fut depuis ce jour si uniforme pendant quarante ans, que ce long espace n'occupera que peu de pages dans ces mémoires, qu'une main étrangère terminera s'ils sont dignes de l'être. Mais suivons ce qui me reste à dire.

Quand j'eus réalisé tout ce qui me revenait du comte, et que je pouvais garder sans scrupule, c'étaient ou les biens de ses pères, ou une faible partie de ce que sa troupe m'avait pris ; car il paraît que, lorsqu'ils m'arrêtèrent, ils étaient aux expédiens pour vivre et échapper à la justice qui les poursui-

vait. Je récompensai magnifiquement tous ceux qui avaient servi dans la maison d'Halsbruck. Je mariai les deux domestiques que mon mari avait tirés de sa troupe pour se les attacher. Leur discrétion, leur fidélité prouvèrent qu'il ne s'était point trompé quand il les avait distingués de leurs compagnons. Aussi je leur assurai un sort qui les mettait, eux et leur famille à l'abri du malheur. Nous partîmes, Dorothée et moi dans la même voiture qui nous avait amenées. Je ne pris que trois chevaux que conduisait en postillon, un domestique français que j'avais pris à mon service lors de la mort du comte. Nous traversâmes la Saxe et nous gagnâmes la rive droite du Rhin, que nous passâmes à Kehl. Ce fut là que je tins conseil avec ma chère Dorothée pour savoir si je retournerais, ou non, à Paris. Je me trouvais si changée depuis que j'en étais partie, que je ne voulais

pas m'exposer à n'être pas reconnue de mes anciens adorateurs; d'ailleurs ma fortune était fort bornée.

J'avais placé sur Dantzick cent mille francs, j'en avais dix avec moi sur lesquels je pris les frais jusquà Strasbourg, le reste suffisait pour arriver au but que je choisirais. J'avais, il est vrai, de l'argenterie, des bijoux, des diamans et beaucoup de linge et d'effets à mon usage; mais qu'est ce que tout cela en comparaison de ce que j'avais perdu. Comment pourrais-je me résoudre à vivre à Paris d'une manière si modeste, moi qui y avais toujours paru environnée du plus grand faste; ne valait-il pas mieux me retirer dans ma famille, à laquelle ma fortune, toute bornée qu'elle était alors, pouvait encore être utile. Dorothée trouva que j'avais bien raison; ainsi, après nous être reposées quelques jours à Strasbourg, nous prîmes la route de la Franche-Comté. Elle

fut tout aussi heureuse que le commencement du voyage.

Avant de me rendre à Balheram, je m'arrêtai dans la ville de Giez, qui en est à une lieue. Descendue dans la meilleure auberge du lieu, je demandai à l'hôtesse si elle connaissait Balheram : «Eh pardi! sans doute que je le connais; j'y ai eu deux enfans en nourrice.—Et dites-moi ce que sont devenus les fils de M. Grapin?—Oh! dame, quant à cela, je n'en sais ma fine rien au juste; M. et madame Grapin sont morts. M.e Grapin était riche: Marie Grapin, l'une de ses filles, lui envoyait tous les ans 3,000 francs, et voyez-vous dans ce pays-ci, c'est une somme. — Cette fille, qu'est-elle devenue? — Elle est morte et sa sœur aussi. — Et cette sœur n'a point laissé d'enfans? — Non. Quant aux frères, je ne sais où ils sont; M. le Brun, procureur fiscal, qui demeure dans cette ville, vous dira ce qui en est. »

Je me fis donner à dîner et j'écrivis un billet à M. le Brun pour le prier de me faire l'honneur de venir à l'hôtel du Cadran Bleu où j'étais descendue le matin, ayant des choses importantes à lui dire; si les affaires, ou la santé de M. le Brun l'empêchaient de se rendre à mon invitation, je le priais de vouloir bien m'indiquer l'heure où je pourrais le voir chez lui, et je signai : la comtesse de Halsbruck.

## CHAPITRE LVIII.

---

J'étais encore à table, quand M. le Brun se rendit à mes ordres. Je fus étonnée de trouver dans une petite ville de la Comté, un homme ayant un ton et des manières tout-à-fait parisiennes. Il avait été élevé à Paris dans la maison

de M. le marquis de Rhumant qui l'avait nommé son procureur fiscal. Nous fûmes fort aises de nous rencontrer. Il me demanda ce que je désirais; je le lui dis, sans lui expliquer encore les raisons qui me donnaient le désir de savoir ce que tous les Grapins étaient devenus. Alors il m'apprit « que MM. Grapin, ayant été à Paris pour hériter de leur sœur, ils avaient à peine trouvé de quoi les indemniser des frais de leur voyage; mais que MM. de Villarceau, Grammont, la Ferté et d'autres prirent intérêt à eux, par souvenir pour leur sœur qu'il paraît que ces messieurs aimaient beaucoup; ils leur firent obtenir de fort bonnes places dans diverses provinces fort éloignées de celle-ci, où ils se sont établis, et depuis on n'en a pas eu de nouvelles. Quant à la sœur de Marie Grapin, elle reçut, peu de temps après la mort de sa sœur aînée, que l'on appelait à Paris

Marion de Lorme, un fort riche présent. On a toujours cru que les 24,000 francs qu'on lui envoya, étaient une restitution que lui faisaient ceux qui avaient expolié la succession. Elle en a peu profité, étant morte trois mois après. Elle avait perdu ses enfans; de sorte qu'elle a donné tout ce qu'elle possédait à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Voilà, madame, tout ce que je sais de cette famille qui était une des plus estimées du canton.

» On a conté beaucoup de choses sur Marie; on a prétendu qu'elle avait épousé le grand écuyer Cinq-Marcs qui lui avait donné une fortune considérable. Cependant, à sa mort, il ne s'est pas trouvé dix mille francs; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, les héritiers en ont été dédommagés par le crédit des amis de Marie. Du reste, madame, serait-ce une indiscrétion de vous demander quelle raison vous porte

à vous intéresser si vivement à une famille qui paraît n'avoir aucune relation avec la vôtre dont le rang est bien plus élevé? — Permettez-moi, dis-je, de ne pas répondre, monsieur, dans ce moment, à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser; il y a bien à présumer que vous m'inspirerez assez de confiance pour vous en instruire; mais il faut nous connaître davantage. Dans ce moment, je vous prie de vouloir bien m'aider à former ici un établissement pour le reste de mes jours. Je jouis d'environ six mille livres de rente; j'ai quelqu'argent comptant et pour plus de trente mille francs d'effets précieux. — Avec cela, madame, vous serez très-riche ici; mais vous vous y ennuierez. — Non, monsieur, je suis lasse des plaisirs, dégoûtée de la société, je veux vivre dans la solitude. — Je crains, madame, en vous offrant de vous louer la moitié de ma maison, que

le conseil ne paraisse intéressé; mais, au surplus, vous la verrez. — Je ne demande pas mieux, » et j'allai tout de suite avec Dorothée voir ce logement qui me parut fort commode. Il me cédait le jardin qui était très-beau; il ne fallait que faire meubler l'appartement, ce dont je le priai de s'occuper en lui remettant mille écus. Autrefois je n'aurais pas cru qu'une aussi petite somme suffît à mon mobilier; mais j'avais perdu le goût de la magnificence pendant mon séjour à Oderbeg, et d'ailleurs je savais que, quelque modeste que fût un mobilier de ce prix, je serais encore une des mieux meublée de la ville. Au bout de trois jours, M. le Brun vint me dire que mon appartement était prêt à me recevoir.

J'avais pris une femme pour la cuisine et une autre pour les gros ouvrages; ainsi, avec Dorothée et François qui restait chargé des chevaux, j'étais

très-bien servie ; je gardai le jardinier de M. le Brun. Bientôt la plus grande intimité s'établit entre nous, et il n'y avait pas plus d'un mois que j'étais dans sa maison, que je lui avais confié les plus importans de mes secrets. Il ne m'en aima pas moins, et chercha à m'être utile. Il se mit à la tête de ma modeste fortune, de manière que personne ne me fît tort ; je retirai mes fonds de Dantzick, et il les plaça en billets des fermes et rendit ainsi ma fortune disponible, ce qui me plaisait, car je n'aurais pas voulu être enchaîné à Giez, et cependant il n'y a point de lieu où j'aie passé plus de temps, et d'une manière plus tranquille.

Nous étions convenus avec M. le Brun, que je ne dirais pas qui j'étais et que l'on ne me connaîtrait que sous le nom de la comtesse d'Halsbruck, et que je laisserais la pauvre Marie Grapin dans la tombe. Un an se passa et

nous nous attachions chaque jour davantage l'un à l'autre. Quand on commença à tenir les propos qui sont si en usage dans les petites villes ; M. le Brun en fut affligé ; le curé qui était son ami, lui dit que la seule manière de les faire cesser, était de nous marier. Je ne pus m'empêcher de rire quand il m'en parla ; quoi, lui dis-je, ne craignez-vous pas le sort du mari de Sara. Il est vrai que je n'ai perdu que trois maris ; mais auriez-vous le courage d'être le quatrième ? — Et pourquoi pas ? Votre société me plait infiniment ; la mienne ne paraît pas vous déplaire, nos fortunes sont égales. Vous perdrez, il est, vrai en m'épousant, un titre, mais peut-être préférerez-vous au fond du cœur le nom d'un citoyen vertueux. — A celui d'un chef de brigands ; il n'y a nulle comparaison ; et le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de me faire

quitter celui d'Halsbruk, qui me rappelle de si tristes souvenirs. — Eh! bien dit-il, en nous arrangeant avec le curé, personne ne saura qui vous êtes. Encore dis-je en moi-même, un mariage entouré de mystère, ce sera le troisième : je ne fus pas de cet avis. Je lui proposai au contraire d'aller nous marier à Grenoble, où je n'étais nullement connue; nous serons censés y passer le temps nécessaire pour y être domiciliés. Je sais bien que cela nous coûtera quelqu'argent mais je n'en trouverai pas de mieux employé.

J'annonçai que j'allais faire un voyage en Suisse : nous commençâmes par nous rendre à Grenoble où nous prîmes un logement. Nous voyageâmes pendant six mois et nous revînmes à Grenoble, où nous remplîmes toutes les formalités nécessaires pour que notre mariage ne pût être attaqué. Nous nous rendîmes de là à Giez, où je pris

le nom de mon époux. Nos fortunes réunies, nous avions une fort bonne maison, et nous donnions à manger assez souvent à la meilleure compagnie de la ville et des environs. Le plus grand ordre régnait dans notre intérieur, tout était simple, modeste autour de nous ; mais ne manquait pas d'une sorte d'élégance à laquelle M. le Brun était très-sensible ; du reste je trouvais avec lui tout ce qui fait le charme d'une union que l'amitié seule a formée. Un esprit juste, éclairé, de l'érudition sans pédantisme, une aimable gaîté dont la source venait d'une conscience pure ; de l'économie sans avarice et une égalité dans l'humeur, qui était, dans la position où nous étions, un grand don du ciel. Notre attachement était réciproque, et ne craignait rien du temps : il n'était fondé que sur le rapport des goûts et des sentimens. La jeunesse et la beauté n'en faisaient point la base.

Aussi je suis parvenue, avec cet estimable époux, à un âge très-avancé, sans qu'à peine il s'en soit aperçu, quoiqu'il eût vingt ans de moins que moi.

Nous vécûmes ainsi dix-sept ans, sans que le plus léger nuage troublât notre félicité; lorsqu'en 1682, M. le Brun fut obligé d'aller à Paris, pour un procès qui intéressait, M. de Rhumant. Le desir de revoir encore cette ville où j'avais été si fêtée, m'engagea, malgré que j'eusse atteint ma soixante-seizième année, à faire le voyage avec mon mari. J'avais eu le malheur de perdre ma fidèle Dorothée, fort peu de mois avant ce départ. Quoique bien plus âgée que moi, elle avait conservé toutes ses facultés jusqu'à sa mort, qui me fut très-sensible et a été une des causes qui déterminèrent M. le Brun à consentir au projet que j'avais formé de le suivre dans la capitale, car il craignait de me confier à des mains

moins sûres. François s'était marié et avait fait un établissement à Giez, de sorte que nous n'emmenâmes personne, pensant que nous prendrions des domestiques à Paris, lorsque nous y serions. Nous laissâmes seulement dans la maison, le jardinier et sa femme, pour avoir soin d'ouvrir et de fermer les croisées ; d'ailleurs, nous comptions être au plus, huit à dix mois. Nos amis nous virent partir avec beaucoup de regret, surtout la sœur de mon mari, qui avait deux fils que M. le Brun regardait comme les siens. Ils auraient bien voulu être du voyage ; mais leur oncle leur promit que s'il se prolongeait, il les ferait venir.

Nous prîmes la voiture publique et je me rappelai mon premier voyage sur la même route, le joli Florange et l'aimable abbé de Stainville ; celui-ci n'était plus depuis une longue suite d'années, mais qu'était devenue sa nièce? Pour-

quoi ne leur avais-je pas dit que j'existais, quand je tenais encore à la vie. — Hélas ! ai-je donc oubliée que j'étais alors veuve d'un homme dont le nom était peut-être connu en France par ses forfaits ; mais à présent à quoi bon leur dire que je vis, quand je vais mourir. Cependant je me dissimulais à moi-même, que j'avais un grand désir de revoir Ninon ; je n'osais trop le dire à M. le Brun, dont les mœurs austères, ne pouvaient approuver que des femmes soigneuses de leur réputation vécussent en société avec mademoiselle de Lenclos. Ainsi je ne lui en parlai point. Nous nous logeâmes en arrivant dans un hôtel garni, et M. le Brun s'occupa du procès dont il était chargé.

A cette époque, Louis XIV avait transporté sa cour dans son magnifique château de Versailles, où tant de millions furent engloutis, mais qui

servirent à élever une demeure vraiment royale. Le château de Versailles restera à la postérité comme un monument immortel du 17.$^{e}$ siècle. J'en entendais parler sans cesse. Je me décidai donc, sans en instruire M. le Brun à y aller ; moins je l'avoue pour voir cette superbe habitation, que pour avoir une occasion de revoir Ninon que l'on m'avait assuré aller souvent à Versailles. En effet je ne fus pas un quart d'heure dans la galerie que je vis entrer mademoiselle de Lenclos environnée d'hommes encores jeunes, et qui paraissaient dignes de plaire. On se rappelle qu'elle avait huit ans de moins que moi : ainsi elle était presque septuagénaire, et cependant elle était encore belle, vive, enjouée; enfin c'était toujours l'adorable Ninon.

Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras, mais, la

voyant passer auprès de moi sans me reconnaître j'en éprouvai une telle douleur, que je n'allai pas plus loin. Insensible aux merveilles qui m'environnaient, je ne pensai qu'au malheur d'être méconnue de mon amie, et faisant une triste comparaison de son sort au mien, je me hâtai de quitter un séjour où je ne trouvais plus un ami. Je revins à Paris, sans dire à M. le Brun que je me fusse absentée, et décidée à ne plus quitter même mon appartement, ne voulant me faire reconnaître d'aucun de ceux qui m'avaient aimée. En effet ce n'était plus Marion qu'ils retrouveraient, mais une vieille femme que les infirmités allaient bientôt rendre entièrement méconnaissable, qui n'inspirerait qu'un sentiment de pitié : mot qu'une âme fière ne peut concevoir lui être propre, sans un mortel chagrin.

---

## CHAPITRE LX.

J'engageai M. le Brun, à louer un appartement, sur le quai des Théatins (1), dont les fenêtres donnaient sur la rivière, ce qui suffisait pour me distraire, quand mon mari sortait pour ses affaires. Celle du procès, ne finissait point, ce qui m'ennuyait beaucoup; parce que j'aurais voulu retourner à Giez, où j'aurais pu prendre l'air dans mon jardin. Cinq ans se passèrent sans que nous pussions y retourner. M. le Brun, qui ne désirait pas moins que moi de revoir ses dieux pénates, n'épargnait aucune démarche pour ter-

(1) A présent le quai Voltaire.

miner enfin cet interminable procès. Il travaillait une partie des nuits et faisait le jour des courses très-fatigantes, ce qui finit par enflammer son sang. Il tomba malade : et j'eus la douleur d'entendre les médecins que j'appelai, déclarer que l'état de M. le Brun était infiniment dangereux. Qui peindra ma profonde affliction ? Quel ami j'allais perdre, à l'âge ou j'avais un si grand besoin d'être protégée, et secourue dans mes infirmités ! Au moins je me flattais que je ne serais pas long-temps à le rejoindre. Il me recommanda de la manière la plus tendre à ses neveux, qui étaient à ce moment-là à Paris, et leur fit promettre de me ramener à Giez près de sa sœur. Ils le lui promirent : on saura bientôt s'ils tinrent cet engagement.

Enfin, après avoir rempli les devoirs de la religion, ce digne et respectable ami ne parut plus occupé que

de moi. Ma douleur lui était infiniment sensible : il avait voulu faire un testament par lequel je serais restée maîtresse, ma vie durant, de sa fortune ; la coutume s'y opposait : mais il trouva un moyen qu'il crut pouvoir lui donner la certitude que la femme de chambre et le domestique que nous avions pris depuis peu, et qui paraissaient de fort bons sujets, me resteraient attachés tant que je vivrais : il laissait, sur leur tête, une rente viagère dont ils ne devaient jouir qu'autant qu'ils ne me quitteraient point, et ils ne devaient entrer en jouissance qu'à ma mort. Il était loin de connaître ces scélérats.

Enfin malgré mes ardentes prières, les soins et les connaissances des médecins qui employaient tout pour le rendre à la vie, mon vertueux ami expira dans mes bras. Sa mort me causa une si terrible révolution que je

tombai sérieusement malade, et quand le danger fut passé, je me trouvai privée de l'usage des jambes, de sorte qu'il fallait me porter de mon lit dans mon fauteuil.

Les neveux de M. le Brun qui étaient restés à Paris, tout le temps de ma maladie; me proposèrent de partir avec eux pour Giez, mais d'une manière si peu pressante que je sentis à merveille que je leur serais fort à charge en route. D'ailleurs j'étais devenue si infirme que je ne concevais guères de quelle manière je pourrais soutenir un voyage aussi long. Mes domestiques qui avaient leurs desseins, m'engagèrent à n'en rien faire. Ainsi, je laissai partir les seuls individus, qui, au moins par respect pour la mémoire de leur oncle m'eussent défendue contre des êtres qui avaient juré ma perte.

Nous avions réglé avec les neveux de M. le Brun, ce qui leur revenait de

la succession de leur oncle, que je leur abandonnai en entier, ne me réservant que ce que j'avais apporté. Je les chargeai d'assurer de mon amitié et de mes regrets leur père, et depuis je n'ai reçu d'eux aucune marque de souvenir. Soit qu'ils m'eussent entièrement oubliée, soit que mes fripons de valets eussent supprimé leurs lettres. Les personnes avec qui M. le Brun avait eu des rapports depuis notre séjour à Paris, continuaient cependant à me venir voir, ce qui me dissipait un peu. Je commençais même à me trouver moins souffrante. Je marchais dans ma chambre, et il paraissait que j'avais encore quelque temps à vivre.

Comme je voulais m'attacher mes domestiques, je leur dis que je leur laisserais tout ce que je possédais : on se souvient que ma fortune était en porte-feuille. Ils parurent pénétrés de reconnaissance : mais peu-à-peu ce sentiment s'affaiblis-

sait, leurs soins étaient moins affectueux. Au bout de quelque temps ils me dirent que l'appartement que j'occupais était beaucoup trop cher, et qu'ils m'en avaient trouvé un où je serais mieux et à un moindre prix. Je soutins que je me trouvais très-bien où j'étais, que ce mouvement sur la rivière m'amusait : que d'ailleurs j'avais des connaissances qui venaient chez moi, parce que je demeurais près d'eux et qu'ils ne viendraient plus quand je serais éloignée. « Qu'avez vous besoin de ces gens, reprirent-ils avec humeur; nous devons vous suffire. Enfin nous avons donné congé ici et loué ailleurs, il n'y a plus à en revenir. » Je compris alors que j'étais perdue, et que je ne pourrais jamais me tirer de leurs mains. Ils ne me laissèrent pas le temps de m'adresser à personne, ils me prirent tous les deux chacun par un bras, me descendirent, me mirent dans une

voiture qu'ils avaient amenée ; et me conduisirent dans un appartement rue Saint-Paul, à un second dont les fenêtres donnaient sur un petite cour très-sombre. « C'est un tombeau où vous m'amenez, leur dis-je en entrant. — Et qu'a-t-on besoin d'autre chose, quand on a près de 90 ans. » Je ne répondis rien, mais je cherchai les moyens d'échapper à mes bourreaux : car j'étais bien persuadée qu'ils n'attendraient pas l'instant de ma mort, pour hériter de moi ; et qu'ils la hâteraient, ou par leurs mauvais procédés, ou peut-être par le fer ou le poison. On ne rapporta dans ce maudit logement que la moitié de mon mobilier, mais je ne dis rien, enfin je me décidai à écrire à Ninon. Je ne voyais qu'elle qui pût me tirer de leur griffes, et, comme je craignais qu'ils ne remissent pas la lettre, je voulus leur faire croire, qu'il m'était dû vingt mille francs, que made-

moiselle de Lenclos pouvait seule me faire restituer, ce qui augmenterait ma succession. Après avoir fait cette fable, j'écrivis ce que je transcris ici :

« Ma chère Ninon ; Marion, qui » vous était si chère, l'infortunée Ma- » rion que vous croyez morte depuis » quarante-six ans, existe pourtant en- » core ; cette malheureuse n'a plus » qu'un souffle de vie, et on veut le » lui ravir ; étrangère à toute la na- » ture, elle n'a plus d'espoir qu'en sa » tendre Ninon. Venez bien vite l'ar- » racher à la mort, ou, au moins, » à l'horrible indigence dont elle est » menacée. Ninon, le ciel est juste, » je mérite tout ce que j'éprouve, » puisque je vous ai vue, et que je ne » suis pas tombée dans vos bras. Ac- » courez, ô mon amie, je meurs si je » ne vous vois. »

Je cachetai ma lettre, et la donnai à Lafleur ( c'était le nom de ce coquin)

qui, plus fin que je ne le croyais, feignit d'être persuadé de la vérité de ce que je lui disais, prit mon billet, l'ouvrit, et, après l'avoir recacheté, sortit comme pour aller chez Ninon, et revint me dire que mon amie n'était plus, ce qui me causa la plus cruelle affliction. « Je suis perdue, me disais-je, le ciel m'a punie d'avoir méconnu le cœur de Ninon. Elle m'eût préservée du malheur qui m'accable, et auquel rien ne peut plus me soustraire. Ces cruels gens, du moment où ils m'avaient amenée dans la rue Saint-Paul, n'avaient laissé pénétrer jusqu'à moi qui que ce fût. Je n'eus plus d'autre société que celle de ces barbares, qui, comptant chaque jour que je vivais comme un vol que je leur faisais, ajoutaient sans cesse à la rigueur de mon sort. Ils ne me permettaient plus de me lever, dans la crainte que je n'appelasse quelqu'un à mon secours; ils me nourris-

saient avec parcimonie ; comme si j'eusse été à leur charge ; enfin rien n'est comparable à ce qu'ils me firent souffrir, et je ne mourais pas. Impatiens de se saisir de leur proie, ils imaginèrent un complot si atroce, que l'on peut à peine concevoir qu'il se soit trouvé deux créatures capables d'une cruauté semblable.

Ils entraient ordinairement dans ma chambre sur les neuf heures du matin, pour m'apporter mon chétif déjeûner : je l'attendais avec impatience, parce que mes repas étaient si légers, que j'avais presque toujours faim ; cependant je compte inutilement l'heure à l'horloge de la paroisse, on ne vient point : dix heures, onze heures, personne. Allons, dis-je, en me souvenant d'un mauvais conte, il y a peut-être un calendrier pour les héritiers, comme pour les vieillards, et, sur celui-là, mes impitoyables gardiens ont vu *Vigile-Jeûne* ; mais, au

moins, ils reviendront pour dîner, et ils seront ici à midi. Non seulement l'horloge sonne ; mais la cloche du milieu du jour frappe l'air, et les traîtres ne reviennent pas. J'essaie si je pourrais sortir du lit, et me traîner jusqu'à la cuisine, pour voir s'il y a quelque espérance que l'on s'occupe du dîner ; mais je retombe sur mon oreiller, sans pouvoir me soutenir. La longue habitude du lit, plus que mon grand âge, m'avait ôté tout moyen de faire le moindre mouvement. J'appelle ; mais ma voix, affaiblie par la faim qui me dévorait, ne se faisait pas entendre ; j'agite la sonnette le plus qu'il m'était possible, et, semblable au pauvre Orgon de Molière, c'est en vain, personne ne vient ; alors, comme l'enfant qu'une nourrice barbare laisse dans son berceau, en proie à tous les besoins, n'ayant, pour attirer la commisération de ceux qui entourent l'ha-

bitation où on l'abondonne, que ses cris, j'en poussai de douloureux, mais, hélas ! trop faibles pour être entendus des voisins, et je n'en retirai aucun secours; au contraire, ils achevèrent de m'ôter le peu de forces qui me restait, et, anéantie au physique et au moral, je m'assoupis : heureuse si j'eusse pu passer de ce sommeil presque léthargique dans les bras de la mort ; mais Dieu avait sur moi des desseins bien différens.

Je me réveillai donc. Nous étions aux jours les plus courts de l'année, mon appartement était très-sombre, de sorte qu'en ouvrant les yeux, je crus qu'il était complètement nuit : ce fut alors que je me vis destinée au supplice affreux de mourir de faim. N'ayant plus rien à attendre sur la terre, je portai mes pensées vers le ciel, et, frappée de terreur au souvenir de mes longues erreurs, je craignis de ne trouver

qu'un juge sévère, et non un père compatissant, je fus même au moment de m'abandonner au désespoir, et de finir, en me précipitant de mon lit, une vie que je prolongerais sans espoir d'en mériter une meilleure ; mais je ne pus exécuter cet affreux projet. Engourdie par l'épuisement de mes forces vitales, je fus forcée de rester couchée sur le dos, respirant à peine, et n'ayant plus aucune idée distincte. C'est dans cet état où j'étais suspendue sur l'abîme par un fil, que Dieu eut pitié de sa faible créature, et il fit pour moi bien plus que je n'avais espéré. Je crois que cet état, qui n'était autre que l'agonie, dura près de trois heures.

Enfin, vers les huit heures du soir, je crois entendre un bruit sourd. Pourra-t-on l'imaginer ? Je tremblai en pensant que c'étaient peut-être mes bourreaux qui venaient épier mon dernier soupir, ou le hâter par quelque

traitement barbare ; cependant la lueur que répandit dans ma chambre la bougie de la personne qui y entrait, me rassura. On s'approche de moi : c'est une femme que je ne connais point ; mais sa physionomie est aussi noble que douce. Elle me considérait d'un air attentif et touché ; je voulais lui parler, mais je n'avais plus la force d'ouvrir la bouche, et ma langue était attachée à mon palais. Elle pose sa main sur mon cœur. « Elle existe encore, dit-elle, » et, mettant sa lumière sur la cheminée, elle sort aussitôt. J'aurais voulu la rappeler, mais inutilement. Un moment après, elle revient, apportant un bouillon dont elle eut toutes les peines du monde à me faire avaler quelques gouttes ; mais elles suffirent pour me rendre la faculté de parler. Je demandai à l'aimable inconnue comment elle était venue à mon secours. « L'inquiétude que

votre sort m'a causée ; je savais qu'il existait, dans cette maison, une femme d'un très-grand âge, servie par une femme de chambre et un laquais, qui disaient à mes gens que leur maîtresse ne voulait voir personne. Ayant su qu'ils n'avaient pas paru de toute la journée, qu'on les avait vus sortir le soir, sans celle qui leur était confiée, je me suis informé plusieurs fois s'ils étaient revenus, et, ayant su, par le portier, que vous étiez restée seule toute la journée et la nuit précédente. J'ai craint ce qui est arrivé, qu'ils vous eussent laissé sans manger ; mais prenez, je vous prie, un peu de nourriture ; je ne vous quitterai pas qu'ils ne soient revenus.—Ange que le ciel envoie à mon secours, je crains bien que leur abandon ne soit pas leur seul crime ; voyez, je vous prie, s'ils n'ont rien emporté. »

Ce mot éclaira madame de Letin, qui pensa aussitôt qu'elle devait se

faire accompagner dans cette recherche par des témoins respectables, afin de n'être pas compromise, si en effet on m'avait volée. Elle me dit qu'elle allait revenir. J'avais pris le reste du bouillon et de la gelée de pommes, je me trouvai beaucoup mieux ; mais j'étais inquiète de la disparution de mes domestiques. Madame de Letin alla raconter à son mari ma déplorable histoire. Il pensa, comme elle, qu'il fallait agir avec prudence ; il fit avertir le commissaire (1) du quartier, de sorte qu'ils furent quelque temps sans revenir auprès de moi, et je tremblais que Lafleur n'arrivât avant, et qu'il ne me tuât.

Le commissaire se rendit dans la maison, se fit accompagner par MM. de Letin et Beaumont, avocat ; et un jeune

---

(1) Charge remplie en partie par les commissaires de police.

ecclésiastique, demeurant tous dans la maison, et le portier. Je fus assez surprise de voir entrer tant de monde chez moi. J'eus peur; mais madame de Letin s'approcha de mon lit, et me dit ce qu'ils venaient faire, que je fusse tranquille, que l'on ne me voulait que du bien. Elle resta près de moi; mais, à la surprise que je vis se peindre sur sa physionomie, je ne doutai pas que j'étais volée. J'en eus bientôt la certitude. Les abominables coquins n'avaient rien, mais rien laissé dans l'appartement que les meubles, qu'ils n'avaient pu emporter. Ils avaient, selon toutes les apparences, tramé ce complot depuis plusieurs mois, et avaient sorti de la maison peu à peu mon linge, mes robes, une grande partie de l'argenterie et tout ce qui était d'un gros volume, ayant gardé mes diamans, mes dentelles, ma montre et mes bijoux, pour enlever les derniers. On

ne trouva qu'un seul couvert et un gobelet d'argent, qu'ils avaient oubliés; mais la perte la plus douloureuse était celle de mon portefeuille, qui contenait toute ma fortune en billets au porteur. A cette triste découverte, je me sentis mourir. On me rappela encore à la vie ; mais ce n'était plus que pour être à charge aux âmes bienfaisantes qui s'empressaient autour de moi pour me consoler.

M. Beaumont, celui que la Providence avait chargé, dans sa miséricorde, de fournir à mes besoins, s'approcha de moi et me demanda si je n'avais personne à qui je pusse m'adresser dans ce cruel évènement. « Hélas ! dis-je, j'ai survécu à ma génération, et même à une amie plus jeune que moi, ma chère Ninon de Lenclos. » J'avais chargé mon laquais de lui remettre une lettre, il vint me dire que mon amie n'existait plus : « On vous a indigne-

» ment trompée, infortunée créature!
» me dit cet homme charitable, il n'y
» a pas quinze jours que j'ai vu la cé-
» lèbre Ninon jouissant d'une bonne
» santé, et recevant encore chez elle
» les gens les plus aimables de la cour
» et de la ville. J'y cours, et si son
» grand âge l'empêche de se transpor-
» ter ici; je ne doute pas qu'elle n'en-
» voie aussitôt vous procurer tous les
» secours qui dépendront d'elle. Son
» âme est si noble, si généreuse! »

A l'instant il sort; on sait que Ninon demeurait assez près de la rue St.-Paul. Cependant, je fus surprise en le voyant revenir si promptement, et la tristesse peinte sur sa physionomie ne me fit que trop penser ce que j'avais à apprendre. « Hélas! s'écria t-il, en entrant, tout est fini pour vous, le
» ciel vous a ravi votre dernière con-
» solation, Ninon vient d'expirer : j'ai
» trouvé la désolation chez elle. Tout

» ce qui l'entourait l'aimait ; il semble
» que chacun ait perdu sa mère, son
» amie, son bonheur. Hélas! tout est
» perdu pour vous ; que ne suis-je assez
» riche, continua cet homme géné-
» reux, pour suppléer à ce que Ninon
» eût, sans doute, fait pour vous, je
» ne puis que vous offrir de partager
» ce que je possède. »

Madame de Letin dit qu'étant mère de jeunes et nombreux enfans, il lui était impossible de m'offrir autre chose que des soins; mais qu'ils seraient empressés et constans. Le commissaire se chargea de la poursuite des coupables, à ses frais; ils ne purent être atteints, parce que les vingt-quatre heures qu'ils avaient eues en avance sur les recherches que l'on fit d'eux, leur avaient donné assez de temps pour gagner les frontières. Laquelle? Voilà ce qu'on ne put savoir. On n'en entendit jamais reparler ; je doute que

le ciel les ait laissé jouir tranquillement de leurs forfaits.

Le jeune ecclésiastique me promit des prières et de venir me lire de bons et de solides ouvrages. J'acceptai tout ce que la charité s'empressa de m'offrir, et ses soins ne furent point infructueux. M. Beaumont fit transporter mon lit dans son appartement, dans une pièce fort belle et fort claire qui donnait sur la rue Saint-Antoine. Ce que le fils le plus tendre peut faire pour sa mère, je le reçus de ce nouvel ami qui me tient lieu, depuis plus de quinze ans, de tout ce que j'ai perdu; surtout, il remplace dans mon cœur le digne M. le Brun.

Madame de Letin s'occupe auprès de moi de tout ce qui échapperait à l'homme le plus sensible; elle écarte de moi cette négligence dans ma parure et dans ma personne, qui rend les vieilles femmes rebutantes. L'abbé me fait connaître les grands orateurs chrétiens

de tous les siècles et l'histoire de l'Eglise. Ces lectures sont nouvelles pour moi et me préparent, selon toute apparence, une meilleure vie.........

## CONCLUSION.

Une assez grande maladie que Marion de Lorme fit en ce même temps, suspendit la suite de ses mémoires, que l'ecclésiastique dont elle parle, a terminé ainsi :

C'était en 1705 que madame le Brun, plus connue sous le nom de Marion de Lorme, fut abandonnée et volée par ses domestiques de la manière la plus lâche. Elle avait alors près de cent ans, puisqu'elle était née en 1606. M. Beaumont se chargea entièrement de pourvoir non seulement à ses besoins, mais encore

à rendre supportable une vie si longue et si malheureuse. Nous nous joignîmes, madame de Letin et moi, pour y contribuer autant qu'il était en notre pouvoir, et nous eûmes la consolation de voir cette célèbre centenaire reprendre une existence fort supportable. Elle s'occupait le matin, dans son intérieur, d'une manière fort douce, ayant auprès d'elle madame de Letin et ses jolis enfans. Le soir, elle nous admettait : M. Beaumont, moi et quelques amis de son bienfaiteur, nous nous rendions chez Marion, et une conversation intéressante lui faisait encore passer des heures agréables.

M. Beaumont n'avait point reçu comme sa vieille amie le don si rare d'une longévité presque sans exemple. Après avoir rempli pendant trente ans les devoirs les plus assidus d'une amitié généreuse, il sentit son terme approcher. Ayant atteint sa soixante-quin-

zième année, il fut attaqué d'un catarrhe qui résista à tout ce que l'on employa pour sa guérison. Comme il avait vécu sans reproches, il se serait vu mourir sans crainte, s'il n'avait pas laissé sur la terre sa pauvre amie. Il se levait tous les jours pour passer auprès d'elle les heures qu'il avait coutume de lui donner. Mais elle était frappée de son affreux changement; elle m'en parla. Je ne crus pas devoir lui dissimuler le danger extrême où était son respectable ami. Elle m'écouta avec un effroi que je ne pourrais dépeindre : « Que me restera-t-il donc, s'écria-t-elle, en mettant sa tête dans ses mains? — *Dieu,* qui depuis tant d'années vous attend. — Et vous, mon cher abbé, vous ne m'abandonnerez pas? — Vous pouvez y compter. » Elle me serra la main et me dit : « Hé! bien, si je perds M. Beaumont, je ne m'occuperai que de me préparer à le suivre. » Je l'assurai que

Dieu lui en donnerait les moyens qu'il ne refuse jamais à une prière fervente.

Le soir, M. Beaumont se trouva si mal qu'il ne put venir chez Marion. Ce fut un grand sacrifice pour tous deux; il reçut le lendemain le gage de l'immortalité, me recommanda son amie. Malheureusement le système (1) l'avait entièrement ruiné. Il ne lui restait qu'un faible revenu viager, dont il employait la plus grande partie à faire subsister sa vieille amie. Je lui dis que tant que je vivrais, elle ne manquerait de rien. Je fus nommé dans ce temps à un bénéfice peu considérable; mais qui suffisait pour remplir les promesses que j'avais faites à mon ami mourant. Quand je lui eus fermé les yeux, je passai chez madame le Brun, qui n'eut pas besoin

(1) Banque de papier d'Etat en 1720, qui monta d'une manière prodigieuse, et perdit tout-à-coup sa valeur, ce qui ruina les gens riches, et enrichit ceux qui n'avaient rien.

que je lui annonçasse son dernier malheur. « Il n'est plus! me dit-elle : mon Dieu daignez l'admettre dans votre sein et nous y réunir un jour. » J'augurai bien d'une douleur aussi résignée, et je la laissai à elle-même sans lui rappeler ses promesses, priant Dieu de lui donner la force de les tenir. Peu de jours après, elle fut la première à m'en parler. Il semblait que la providence avait fait un miracle en sa faveur; cette femme, qui avait parcouru près d'un siècle et demi, conservait encore la présence d'esprit nécessaire à ce qui lui restait à faire pour se réconcilier avec le maître de nos destinées, et sa mémoire était aussi présente que si les évènemens eussent été récens. Sa confiance en moi fut entière, et je n'en abusai point pour l'effrayer par la crainte des supplices éternels; je cherchai, au contraire, à lui faire concevoir une grande confiance d'après la longanimité dont Dieu avait agi avec elle, lui donnant le double de

vie qu'à tous ses contemporains. Elle me crut, et les cinq dernières années de sa vie furent consacrées à bénir celui dont la miséricorde surpasse la justice. Elle s'endormit dans les bras de ce père à qui tous ses enfans sont chers. Elle avait atteint l'âge incroyable de cent trente-quatre ans dix mois ; comme il est aisé de s'en convaincre par son extrait mortuaire, dont voici la copie :

« L'an mil sept cent quarante et un, » le 5 Janvier, est décédée au Paon » Blanc, rue de la Mortellerie, *Marie-* » *Anne-Oudette Grapin*, âgée de » cent trente-quatre ans et dix mois, » comme il nous a apparu par l'extrait » baptistaire, délivré le 18 Septembre » 1707, signé et extrait par M. Tho- » mas, curé de Balheram, proche Giez, » en Franche-Comté ; laquelle est née » le 5 Mars 1606, veuve, en quatriè- » mes noces de François le Brun, pro- » cureur fiscal de M. Rhumant, quai » des Théatins ; a été inhumée le 6

» dans le cimetière de Saint-Paul, sa
» paroisse. *Signé* Moncheran, *prêtre.*
» Collationné à l'original par nous,
» prêtre, bachelier en théologie, vicaire
» de la susdite paroisse de Saint-Paul.

» A Paris, le 20 Avril 1780.

» *Signé* POITEVIN. »

En marge, est la copie de l'acte baptistaire porté sur les registres de Balheram, près Giez, en Franche-Comté, daté du 5 Mars 1606. Cette vie, qui n'eut rien de célèbre que son excessive longueur, peut nous donner l'espoir que la Providence, qui protége la France d'une manière spéciale, accordera autant d'années à celui qui nous gouverne et assure, par sa profonde sagesse, le repos et le bonheur de son peuple.

FIN DU IV^e ET DERNIER VOLUME.

---

IMPRIMERIE DE P.-N. ROUGERON.

ıénard,

e

